Class 274.95 Book E639
General Theological Seminary Library
Chelsea Square, New York

E 9/11/24

PRESENTED BY
Soc'y for Promoting Religion and Learning

JEAN EBERSOLT

SANCTUAIRES DE BYZANCE

Recherches sur les anciens trésors des églises de Constantinople.

AVEC 24 FIGURES

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARY NEW YORK

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e^)
—
1921

GEN. THEOL. SEMINARY
LIBRARY
NEW YORK

SANCTUAIRES
DE
BYZANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/sanctuairesdebyz0000jean

JEAN EBERSOLT

SANCTUAIRES
DE
BYZANCE

Recherches sur les anciens trésors des églises de Constantinople.

AVEC 24 FIGURES

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e^)
—
1921

INTRODUCTION

Les monuments étudiés ici occupaient une place très importante dans la vie des Byzantins. La piété populaire avait attaché à chacun d'eux une foule de traditions et de souvenirs qu'il importe de mettre en relief, si l'on veut comprendre leur signification véritable. Ces sanctuaires, qui sont au nombre des plus anciens et des plus vénérés de la capitale, abritaient des trésors, qui ont été détruits ou dispersés, et qui étaient leur plus belle parure ainsi qu'une des sources où s'alimentait la dévotion du peuple.

Le culte des reliques remonte au berceau même de l'Église. Conserver les restes, les souvenirs de ceux que l'on a aimés est un trait commun à l'humanité d'hier et d'aujourd'hui. Les Anciens estimaient que « c'était un grand honneur pour une cité de posséder des morts quelque peu marquants [1]. » Chaque cité cherchait à se procurer les ossements des héros pour les associer aux destinées de ses pénates.

Constantinople, qui ne possédait pas comme Rome un trésor de reliques, rechercha très tôt les restes des saints, qui étaient considérés comme les gardiens du pays et devaient assurer la grandeur de la cité. A chacune de ces reliques étaient attachés des souvenirs, des récits, qui se développèrent au cours des siècles et dont l'origine est souvent obscure. On vivait dans le merveilleux. L'imagination orientale si brillante, si subtile, transformait tout. Ces poétiques traditions, qui nous sont parvenues sous une forme plus ou moins remaniée, ne sauraient être entièrement bannies de l'histoire. Elles sont une peinture vraie des mœurs et des caractères, et montrent comment les hommes du moyen âge conçurent et expliquèrent les choses.

1. Cf. Fustel de Coulanges, *la Cité antique*, III, 6, Paris, 1885, p. 170.

Les reliques sur lesquelles s'est concentrée pendant des siècles la pensée d'un peuple éminemment traditionnaliste étaient conservées dans une enveloppe digne des espoirs qu'on mettait en elles. Des générations d'orfèvres et d'artistes se sont ingéniées à confectionner ces enveloppes de bois ou de métal, qui contenaient les restes d'un saint ou d'un martyr. Maîtresse du plus beau trésor de reliques de la chrétienté, Constantinople a semé sur elles les émaux et les pierres précieuses. Elle n'a ménagé ni l'or ni l'argent. Elle a placé ces œuvres d'art, ornées de ciselures délicates, dans un cadre digne d'elles, dans les autels de ses sanctuaires, où elles attiraient sur elles tous les regards de la foule. Aussi ces reliquaires doivent-ils être replacés dans leur véritable milieu, dans l'église même dont ils étaient le principal ornement. Les trésors religieux faisant partie intégrante des sanctuaires, il importait de rechercher d'abord la structure de ces églises, qui ont disparu pour la plupart, puis de localiser dans les différentes parties du monument les reliquaires qui y étaient conservés.

Il est possible dès lors d'étudier d'une manière plus précise l'importante question des anciens trésors religieux que renfermait la capitale. Les reliquaires byzantins ont disparu ou bien ils ont été dispersés dans le monde. Beaucoup sont venus enrichir les trésors des cathédrales et des monastères d'Occident. Les reliques qu'ils contenaient ont alimenté la piété des peuples occidentaux et ont suscité de nouveaux lieux de culte et de pèlerinage. Ainsi, par ses trésors dont elle fut dépouillée, Byzance a rayonné sur l'Europe latine. Il n'était pas sans intérêt de rechercher à cette occasion les influences que la capitale de l'Empire a pu exercer dans les régions où ces œuvres d'art ont été importées.

Certes il ne faut rien exagérer et ne pas verser dans le « mirage oriental ». La culture latine est restée le fond de la civilisation européenne. Mais tout se tient en histoire. L'histoire du moyen âge oriental ne peut être séparée de l'histoire du moyen âge occidental, les échanges entre les deux civilisations ayant été constants. Dans le tout si complexe que forme la civilisation européenne, les sanctuaires de Byzance occupent une place qui n'est pas négligeable.

J. E.

PREMIÈRE PARTIE

LES ANCIENS SANCTUAIRES DE CONSTANTINOPLE

I

Les Sanctuaires de Sainte-Sophie et de Sainte-Irène.

Sainte-Sophie, la Grande Église, comme on la désignait, à cause de ses dimensions énormes et de sa décoration somptueuse, était de toutes les églises de Constantinople le sanctuaire le plus vénéré. Sa fondation et son érection sont attribuées par certains auteurs anciens à Constantin le Grand. D'après une autre tradition elle aurait été construite par Constance. Cette contradiction s'explique par le fait que Constantin fut empêché par la mort de mener à bonne fin son projet. Son fils Constance acheva l'église selon l'ordre que son père lui avait donné dans son testament[1].

La dédicace du sanctuaire eut lieu en l'année 360, sous le règne de Constance, pendant lequel les reliques des saints et des martyrs arrivèrent en grand nombre à Constantinople. Les reliques qui servirent à cette dédicace venaient d'Antioche [2]. C'étaient celles du martyr Pamphile et de ses compagnons, qui avaient subi le martyre à Césarée de Palestine, sous Dioclétien, au début du quatrième siècle[3]. Leurs corps « intacts et entiers » furent déposés sous l'autel et leur mémoire était célébrée le 16 février[4].

1. Cf. Cédrénus, éd. Bonn, t. I, p. 523. E. M. Antoniadis, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, t. I, Athènes, 1907, p. 3 s., attribue à Constance seul la construction de Sainte-Sophie. Les auteurs anciens n'ont pas suivi sur ce point une tradition uniforme. Plusieurs d'entre eux attribuant à Constantin la fondation de l'église, on doit admettre que ce dernier a commencé la construction, qui fut achevée par Constance ; cf. V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften, I, Konstantinopel*, Leipzig, 1913, p. 13.

2. Cf. Cédrénus, *loc. cit.*

3. Cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 195 ; *Acta Sanct.*, juin, t. I, p. 62 s., 16 février.

4. Cf. *Synaxarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, éd. H. Delehaye, Bruxelles, 1902, p. 467 : syn. sel. D'après ce texte les corps de ces martyrs étaient conservés dans le κύκλιον. On désignait par là un passage voûté en berceau, qui était situé sous les stalles des prêtres et sous l'autel ; cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 12, n. 3. Le pèlerin russe Antoine de

Cette église primitive, qui était une basilique, fut incendiée en 404 par les partisans de Jean Chrysostome, puis reconstruite et dédiée sous Théodose II, en 415. Pour cette nouvelle dédicace on avait fait venir d'autres reliques : celles de Joseph, fils de Jacob, et celles de Zacharie, le père de Jean-Baptiste. Elles étaient arrivées par l'échelle de Chalcédoine et furent portées dans deux coffres par Atticus, le patriarche de Constantinople, et par Moïse, évêque d'Antarados en Phénicie ; l'éparque de la ville, Ursus, et tout le Sénat avaient pris la tête du cortège [1].

On sait que l'église fut de nouveau incendiée pendant la sédition de Nica, en 532, et que Justinien entreprit aussitôt de la reconstruire. La nouvelle église, telle qu'elle subsiste aujourd'hui, transformée en mosquée, fut inaugurée le 27 décembre 537 [2]. Elle s'enrichit très vite de nouvelles reliques. On fit venir de Samarie la margelle du puits, auprès duquel Jésus s'entretint avec la Samaritaine, et on la plaça d'abord dans le portique méridional de l'église vers l'est [3], ensuite dans l'autel [4]. Près de ce Puits sacré, on conservait aussi les quatre trompettes en airain de la prise de Jéricho [5]. Cette margelle avait beaucoup frappé l'imagination du peuple de Constantinople ; à cause d'un miracle qui s'y était accompli, on l'appelait le « puits merveilleux » ; en souvenir du gracieux récit évangélique (Jean IV, 6), on l'avait surnommé la « source de la Sagesse ». Le récit, qui circulait dans le peuple, était étrange. Un Juif, étant entré dans l'église de Sainte-Sophie, aperçoit au Puits sacré une icone du Christ. Il tire son poignard, vise l'image et la transperce. Un flot de sang jaillit, qui tache les vêtements de l'Israélite. Épouvanté, il prend l'image, la jette dans un puits et s'enfuit. Un chrétien le rencontre et l'arrête à cause de son costume maculé de sang. Le Juif

Novgorod dit aussi que lorsqu'on bâtit Sainte-Sophie, « on enferma de saintes reliques dans les murailles de l'autel ». Cf. *Itinéraires russes en Orient*, trad. par Mme B. de Khitrowo, Genève, 1889, p. 101.

1. Cf. Marcellinus Comes, *Chronicon*, éd. Mommsen (*Mon. Germ. Hist.*, t. XI, 2, p. 72) ; *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 572-573.

2. Cf. Antoniadis, *op. cit.*, p. 8 s. ; Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 142-144.

3. Cf. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, t. I, Leipzig, 1901, p. 98. Sur le rôle de cette relique dans le cérémonial et sur le portique du Puits sacré, v. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 23 s.

4. Antoine de Novgorod (en 1200) signale la margelle du puits de Samarie dans la chapelle, derrière le grand autel (Cf. *Itin. russes*, p. 96). Les pèlerins slaves du XIV^e^ et du XV^e^ siècle ont vu la relique dans l'autel, et à droite de l'autel (Cf. *Itin. russes*, p. 161, 201, 226). La relique est aussi signalée à Constantinople en 1157 ; cf. Riant, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. II, Genève, 1878, p. 215.

5. Cf. Preger, *loc. cit.* Antoine de Novgorod signale la trompette en cuivre de Jéricho dans la chapelle, derrière le grand autel. Il en signale une autre au palais, dans l'église de Saint-Michel (Cf. *Itin. russes*, p. 96, 98).

avoue ; il indique le puits où il a jeté l'icone ; on retire cette dernière. Elle portait encore le poignard, qui venait d'y être planté, et était toute ruisselante du sang divin [1].

Sainte-Sophie reçut une relique encore plus vénérable, le bois de la vraie Croix. Dès le quatrième siècle la sainte Croix a pris une place très importante parmi les reliques du Christ. Si la question de la date de l'invention est encore entourée d'obscurité [2], la fête de l'Exaltation est née, d'après la tradition grecque, à Jérusalem, au quatrième siècle. Célébrée le 14 septembre, elle était destinée à commémorer à la fois l'invention par Hélène, mère de Constantin, et l'anniversaire du jour où le « bois sacré » fut élevé pour la première fois aux regards de la foule pour être adoré [3]. Hélène conserva à Jérusalem dans une boîte en argent la partie la plus considérable du « bois divin ». Mais elle en envoya une partie à son fils Constantin, ainsi que les clous qui avaient transpercé le corps du Christ. Constantin fit avec ces derniers un mors pour son cheval et un casque pour lui-même [4].

Constantinople, qui voulait entrer en possession des dépouilles vénérables du monde entier, chercha bien vite à acquérir d'autres fragments de la vraie Croix. En 574, sous l'empereur Justin II, elle ajoute à son morceau un fragment provenant d'Apamée en Syrie [5]. Mais la partie la plus considérable était restée à Jérusalem. En 614, la ville ayant été prise par les Perses, elle fut emmenée à Ctésiphon avec le patriarche Zacharie [6] ; puis, la paix ayant été conclue avec la Perse, elle fut restituée. Héraclius l'envoya, en 628, à Constantinople [7]. L'année suivante, l'empereur, jugeant sans doute qu'elle était mieux à sa place dans la cité sainte que dans la capitale des basileis, la renvoya à Jérusalem [8]. Mais elle y resta peu de temps. Désespérant de pouvoir sauver la Syrie envahie par les Arabes, Héraclius rapporta les « saints bois » à Constantinople en 635 [9]. Le patriarche

1. V. le texte grec publié par Dobschütz, *Christusbilder*, t. III, Leipzig, 1899, p. 216 s.

2. V. sur cette question E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 223 s., 681 s.; P. Bernardakis (*Échos d'Orient*, 1902, p. 197); E. Nestle (*Byzant. Zeitschrift*, t. IV, 1895, p. 319 s., 337 s.).

3. Cf. Ménologe de Basile II (Migne, *P. G.*, t. 117, p. 48).

4. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, II, 1 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 933); Socrate, *Hist. eccl.*, I, 17 (*Ibid.*, p. 120); Jérôme, *Chronicon* (Molinier et Kohler, *Itinera Hierosolym.*, t. II, Genève, 1885, p. 36-37). Sur les saints clous voir plus loin.

5. Cf. Cédrénus, éd. Bonn, t. I, p. 685.

6. Cf. Théophanes, éd. de Boor, t. I, p. 300-301.

7. Cf. *Ibid.*, p. 327.

8. Cf. *Ibid.*, p. 328 ; Nicéphore patriarche, Ἱστορία σύντομος, éd. de Boor, p. 22.

9. Cf. Théophanes, t. I, p. 337.

Serge les reçut aux Blachernes et les porta en procession à Sainte-Sophie, où fut accompli le rite de l'élévation [1].

Ainsi, la majestueuse coupole de la Grande Église abritait la relique la plus précieuse de la chrétienté. C'est là que la vit, à la fin du septième siècle, le pèlerin Arculf. Elle se trouvait dans la partie septentrionale de l'église, à l'intérieur d'une très grande et très belle armoire. Elle était conservée dans un reliquaire en bois, fermé par un couvercle également en bois. La relique se composait de trois fragments, le montant divisé en deux parties égales et la traverse. Quand on ouvrait le reliquaire, il s'en exhalait un parfum suave ; des nœuds de ces trois bois sortait un liquide odorant, semblable à de l'huile, dont la goutte la plus infime, appliquée à un malade, lui rendait aussitôt la santé [2].

La fête de l'Élévation de la croix était célébrée à Sainte-Sophie avec un très grand apparat. Du 10 au 13 septembre, la relique était exposée dans l'église pour être adorée par les fidèles [3]. Le 14, les souverains se rendaient du Grand Palais à la Grande Église pour prendre part à la cérémonie [4]. En procession, le patriarche, entouré des diacres tenant les cierges, et précédé du skevophylax portant la sainte Croix, allait déposer celle-ci sur l'autel. Puis, ayant gravi l'escalier de l'ambon, il élevait la Croix au-dessus de sa tête quatre fois sur les quatre côtés de l'ambon [5].

Cette scène si caractéristique est représentée sur une miniature du célèbre Ménologe de Basile II, qui fut illustré à la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième. Des prêtres sont debout sur les marches du double escalier de l'ambon ; sur la plate-forme le patriarche procède à l'élévation. La Croix, qu'il tient dans ses mains, est à double travée [6] (fig. 1).

La relique était adorée en d'autres occasions. A l'époque du pèlerinage d'Arculf, à la fin du septième siècle, elle était exposée dans l'église sur un autel d'or, les trois derniers jours de la Semaine sainte. Le jeudi saint, l'empereur et ses officiers se rendaient à Sainte-Sophie et s'approchaient de l'autel. Le reliquaire était alors ouvert.

1. Cf. Nicéphore patr., *op. cit.*, p. 22.

2. Cf. Adamnani, *De locis sanctis libri tres* (*Corpus script. eccles. latin.*, Vienne, t. 39, 1898, p. 286-288).

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 34, 10 septembre.

4. Au XIV^e^ siècle, la fête était célébrée avec moins d'apparat. On dressait dans le *triclinium* une estrade en bois, sur laquelle le patriarche montait pour procéder au rite de l'élévation ; cf. Codinus, *De Officiis*, XIV, éd. Bonn, p. 78.

5. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie liturgičeskich rukopisej*, t. I, Kiev, 1895, p. 5, 196-197 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 43-45 ; *De Cerimoniis aulæ byzantinæ*, éd. Bonn, I, 22, p. 124-127. Cet ouvrage sera cité plus loin par l'abréviation *Cer.*

6. Cf. *Il Menologio di Basilio II*, t. II, Turin, 1907, pl. 35.

Le basileus, inclinant la tête, déposait un baiser sur la sainte Croix, puis tous les personnages de sa suite venaient accomplir successivement le même rite. Le lendemain, vendredi, l'impératrice et les dames de la cour venaient à leur tour adorer la relique. Enfin, le samedi saint, le patriarche et les membres de son clergé venaient donner un pieux baiser au « bois » vénérable. Puis le reliquaire était

Fig. 1. — Élévation de la Croix. Miniature du Ménologe de Basile II.

fermé et remis dans son armoire[1]. Ainsi, à cette époque la relique était toujours conservée dans la Grande Église, là où elle avait été déposée lorsqu'elle arriva de Jérusalem. Mais elle n'y resta pas toujours. Les empereurs de Constantinople, voulant avoir tout près d'eux la relique, ou pensant peut-être qu'elle était plus en sécurité dans leur propre demeure que dans une église ouverte à tout venant, la firent transporter plus tard dans un des sanctuaires de leur palais[2].

Il en fut de même pour d'autres reliques de la Passion. La Chronique pascale apprend que lors de la prise de Jérusalem par les Perses, en 614, la sainte Lance (ἡ τιμία λόγχη) ne prit pas le chemin de la Perse, comme la sainte Croix. Elle avait été donnée au patrice

1. Cf. Adamnani *De locis sanctis libri tres* (*op. cit.*, p. 286-287).
2. V. plus loin.

Nicétas et fut apportée à Constantinople le 28 octobre de la même année, dans la nuit du samedi au dimanche. Le lendemain, dimanche, elle fut déposée dans la Grande Église, puis le mardi et le mercredi elle fut adorée par les hommes, le jeudi et le vendredi suivants par les femmes[1]. Suivant le même récit, le patrice Nicétas avait réussi à sauver du désastre une autre relique, la sainte Éponge (ὁ τίμιος σπόγγος). Il l'avait envoyée de Jérusalem quelques semaines auparavant. Le 14 septembre 614, à la fête de l'Élévation qui était célébrée à Sainte-Sophie, au moment où la sainte Croix allait être élevée pour la troisième fois, la sainte Éponge fut, en effet, attachée à la sainte Croix et élevée en même temps[2].

Ainsi Constantinople possédait la sainte Lance et la sainte Éponge dès 614, au moment où la sainte Croix était encore en Perse.

Sainte-Sophie, de même que les autres grandes églises de Constantinople, était entourée d'annexes, de petits sanctuaires, qui s'élevaient à l'ombre de sa grande coupole et qui ont disparu pour la plupart. Derrière l'autel se trouvait l'église de Saint-Nicolas, où l'on vénérait encore, dans la première moitié du quinzième siècle, la fameuse image du Christ qu'un Juif avait transpercée, et qui se trouvait auparavant au Puits sacré. Elle continuait, d'après le récit du pèlerin russe, à guérir beaucoup de monde et à faire des miracles[3].

Dans l'église de Saint-Pierre, qui était située à l'angle nord-est de Sainte-Sophie[4], on adorait le 16 janvier les chaînes de l'apôtre Pierre, celles qu'il portait dans sa prison lorsqu'il fut délivré par l'ange[5]. On rapportait que des hommes pieux les avaient trouvées et les avaient gardées avec soin, en se les transmettant de père en fils, jusqu'au jour où « les pieux basileis » les apportèrent à Constantinople et les déposèrent à Saint-Pierre, près de Sainte-Sophie[6]. Le

1. Cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 705.

2. Cf. *Ibid.*, p. 705. La fête de l'Élévation de la Croix était célébrée en Orient avant le règne d'Héraclius, qui rapporta en 635, de Jérusalem à Constantinople, la partie la plus considérable de la vraie Croix. Cet événement acheva de généraliser la fête au VII^e siècle. Mais elle est signalée déjà comme une pratique courante sous le règne de Justinien I^er et sous ceux de Justin II et de Tibère II ; cf. Vita s. Simeonis (*Acta Sanct.*, juillet, t. I, p. 138) ; Vita s. Eutychii (*Acta Sanct.*, avril, t. I, p. 564).

3. Cf. *Itin. russes*, p. 228-229. Sur cette église, voir J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 30. Étienne de Novgorod, vers 1350, a vu à l'église des Saints-Apôtres « l'image du Saint Sauveur que l'impie frappa de son couteau » (Cf. *Itin. russes*, p. 122-123). Mais en 1200, Antoine de Novgorod signale à Sainte-Sophie, à deux reprises, « l'image du Christ que le Juif frappa au cou » ; dans l'un des passages il s'agit d'une image de la Vierge tenant le Christ (cf. *Itin. russes*, p. 87.96). Nicolaus Thingeyrensis (1157) mentionne aussi parmi les reliques de Constantinople l'image de la Vierge avec le Christ qu'un Juif avait frappé de son couteau (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 215).

4. Sur cette église voir J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 32.

5. *Actes*, 12, 3 s.

6. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 43, 211 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 395. Le Synaxaire

Ménologe de Basile II a conservé le souvenir de cette scène de l'adoration du 16 janvier à Saint-Pierre. Cette église possédait un autel surmonté d'un *ciborium*, derrière lequel se dressaient des stalles concentriques. A gauche le miniaturiste a représenté un autel portatif, sur lequel figure la relique[1] (fig. 2).

Ainsi Byzance prétendait posséder les chaînes de l'apôtre Pierre. Elle voulut se rendre indépendante de l'ancienne Rome et ne se contenta plus de la limaille de fer raclée aux chaînes, conservées dans la

Fig. 2. — Adoration des chaînes de saint Pierre. Miniature du Ménologe de Basile II.

basilique romaine de Saint-Pierre-ès-Liens. Au sixième siècle Justinien avait demandé au pape Hormisdas des reliques des apôtres Pierre et Paul et, si possible, quelque chose des chaînes des apôtres. Le pape lui avait envoyé des *sanctuaria*, mais non pas les reliques réelles[2]. La tradition relative aux chaînes de Pierre, conservées à Constantinople, est postérieure à cet événement. On ne conçoit pas, en effet, que Byzance ait demandé à Rome de la limaille des chaînes

mentionne seulement une partie des chaînes. Le Ménologe de Basile II signale deux chaînes (cf. Migne, *P. G.*, t. 117, p. 260-261). Dans certains calendriers la fête du 16 janvier est appelée adoration des chaînes et non pas de la chaîne ; cf. Morcelli, *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, t. I, Rome, 1788, p. 43.

1. Cf. *Il Menologio di Basilio II*, t. II, Turin, 1907, pl. 324.

2. Cf. Mansi, *Sucror. conc. nova et ampl. Collectio*, t. VIII, col. 482, 485.

de l'apôtre, si elle possédait à cette époque ces dernières, comme elle le prétendit plus tard[1]. Constantinople dut justifier l'authenticité de sa relique. Et elle le fit. D'après une tradition grecque, les reliques de Pierre et de Paul auraient été enlevées à Rome et apportées à Constantinople. Elles auraient été ensuite restituées au pape; mais la chaîne que Pierre avait portée à Jérusalem serait restée à Byzance. Ces événements auraient eu lieu sous les règnes de Tibère et de Maurice, à la fin du sixième siècle[2].

Ainsi la relique de saint Pierre n'est apparue à Constantinople qu'à la fin du sixième siècle. En 1200, Antoine de Novgorod vit dans l'église consacrée à l'apôtre, près de Sainte-Sophie, les chaînes en fer; le jour de la fête des chaînes de Pierre, ajoute-t-il, tout le monde venait les baiser[3].

Enfin dans le Skevophylakion, que l'on peut identifier avec le petit édifice circulaire qui subsiste à l'angle nord-est de l'église, on ne conservait pas seulement les vases et les objets sacrés servant au culte, mais encore plusieurs reliques[4]. C'était d'abord une croix dorée, ornée d'argent et de pierres précieuses, qui opérait des guérisons et chassait les démons. D'après la tradition elle avait la grandeur du corps du Christ, que des hommes pieux avaient pris soin de mesurer à Jérusalem[5]. Cette croix a été signalée dans le Catalogue des reliques de Constantinople, en 1157[6], et par Antoine de Novgorod, en 1200, qui l'a vue à Sainte-Sophie[7]. On célébrait aussi dans cet édifice, le 22 septembre, la mémoire du martyr Quadrat, dont la tête était conservée précisément dans cette annexe[8].

Ainsi les petits sanctuaires, attenant à la Grande Église, étaient tous pourvus de reliques; mais l'autel principal contenait les plus importantes. Dans le grand autel reposaient les reliques des martyrs déposées lors des deux inaugurations et une relique de l'enfance du Christ, les saints Langes (τὰ ἅγια σπάργανα). C'était une relique pré-

1. Sur les chaînes de Pierre conservées à Rome, voir E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 259-260; Cabrol et Leclercq, *Dict. d'arch. chrét. et de lit.*, t. III, p. 3 s.; R. A. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 1, Braunschweig, 1887, p. 409 s.

2. Cf. Lipsius, *op. cit.*, Ergänzungsheft, Braunschweig, 1890, p. 100, 103-104. Ce récit sur l'apôtre Pierre est contenu dans le Codex Vatic. gr. 1190, sæc. XV-XVI.

3. Cf. *Itin. russes*, p. 89.

4. Sur le Skevophylakion, voir J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 29 s., 35.

5. Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. I, p. 98, 99.

6. Cf. Nicolaus Thingeyrensis (Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 214).

7. Cf. *Itin. russes*, p. 88. Le pèlerin russe a vu cette croix de la taille qu'avait le Christ sur la terre « hors des portes du diaconicon ».

8. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 67 : syn. sel. Antoine de Novgorod signale la tête de Quadrat dans l'autel de Sainte-Sophie (cf. *Itin. russes*, p. 88). La relique avait été transportée, en 1200, du Skevophylakion dans l'église même.

cieuse que l'on porta en procession à travers la ville avec d'autres reliques du Christ, lors d'une longue sécheresse, sous Michel IV le Paphlagonien (1034-1041)[1]. Les empereurs semblent bien avoir laissé cette relique dans la Grande Église. Ils n'en firent pas autant, on le verra, pour les autres reliques du Christ, pour celles de la Passion, notamment, qu'ils transportèrent dans un des sanctuaires du Grand Palais.

* * *

Tout près de Sainte-Sophie, l'église de Sainte-Irène dresse sa masse imposante[2]; construite par Constantin le Grand, rebâtie, après l'incendie de 532 par Justinien Ier dans sa forme actuelle, la Vieille Église de Sainte-Irène, comme on l'appelait, était aussi un des plus anciens sanctuaires de la cité. La cour s'y rendait en procession à la fête de l'Union de l'église et y assistait à l'office[3]. Quand la sainte Lance fut conservée au Grand Palais, elle était transportée à Sainte-Irène pour y être adorée. Le patriarche venait lui-même encenser et baiser la relique, qui était déposée sur la sainte table; puis elle était ramenée en procession dans la demeure impériale[4]. Cette église avait été consacrée à la Paix divine, comme la Grande Église avait été placée sous l'invocation de la Sainte-Sagesse. Mais il existait plusieurs autres sanctuaires, qui portaient le nom d'Irène et qui ont tous disparu.

Le patriarche Nicéphore raconte que Pertinax, qui fut évêque de Byzance au second siècle, construisit au bord de la mer « aux Figuiers » (ἐν Συκαῖς), en face de la ville, une église qu'il appela Sainte-Irène[5]. Cette église, qui était située au moderne Galata, fut reconstruite entièrement par Justinien Ier. Procope rapporte, en effet, que Justinien construisit à cet endroit une église magnifique dédiée à la martyre Irène. En fouillant le sol, les ouvriers trouvèrent en ce lieu un coffre portant une inscription indiquant le contenu. Il renfermait les restes des quarante soldats romains de la légion de Mélitène. Jus-

1. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 516. Antoine de Novgorod signale, en 1200, les Langes du Christ dans l'autel de Sainte-Sophie (cf. *Itin. russes*, p. 88). Nicolas d'Otrante les place au palais, avec les reliques de la Passion (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 233). Comme on le verra plus loin, les Langes ne figurent point parmi les reliques, signalées par les auteurs byzantins dans la demeure impériale.

2. Sur cette église, voir J. Ebersolt et A. Thiers, *les Eglises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 55 s.; album, pl. XII-XVIII.

3. Cf. *Cer.*, I, 36, p. 186; J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 195.

4. Cf. Dmitrievskij, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907, p. 137-138.

5. Cf. Nicéphore, Χρονογραφικὸν σύντομον, éd. de Boor, p. 113, cf. p. 40.

tinien, qui était alors souffrant, ayant entendu parler de cette découverte, se fit appliquer ces reliques sur son genou malade et fut guéri[1]. L'empereur assista en personne à la cérémonie de la dédicace de ce sanctuaire, en 552. Les reliques y furent transportées solennellement de Sainte-Sophie. Les deux patriarches, Ménas de Constantinople et Apollinaire d'Alexandrie, avaient pris place sur le char impérial et portaient sur leurs genoux les reliques. La procession traversa la Corne d'Or et le basileus alla à sa rencontre[2]. Si, comme on l'a supposé, cette scène de translation est réellement représentée sur l'ivoire du trésor de Trèves[3], l'église construite par Justinien serait une basilique, pourvue de bas côtés moins élevés que la nef centrale, et terminée par une abside demi-circulaire (fig. 3).

Ainsi, au milieu du sixième siècle, il existait à Galata une église tellement belle que l'historien Procope a renoncé à la décrire. Cette église était dédiée à la jeune martyre Irène, dont on célébrait la mémoire le 5 mai. D'après le récit de sa Passion, qui remonte à l'époque des Sassanides, la patrie de la sainte était Magedon, ou Mygdonia, en Mésopotamie. Comme elle était très belle et fille unique, son père Licinius l'enferma dans une tour élevée jusqu'à son mariage. Un ange lui apparut une nuit et lui annonça la venue de Timothée, le disciple de Paul, qui la baptisa et changea son nom de Pénélope en celui d'Irène. Son père étant venu la trouver pour lui proposer un mariage, elle discute avec lui et finit par lui avouer qu'elle est chrétienne. Furieux, Licinius la livre pour être piétinée par un cheval sauvage; mais elle ne subit aucun dommage. Son père étant mort à la suite d'un accident, elle le rappelle à la vie et réussit à le convertir. Mais elle est saisie de nouveau et contrainte de sacrifier aux idoles. Comme elle refuse, on lui fait subir différents supplices dans plusieurs villes et elle meurt enfin, après avoir opéré une foule de miracles[4].

Cette légende d'un caractère si oriental donna naissance à un culte nouveau, qui paraît avoir été assez répandu à Constantinople. Il existait en effet une troisième église de Sainte-Irène. Elle était

1. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 7, éd. Bonn, p. 195-196.
2. Cf. Théophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 228.
3. Cf. J. Strzygowski, *Orient oder Rom*, Leipzig, 1901, p. 85 s., fig. 38. D'après H. Glück, *Das Hebdomon von Konstantinopel*, Wien, 1920, p. 49 s., l'ivoire de Trèves daterait du v[e] siècle et pourrait représenter le transfert des restes du prophète Samuel dans l'église qui lui fut dédiée, sous le règne d'Arcadius, près de l'Hebdomon.
4. Cf. A. Wirth, *Danae in christlichen Legenden*, Vienne, 1892, p. 18, 116 s., 160; *Menologium Basilii* (Migne, *P. G.*, t. 117, p. 437, 440) ; *Syn. eccl. Const.*, p. 653-657, 4 mai; p. 660 : syn. sel., 5 mai.

située vers la mer, au Pérama, à l'endroit où l'on traversait la Corne d'Or[1]. Elle avait été construite sous le règne de Pulchérie et de Marcien (450-457) par saint Marcien, presbytre et économe de Sainte-Sophie[2], qui multiplia les fondations pieuses et fut un grand bâtisseur. L'empereur Manuel Comnène, au douzième siècle, avait entrepris de restaurer cette église, qui, suivant Nicétas Choniates, avait des proportions considérables et était d'une beauté sans égale ; mais

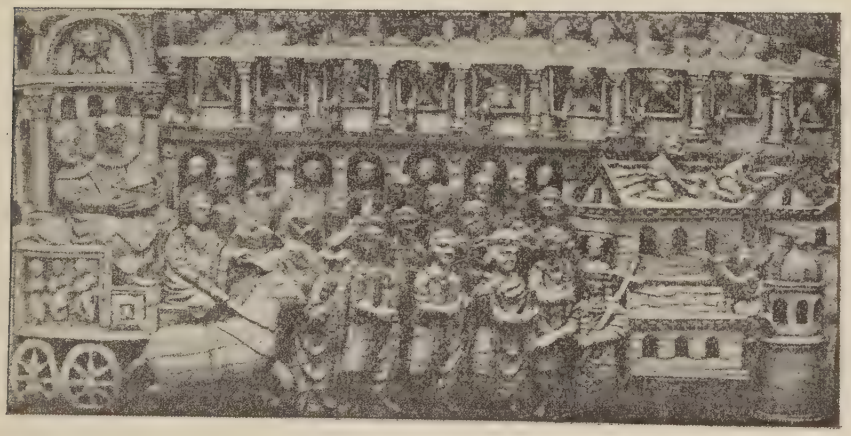

Fig. 3. — Ivoire de Trèves.

les travaux furent interrompus[3]. Cette église, où l'on se réunissait assez souvent pour commémorer différents saints[4], possédait un oratoire de Saint-Isidore, qui avait été aussi élevé par saint Marcien[5]. Dans ce martyrion étaient sans doute conservées les reliques du martyr de Chio[6].

Ainsi Constantinople voua un culte tout particulier à la jeune martyre. Sur les deux rives de la Corne d'Or, s'élevaient autrefois deux églises, l'une au bord du golfe, dans la ville même, l'autre en face, à Galata. La capitale possédait sans doute des reliques de cette

1. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 6.

2. Cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 214 n., 234; *Syn. eccl. Const.*, p. 379; Vie de saint Auxence, éd. L. Clugnet (Bibliothèque hagiographique orientale, t. 6, p. 4). Sur saint Marcien, voir J. Pargoire (*ibid.*, p. 19).

3. Cf. Nicétas Choniates, *De Manuele Comneno*, VII, 3, éd. Bonn, p. 269-270.

4. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 252, 412, 684.

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 379, 757, 758. La mémoire de saint Isidore, martyr de Chio, était célébrée le 14 mai (cf. *Ibid.*, p. 683-684 ; cf. p. 272-273 : syn. sel., p. 817).

6. Sur saint Isidore, voir H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 261, 274-275. La colonne en marbre à laquelle a été attaché le martyr Isidore, et ses reliques sont signalées, en 1200, par Antoine de Novgorod dans l'église de Saint-Michel au Palais. (Cf. *Itin. russes*, p. 99.)

sainte. Le pèlerin Antoine de Novgorod, en 1200, a vu une « grande église de Sainte-Irène » où ses reliques étaient déposées [1].

Ces deux dernières églises n'étaient cependant pas au nombre des sanctuaires où s'épanchait la piété des empereurs. La Vieille Église dédiée à la Paix divine était au contraire visitée par la cour impériale. Elle était, comme Sainte-Sophie, où les empereurs se rendaient souvent pour accomplir leurs dévotions, toute proche de la demeure des souverains. Ce palais renfermait des trésors non moins précieux, qui ont occupé une place capitale dans la vie religieuse de la cour et dans celle du peuple.

1. Cf. *Itin. russes*, p. 108. Antoine signale aussi la tête d'Irène dans un couvent de femmes, situé à côté de cette église.

II

LES SANCTUAIRES DU GRAND PALAIS

Le Grand Palais, qui fut la demeure habituelle des empereurs de Constantinople depuis le quatrième siècle jusqu'au moment où, au milieu du douzième siècle, les Comnènes commencèrent à le délaisser, formait un vaste ensemble de constructions, dont la partie la plus ancienne remontait à Constantin le Grand. Ce palais primitif fut agrandi par ses successeurs et finit par former une véritable ville, qui commença à disparaître au quatorzième siècle et dont il ne restait que des ruines quand les Turcs s'installèrent à Constantinople. Ce palais avait été conçu suivant l'idée que les basileis se faisaient de leur royauté. Représentants de Dieu sur la terre, ils devaient habiter un palais resplendissant et ils ne négligèrent rien pour se séparer de l'humanité par un luxe éblouissant, par des formes imposantes et solennelles. Leur demeure était « sacrée », parce qu'elle abritait leur auguste personne; elle était aussi un vaste sanctuaire. Les églises et les oratoires s'y rencontraient en grand nombre, où les empereurs accumulèrent peu à peu des trésors de sainteté, dont on appréciait la valeur même au delà des frontières de l'Empire.

Vers 1090, Joseph, moine de Cantorbéry, apprend à Jérusalem, où il était allé en pèlerinage, qu'il existait à Constantinople « un trésor de reliques incomparable ». Il part aussitôt pour la ville impériale et parvient à pénétrer dans la chapelle de l'empereur (*capella imperatoris*), où il adore une quantité de reliques[1]. Cette chapelle, pleine de « sacro-saintes reliques », était aussi connue d'Odon de

1. Cf. Ch. H. Haskins, *A Canterbury monk at Constantinople* (The English Historical Review, t. XXV, 1910, p. 295) ; J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les Voyageurs du Levant*, Paris, 1919, p. 32.

Deuil au milieu du douzième siècle[1]. Les empereurs ne semblent pas avoir gardé trop jalousement ce trésor, qu'ils considéraient comme la plus belle parure de leur demeure. Lorsque, en 1171, le roi Amaury de Jérusalem vint rendre visite à Manuel Comnène, celui-ci, dit Guillaume de Tyr, leur fit les honneurs du palais et des oratoires regorgeant de pierres précieuses, d'étoffes somptueuses, de reliques et de corps saints ; toutes les châsses furent ouvertes et montrées au roi[2].

* * *

Dans la partie la plus ancienne de la demeure impériale, au palais de Daphné, se trouvait, près de l'oratoire de la Trinité, un passage resserré, où étaient déposées des reliques de saints dont on ignore le nom[3]. L'un des sanctuaires les plus vénérés de ce palais était l'église de Saint-Étienne de Daphné, qui fut construite, en 428, par la pieuse Pulchérie, la sœur de Théodose II, pour y déposer la main droite du premier martyr[4]. La chronique raconte que cette année-là l'empereur Théodose avait envoyé à l'archevêque de Jérusalem des présents pour les distribuer aux pauvres, ainsi qu'une croix en or, décorée de pierres précieuses. En échange l'archevêque envoya par saint Passarion « les reliques de la main droite du protomartyr Étienne ». Lorsque Passarion fut arrivé à Chalcédoine, Pulchérie eut un songe. Saint Étienne lui apparut pendant la nuit et lui dit : « Voici, ta prière est exaucée, ta demande a été entendue. Je suis arrivé à Chalcédoine ». Pulchérie, s'étant levée, pria son frère de l'accompagner et alla à la rencontre de la relique. Elle construisit alors au palais le sanctuaire qu'elle dédia au martyr et y déposa son précieux reste[5].

Un peu plus tard, sous l'empereur Zénon (474-491) arriva au palais une autre relique. On venait de découvrir à Chypre le corps de Barnabas, le compagnon de l'apôtre Paul. Sur la poitrine du saint on avait trouvé l'Évangile de saint Matthieu, copié de la main même de Barnabas. Zénon demanda cet exemplaire précieux de l'évangile et le fit déposer dans l'église de Saint-Étienne de Daphné[6].

1. Cf. P. Fr. Chiflet, *S. Bernardi Clarevallensis abbatis Genus illustre assertum*, Divione, 1660, p. 36.

2. Cf. *Willermi Tyrensis archiepiscopi Historiæ*, XX, 23 (Recueil des Historiens des Croisades, t. I, 2, p. 985).

3. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 8 ; I, 23, p. 129 ; J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le Livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 56.

4. Sur cette église voir J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 52 s.

5. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, t. I, p. 86-87.

6. Cf. Georgii Monachi, *Chron.*, éd. de Boor, t. II, p. 619 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 618-619. Sur l'invention du corps de Barnabas et sur l'église de Chypre, voir

Ainsi, dès le début du cinquième siècle, le palais avait reçu une relique insigne, la main droite du premier martyr. Au fur et à mesure qu'il s'agrandit, les empereurs y accumulèrent les trésors d'art et de sainteté. Au sixième siècle, l'entrée de la demeure impériale ayant été incendiée pendant la sédition de Nica (532), Justinien la reconstruisit et en fit un édifice imposant, surmonté d'une coupole, et le décora de marbres et de mosaïques [1]. La nouvelle Chalcé devint un véritable musée peuplé de statues ; elle devint aussi un véritable sanctuaire. On sait qu'au-dessus de la porte de bronze une icone représentait le Christ. Au huitième siècle, l'empereur iconoclaste Léon l'Isaurien donna l'ordre de la détruire. Le spathaire, qui avait été chargé de cette besogne, était monté sur une échelle, la hache à la main, lorsque Théodosie, aidée de pieuses femmes, renverse l'échelle; le spathaire se tue. Théodosie subit le martyre avec ses compagnes et devint par cet exploit une des victimes les plus populaires de la persécution iconoclaste [2]. Dans ce somptueux vestibule les chroniqueurs ont signalé une icone du Christ, qui, sous le règne de l'empereur Maurice (582-602), avait proféré des sons intelligibles [3]. Le cas de cette icone parlante n'est pas isolé. Au quatorzième et au début du quinzième siècle on montrait aux pèlerins, à Sainte Sophie, une « image miraculeuse de la très sainte Vierge d'où était sortie une voix [4] ».

Il circulait sur l'icone du Christ que Léon l'Isaurien avait fait briser à la Chalcé un récit non moins extraordinaire [5]. On racontait que

R. A. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2, Braunschweig, 1884, p. 292-294, 301 ; E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 217-118; H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 103, 260.

1. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 20 s.

2. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor ; *Stephani diac. Vita s. Stephani Junioris* (Migne, *P. G.*, t. 100, p. 1085) ; *Acta Sanct.*, mai, t. VII, p. 67, 74 s.; *Syn. eccl. Const.*, p. 828-829, 18 juillet. Le 9 août on célébrait aussi la mémoire des dix martyrs qui, sous Léon l'Isaurien, renversèrent le spathaire qui martelait l'icone du Christ à la Chalcé. Parmi ces victimes figurent neuf hommes et une seule femme, Marie la patricienne (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 878-880 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 102). Deux récits différents circulaient sur cette destruction de l'icone. D'après une tradition celle-ci se trouvait non pas à la Chalcé, mais à l'église de la Vierge des Chalcopratia (v. plus loin).

3. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 285 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 704; Zonaras, *Epit. hist.*, XIV, 13, éd. Dindorf, t. III, p. 298.

4. Cf. *Itin. russes*, p. 135, 161, 201.

5. D'après un pèlerin russe il y aurait eu deux icones, celle qui parla à l'empereur Maurice et celle que fit détruire Léon III. L'Anonyme (1424-1453) signale au bord de la mer une église du Saint-Sauveur où se trouvait l'image qui parla à l'empereur Maurice (cf. *Itin. russes*, p. 231). Cette église est mentionnée aussi avec l'image miraculeuse par Ignace de Smolensk et par Étienne de Novgorod (cf. *Ibid.*, p. 119, 138). L'Anonyme mentionne, d'autre part, une seconde image dans une autre église du Sauveur, qui est placée par lui près de Sainte-Sophie (cf. *Ibid.*, p. 228). Il raconte comment cette image fut détruite sur l'ordre d'un « empereur infidèle »

le patriarche Germain l'avait recueillie et l'avait confiée à la mer. Elle était arrivée miraculeusement à Rome où elle avait été reçue par le pape Grégoire II[1]. Le récit de cette légende, qui circulait déjà au milieu du neuvième siècle à propos de l'icone détruite sous le règne de Léon III l'Isaurien (717-741), se conserva longtemps dans le souvenir du peuple. En 1200, Antoine de Novgorod le raconte encore à propos d'une icone qu'il a vue dans l'autel de Sainte-Sophie. C'était, dit-il, une « image du Sauveur que saint Germain envoya par mer, sans bateau, en ambassade à Rome et qui arriva intacte[2] ».

Au dixième siècle, Romain Ier Lécapène construisit à la Chalcé un oratoire consacré au Christ. Jean Ier Tzimiscès l'agrandit et le décora magnifiquement[3]. Il y déposa les reliques qu'il venait de conquérir sur les Musulmans dans sa campagne de 975. D'après l'historien Léon Diacre, Jean Tzimiscès aurait pris Membedj, place forte sarrasine de l'Euphratèse, et se serait emparé en ce lieu des sandales du Christ et de la chevelure de Jean-Baptiste. Il emporta ces reliques « comme un don céleste » et déposa les sandales dans le temple fameux de la Mère-de-Dieu au palais[4], la chevelure du Précurseur dans l'église du Sauveur à la Chalcé, qu'il avait agrandie. La même année l'empereur s'emparait de la ville de Béryte, y prenait l'icone représentant la Crucifixion et la déposait aussi dans cette dernière église[5]. L'historien byzantin a fait erreur au sujet de la ville où ces reliques ont été trouvées. Dans la lettre que Jean Tzimiscès écrivit au roi

par un homme monté sur une échelle et que sainte Théodosie fit tomber. La sainte est martyrisée. L'empereur tourmenté va trouver le patriarche et se confesse; il renie sa foi et reçoit le baptême. Il y a là un souvenir de la destruction de l'icone de la Chalcé par Léon l'Isaurien. D'après une autre tradition, il existait à l'église de la Vierge des Chalcopratia une image parlante du Christ, qui aurait été détruite sur l'ordre de l'empereur Léon III (v. plus loin).

1. Cf. Georgii Hamartoli, *Chronic.*, IV, 248 (Migne, *P. G.*, t. 110, p. 924); voir le texte de cette légende dans Dobschütz, *Christusbilder*, t. III, Leipzig, 1899, p. 213 s.; cf. F. de Mély (Extr. des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. LXIII, 1904, p. 24 s.).

2. Cf. *Itin. russes*, p. 88. Dans ce texte saint Hermon est une déformation slave du grec Germanos. Le pèlerin anonyme (1424-1453) a vu aussi dans un couvent de femmes, consacré à la Vierge, l'image du Christ, qui au temps du patriarche Germain « alla par mer en ambassade à Rome avec une lettre et revint le même jour avec une autre lettre » (cf. *Itin. russes*, p. 230). La légende est un peu transformée à cette époque. On fait revenir l'image à Constantinople. Le nom du pape n'est plus Grégoire, mais Léon. Léon III occupa le siège pontifical de 795 à 816, Léon IV de 847 à 855. Seul Grégoire II (715-731) est contemporain du patriarche Germain Ier (715-730). L'identification de cette icone avec l'image « non faite de main d'homme » conservée à Rome est possible. (Cf. Ph. Lauer, *le Trésor du Sancta Sanctorum* (Monuments Piot, t. XV, 1906, p. 23-27, pl. V). Mais il est probable qu'on avait conservé à Constantinople une image du même type.

3. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 22.

4. Sur cette église du Phare, voir plus loin.

5. Cf. Léon Diac., *Hist.*, X, 4, éd. Bonn, p. 165-166.

d'Arménie Achot III Bagratouni, texte conservé dans la *Chronique* de Mathieu d'Édesse, le basileus faisait part à son allié de cette découverte en ces termes : « Nous avons trouvé à Gabala les saintes sandales du Christ, avec lesquelles il a marché lorsqu'il parut sur la terre, ainsi que l'image du Sauveur qui, dans la suite des temps, avait été transpercée par les Juifs et d'où coulèrent à l'instant même du sang et de l'eau; mais nous n'y avons pas aperçu le coup de lance. Nous trouvâmes aussi dans cette ville la précieuse chevelure de saint Jean-Baptiste, le Précurseur. Ayant recueilli ces reliques, nous les avons emportées pour les conserver dans notre ville que Dieu protège[1]. »

Ainsi, c'est à Gabala, port situé sur la côte de Syrie, au nord de Béryte, que le récit impérial place la découverte de toutes ces reliques, les sandales du Christ, la chevelure de Jean-Baptiste, qui d'après Léon Diacre provenaient de Membedj, et l'icone de la Crucifixion, qui, d'après le même auteur, aurait été trouvée à Beyrouth. A son retour Jean Tzimiscès déposa les saintes sandales et l'icone dans des reliquaires en forme de *ciborium*, dorés et ornés de pierres précieuses, et les plaça dans l'église du Sauveur à la Chalcé[2]. L'icone miraculeuse, qui fut toujours désignée par les Byzantins sous le nom de Crucifixion de Béryte, occupa à partir de cette découverte une place importante dans la piété populaire. On racontait sur cette image un prodige qui était bien fait pour frapper l'imagination.

Le récit rappelle celui qui circulait sur l'image miraculeuse du Puits sacré à Sainte-Sophie[3]. Il s'agit aussi d'un Juif qui transperce une image sainte. Accusé par ses coréligionnaires d'être un sectateur du Christ, parce qu'il possédait une image représentant le Crucifiement, l'Israélite, pour se disculper, consent à frapper de sa lance l'effigie. A peine l'a-t-il touchée que de l'eau et du sang mélangés s'écoulent en abondance de la plaie. Le bruit de ce prodige s'étant répandu, les chrétiens accourent chez l'Hébreu, prennent l'image ensanglantée et la placent dans un lieu saint, où elle devient l'objet d'une grande dévotion[4]. Depuis son arrivée à Constantinople, en 975, et sa déposition dans le vestibule du grand palais, cette icone a hanté

1. Voir le texte de cette lettre et le récit de ces événements dans G. Schlumberger, *l'Épopée byzantine à la fin du* x^e^ *siècle*, Paris, 1896, p. 282 s.

2. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 282-283. D'après Léon Diacre, *loc. cit.*, les sandales furent déposées dans l'église de la Mère-de-Dieu au palais, la chevelure du Baptiste et l'icone de Béryte dans l'église du Sauveur. Sur le sanctuaire de la Vierge du Phare, voir plus loin.

3. Voir plus haut, p. 6.

4. Cf. *Bibl. hagiogr. græca*, Bruxelles, 1909, p. 110 s.; Dobschütz, *Christusbilder*, t. I, p. 174; Schlumberger, *op. cit.*, p. 298 s.

l'imagination du peuple. Au début du quinzième siècle on montrait encore au diacre Zosime dans le couvent du Prodrome « le sang sorti de l'image que les Juifs percèrent dans la ville de Béryte[1] ». On ne montrait pas seulement à Constantinople des icones transpercées et sanglantes représentant le Christ, mais aussi des icones miraculeuses représentant la Vierge. L'une au monastère de la Péribleptos avait été transpercée par un Juif et du sang en était sorti que l'on voit jusqu'à présent, disait, en 1393, le scribe Alexandre[2]. Ainsi l'on montrait non seulement des images parlantes, comme on l'a vu[3], mais des images sanglantes, et aussi des images pleurantes. A Sainte-Sophie deux pèlerins russes ont signalé une icone de la Vierge, qui avait versé des larmes[4].

* * *

Le palais de Daphné et le vestibule de la Chalcé n'étaient pas les seuls endroits où l'on conservait des reliques. Au sixième siècle d'autres édifices surgirent de terre. Justin II construisit une nouvelle salle d'apparat, le Chrysotriclinos, autour duquel se groupèrent de nombreuses dépendances[5]. Parmi celles-ci se trouvait l'oratoire de Saint-Théodore, où était déposée une quantité d'objets de prix. Parmi ceux-ci se trouvait la verge de Moïse (ἡ τοῦ Μωσέως ῥάβδος). Les Byzantins, se rappelant les souvenirs de la grande époque, qui est à l'origine des deux civilisations d'Orient et d'Occident, recherchaient aussi les reliques de l'ancienne Alliance. Ils croyaient fermement posséder la verge avec laquelle Moïse fit sortir l'eau vive du rocher, et la portaient pendant les grandes processions impériales avec la croix de Constantin[6]. D'après une tradition, la verge de Moïse avait été apportée à Constantinople sous Constantin le Grand. L'empereur était allé attendre la relique à l'oratoire de Saint-Émilien, près de la porte du même nom, et l'avait déposée en cet endroit. Il avait élevé à cet effet dans le voisinage une église de la Vierge qui prit le nom de Rhabdos. Par la suite il fit transporter « la sainte verge » au Palais[7].

1. Cf. *Itin. russes*, p. 205.
2. *Ibid.*, p. 163.
3. Voir plus haut, p. 19.
4. Cf. *Itin. russes*, p. 89, 226.
5. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 77 s.
6. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 6-7.
7. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 247 ; Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 96. Cet oratoire de Saint-Émilien, qui était situé près de l'église de la Vierge, fut restauré par Basile Ier. (Cf. Theophan. Contin., V, 81, éd. Bonn, p. 324). La porte de Saint-Émilien a été identifiée avec Daoud-Pacha-

Ainsi, on n'avait pas hésité à rehausser par l'éclat d'un patronage illustre l'origine d'un sanctuaire de la cité et à mettre en parallèle le nom du grand législateur de l'ancienne Alliance et celui du fondateur de Constantinople que l'Église grecque honorait comme un saint.

Cette verge de Moïse « ornée de pierres précieuses » a été vue au palais par Antoine de Novgorod, en 1200, non pas à l'oratoire de Saint-Théodore, mais dans la grande église de Saint-Michel[1], où elle fut transportée par la suite.

Au milieu du huitième siècle, Constantin V Copronyme (741-775) construisit à proximité du Chrysotriclinos l'église de la Vierge-du-Phare[2], qui devint peu à peu le sanctuaire le plus riche et le plus vénéré du grand palais.

* * *

Au dixième siècle elle renfermait des reliques d'un prix inestimable. Les princes de la maison de Macédoine y déposèrent celles qu'ils avaient conquises. Romain Lécapène arracha, en 944, l'image du Christ non faite de main d'homme à la ville d'Édesse, qui possédait depuis longtemps ce joyau célèbre dans toute la chrétienté par son pouvoir miraculeux et plus encore par son origine même. Ce morceau de toile, sur lequel était imprimé le visage du Christ, avait été apporté en grande pompe à Constantinople et déposé à l'église du Phare[3].

De sa dernière expédition en Syrie, en 968, Nicéphore Phocas rapportait avec une boucle des cheveux de Jean-Baptiste coagulés de sang, une brique sur laquelle était empreinte une image du Christ non faite de main d'homme[4]. Il avait rapporté cette brique à Cons-

Kapou, porte du mur maritime près de Vlanga-Bostan ; cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 70 ; A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 264.

1. Cf. *Itin. russes*, p. 98. Elle est signalée aussi au palais dans le Catalogue des reliques de 1157 (cf. Riant, *Exuviae*, t. II, p. 214). Sur l'église de Saint-Michel, voir plus loin.

2. Sur cette église voir J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 104 s.

3. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 319 ; Theophan. Cont., VI, 48, éd. Bonn, p. 432. Sur cette image voir A. Rambaud, *L'empire grec au x^e siècle, Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870, p. 105 s. ; R. A. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2, Braunschweig, 1884, p. 186 s. ; Dobschütz, *Christusbilder*, t. I, Leipzig, 1899, p. 149 s., t. III, p. 39 s., 110 s. ; E. Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 260, 331.

4. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 364 ; cf. Dobschütz, *op. cit.*, t. I, p. 172 s. ; sur cette campagne, cf. G. Schlumberger, *Un empereur grec au x^e siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 695 s. Des cheveux de Jean-Baptiste sont signalés, en 1200, par Antoine de Novgorod dans l'église des Blachernes (*Itin. russes*, p. 100). D'autres sont mentionnés avec la tête du Baptiste (v. plus loin).

tantinople, avait fait faire un reliquaire en or, décoré de pierres précieuses, et l'avait déposé dans l'église de la Vierge au Palais [1].

Jean Tzimiscès, au cours de sa campagne de 975, avait ramené plusieurs reliques. Il avait déposé les sandales du Christ et l'icone de Béryte à l'église du Sauveur à la Chalcé, la chevelure de Jean-Baptiste dans l'église de la Mère-de-Dieu au Palais [2].

Enfin, sous Romain III Argyre, Georges Maniakès prend Édesse, en 1032, et envoie à Constantinople une autre relique non moins fameuse que l'image, la « lettre autographe que Notre Maître et Seigneur Jésus-Christ avait envoyée à Abgar ». Cette lettre, dont l'arrivée fut aussi célébrée par des fêtes splendides, fut déposée par l'empereur Romain au Palais sacré, à côté des reliques illustres que ses prédécesseurs y avaient déjà rassemblées [3].

Ainsi, au dixième siècle et au début du onzième, le palais s'était enrichi considérablement en souvenirs sacrés. A cette époque la sainte Lance se trouvait aussi à l'église de la Vierge-du-Phare, et non plus à Sainte-Sophie, où elle avait été déposée lors de son arrivée en 614 [4]. D'après le livre des *Cérémonies*, la cour allait, en effet, le vendredi saint vénérer la Lance au Phare [5]. C'est la « chapelle de l'empereur » où elle est signalée en 1150 et plus tard [6], la « petite église sous le vocable de la Vierge » où Antoine de Novgorod la mentionne en 1200 [7].

De même la sainte Croix n'était plus à cette époque conservée à Sainte-Sophie, où elle avait été déposée en 635 et où Arculf la vit à la fin du septième siècle [8]. Suivant l'usage rapporté par le livre des *Cérémonies* la cour allait, le troisième dimanche du Carême consacré à l'adoration de la Croix, vénérer « les bois » dans l'église de la Vierge-du-Phare [9]. C'est là que la Croix est aussi adorée le 1er Août,

1. Cf. Léon Diac., *Hist.*, IV, 10, éd. Bonn, p. 70-71.
2. Voir plus haut, p. 20.
3. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 501; sur cette lettre, voir G. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du* x*e siècle*, Paris, 1905, p. 119; Dobschütz, *op. cit.*, t. I, p. 174 s.; E. Lucius, *loc. cit.* Cette lettre « que le Seigneur écrivit de sa propre main » est signalée au palais vers 1150 et en 1157 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 211, 213). Mais elle disparut à la fin du xiie siècle, en 1185, au moment du pillage du palais, qui eut lieu lors de l'avènement d'Isaac II Ange (cf. Nicetas Choniates, *De Andron. Comneno*, II, 12, éd. Bonn, p. 453.
4. Voir plus haut, p. 10.
5. Cf. *Cer.*, I, 34, p. 179-180.
6. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212, 217. Nicolaus Thingeyrensis la signale en 1157 dans « les vieux palais » (cf. *Ibid.*, p. 213); de même Guillaume de Tyr, en 1171 (cf. *Ibid.*, p. 216). Robert de Clari, en 1203, a vu aussi le fer de la lance dans la même chapelle (cf. *Ibid.*, p. 231).
7. Cf. *Itin. russes*, p. 98.
8. Voir plus haut, p. 7 s.
9. Cf. *Cer.*, I, 29, p. 161; I, 30, p. 162; cf. *Cer.*, II, 11, p. 549. Dans ce dernier texte l'église dont le nom n'est pas indiqué, est le sanctuaire du Phare.

jour où était célébrée la procession de la « Croix précieuse et vivifiante ». Puis elle était transportée en grande pompe dans différents édifices du palais, ensuite pendant quinze jours à travers la ville et sur les remparts. Après cette procession elle était ramenée au Palais sacré. Après plusieurs stations dans les salles et les sanctuaires de la demeure impériale, elle était transportée dans l'église du Phare[1]. Cette procession de la relique dans le palais et dans la ville avait pour but d'écarter les épidémies fréquentes en cette saison, de sanctifier les demeures et les rues et de rendre la santé aux malades. Pendant cette pérégrination, elle était aussi portée à Sainte-Sophie ; mais elle revenait toujours au lieu où elle était conservée alors, c'est-à-dire au palais[2]. Et c'est là qu'est signalée, depuis la fin du onzième siècle jusqu'au début du treizième, la « partie la plus grande du bois de la sainte Croix » ou bien le « bois ou la croix du Seigneur. » Mais, en même temps que cette Croix, sont mentionnés « trois morceaux de la même Croix[3] ».

La relique primitive s'était multipliée. Sans doute la partie la plus importante était conservée toujours dans le reliquaire qu'avait vu Arculf à la fin du septième siècle. Mais, déjà en 574, avant l'arrivée de la Croix de Jérusalem, les Byzantins s'étaient procuré un fragment provenant d'Apamée[4]. Pendant son expédition de 965, Nicéphore Phocas avait pris à Tarse et ramené à Constantinople des

1. Cf. *Cer.*, II, 8, p. 538-540.

2. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 856, 30 juillet. Sur la variation de date de cette fête voir J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 208 ; P. Bernardakis (*Échos d'Orient*, 1902, p. 260 s.). La Croix était aussi adorée à Sainte-Sophie le troisième dimanche du carême (cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 120, n. 1). Le livre des *Cérémonies*, décrivant seulement les cérémonies auxquelles la cour prenait part, ne mentionne pas ce détail. La fête de l'Élévation de la Croix, le 14 septembre, était célébrée à Sainte-Sophie, où la cour se rendait (cf. *Cer.*, I, 22, p. 125-127). Les « bois vénérables » qui se trouvent dans le petit secreton, sont transportés dans le sanctuaire, puis sur l'ambon de Sainte-Sophie, où le patriarche procède au rite de l'Élévation. Ce secreton était une salle de la résidence du patriarche, attenante à Sainte-Sophie (cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 26). Il ne s'ensuit pas que la Croix ait été conservée à cette époque dans ce lieu. Elle pouvait y avoir été transportée momentanément, en vue de la cérémonie de l'Élévation, qui, en raison de l'éclat de la fête et en souvenir du rite accompli en 635, était célébrée dans la Grande Église. (Voir plus haut, p. 8.)

3. Cf. la lettre d'Alexis Ier Comnène à Robert de Flandre (1092) dans Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208. (Sur l'authenticité de ce document, voir H. Hagenmeyer, *Byzant. Zeitschr.*, t. VI, 1897, p. 1 s.). Le catalogue des reliques de Constantinople, vers 1150, signale, outre la Croix du Seigneur, trois morceaux de la même Croix (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 211). Les autres témoignages placent aussi la Croix au palais (cf. *Ibid.*, p, 216, 217, 233 ; *Itin. russes*, p. 97). Seul Nicolaus Thingeyrensis, en 1157, place la Croix du Seigneur à Sainte-Sophie (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 213). Robert de Clari signale dans la chapelle de Boucoléon « II pieches de la Vraie Crois aussi grosses comme le gambe a i homme, et aussi longes comme demie toise » (cf. *Ibid.*, p. 230-231).

4. Voir plus haut, p. 7.

croix d'or, ornées de pierres précieuses, contenant des fragments de la vraie Croix. Ces croix reconquises avaient été prises aux Byzantins par les Sarrasins au neuvième siècle[1]. Un chapitre du livre des *Cérémonies* où est décrite la fête de l'adoration de la Croix célébrée le troisième dimanche du carême, mentionne aussi « trois croix vénérables et vivifiantes ». L'une, qui était adorée à l'église du Phare, restait au palais ; la seconde était transférée à la Nouvelle-Église du palais, où elle était exposée ; la troisième était transportée au Lausiacos, puis à l'église de Saint-Étienne de Daphné, enfin le lendemain lundi, à Sainte-Sophie. Le dimanche suivant les trois croix étaient de nouveau rassemblées au Grand Palais, dans le skevophylakion[2].

Ainsi les saintes croix étaient conservées au palais sacré, mais elles pouvaient être transportées momentanément hors de la demeure impériale[3]. Les empereurs semblent avoir tenu à garder tout près d'eux ce trésor, qui vraiment était incomparable. L'église de la Vierge du Phare était devenue, en effet, le sanctuaire le plus riche en saintetés. Vers l'an 1200, le gardien de ce trésor, Nicolas Mesaritis, a énuméré les richesses qu'il contenait ; quelques années plus tard, en 1204, ces richesses allaient être ravies et dispersées par les Latins.

Parmi ces reliques on retrouve plusieurs de celles qui avaient été déposées par la main même des empereurs de la dynastie macédonienne, avec certains détails émanant d'un témoin qui n'avait pas vu les choses une seule fois, en passant, comme la plupart des pèlerins et des voyageurs, mais les avait contemplées longtemps[4].

1. Cf. Léon Diac., *Hist.*, IV, 4, éd. Bonn, p. 61 ; Cédrénus, éd. Bonn, t. II, p. 363 ; cf. G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au x^e^ siècle. Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 504.

2. Cf. *Cer.*, II, 11, p. 549-550. La croix, qui restait au palais, se trouvait dans l'église, d'où partaient les deux autres croix. Cette église est celle du Phare, comme on peut l'induire du passage parallèle (*Cer.*, I, 29, p. 161) qui décrit un cérémonial différent. Antoine de Novgorod a vu, en 1200, dans l'église de la Vierge au Palais « deux grandes et saintes croix » (cf. *Itin. russes*, p. 98).

3. Les croix « vénérables et saintes » sont signalées au palais de Bonus (cf. *Cer.*, II, 6, p. 536 ; sur ce palais v. plus bas). Elles doivent être distinguées de la « grande croix de saint Constantin le Grand » qui était conservée à l'église de Saint-Étienne de Daphné (cf. *Cer.*, II, 40, p. 640; I, 1, p. 8-9). Cette dernière était portée dans les grandes processions impériales (cf. *Cer.*, I, 1, p. 10, 15; II, 6, p. 534). Elle a été signalée par Antoine de Novgorod dans l'église de Saint-Michel au Palais (cf. *Itin. russes*, p. 98). On conservait aussi à l'église de la Vierge du Phare une « grande croix de Constantin Porphyrogénète » (cf. *Cer.*, II, 40, p. 640). Les croix conservées au Palais étaient nombreuses (cf. *Cer.*, I, 1, p. 7, 8 scol., p. 11, 12 ; I, 23, p. 129, 131 ; I, 32, p. 174). Mais à aucune de ces croix n'est appliquée l'épithète de sainte ou de vénérable ou de vivifiante. Elles ne devaient pas contenir des fragments de la vraie Croix.

4. Cf. A. Heisenberg, *Nikolaos Mesarites. Die Palastrevolution des Johannes Komnenos* (Programm des K. alten Gymnasiums), Würzbourg, 1907, p. 29 s.

C'étaient les deux images du Christ « non faites de main d'homme », — l'une empreinte sur toile avait été enlevée à la ville d'Édesse par Romain Lécapène, l'autre empreinte sur brique avait été rapportée par Nicéphore Phocas[1]; — les sandales en cuir (ἴχνη, σανδάλιδες) du Seigneur, ramenées par Jean Tzimiscès[2].

La Couronne d'épines (ὁ ἀκάνθινος στέφανος), conservée à l'église du Phare, était encore verdoyante et couverte de fleurs (ἔτι χλοάζων καὶ ἐξανθῶν). Elle restait intacte (μένων ἀκήρατος). Elle n'était pas rude au toucher (οὐ κατὰ τὴν ἁφὴν πληκτικός τε καὶ λυπηρός), mais lisse et très douce (ὁμαλός τε καὶ προσηνέστατος). Ses pousses n'étaient pas comme celles des haies, qui accrochent les vêtements et égratignent avec leurs pointes acérées. Non, dit Mesaritis; elles sont semblables à celles des plantes du Liban, aux jeunes pousses flexibles de l'osier[3].

La Lance (λόγχη), qui avait percé le flanc du Seigneur, avait la forme d'une épée à double poignée (εἶδος ἀμφικώπου φέρουσα σπάθης) et présentait la figure d'une croix (εἰς σταυρικόν δε σχηματισθεῖσα σημεῖον). Avec une vue très perçante, ajoute Mésaritis, on pouvait encore apercevoir les taches de sang du Christ[4].

Le saint Clou (τίμιος ἧλος), qui, avec trois autres, avait percé le corps du Christ et avait trempé dans son sang, n'était couvert jusqu'à présent d'aucune rouille[5].

C'étaient encore le carcan en fer (φραγέλλιον σιδηροῦν), semblable à

1. Cf. *Ibid.*, p. 31; voir plus haut, p. 23. Nicolas Mesaritis distingue la toile, la serviette (χειρόμακτρον) de la brique (κέραμος). La toile (*mandilion, mandile, manutergium*) est signalée vers 1150 et en 1190 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212, 217). En 1200, Antoine de Novgorod mentionne « l'image du Christ, deux céramides en argile » (cf. *Itin. russes*, p. 98). En 1203, Robert de Clari a vu dans la chapelle une tuile et une toile (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 231). En 1452-1453, Nestor Iskander signale encore l'existence de « l'image d'Édesse » non faite de main d'homme (cf. Nestor Iskander, *Povjest o tsargradjé* dans *Pamjatniki drevnej pismennosti*, Pétersbourg, 1886, p. 5).

2. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 31; voir plus haut, p. 20. Les souliers (*sandalia, soculares*) sont signalés, vers 1150, à l'église des Saints-Apôtres (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212). En 1157 et plus tard, ils sont au nombre des reliques conservées au Grand Palais (cf. *Ibid.*, t. II, p. 213, 216, 233; *Itin. russes*, p. 98).

3. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 29-30. La présence de la Couronne d'épines à Constantinople est attestée en 1092 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208). Elle est signalée dans la chapelle de l'empereur vers 1150, en 1157, 1171, 1190 (cf. *Ibid.*, p. 211, 213, 216, 217). Antoine de Novgorod la mentionne, en 1200, dans l'église du Phare (cf. *Itin. russes*, p. 97). Le témoignage de Robert de Clari diffère de celui de Mesaritis. D'après lui « la Coroune... estoit de joins marins aussi pongnans comme fers d'alesnes » (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 231).

4. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 30-31; voir plus haut, p. 24.

5. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 30. Mesaritis ne mentionne qu'un clou. Il en existait plusieurs autres à Constantinople, qui sont signalés en 1092 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208). Des clous, *clavi* ou *cleus*, sont signalés à plusieurs reprises au palais (cf. *Ibid.*, p. 213, 216, 217; *Itin. russes*, p. 97). La liste des reliques, vers 1150, et Nicolas d'Otrante n'en mentionnent aussi qu'un seul au Palais (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 211, 233). Robert de Clari en signale deux (cf. *Ibid.*, p. 231).

un collier, dont les anneaux font plier le cou[1], le linceul du Sépulcre (ἐντάφιοι σινδόνες) en tissu de lin, d'où s'exhalait un parfum suave ; le suaire (σουδάριον)[2]; le linge (λέντιον) avec lequel le Christ a essuyé les pieds des apôtres; par miracle, ajoute Mesaritis, il était encore humide[3]; le manteau de pourpre (πορφυροῦν ἱμάτιον)[4]; le roseau (κάλαμος) que le Christ tint dans sa main droite, n'était ni léger, ni fragile; il était épais comme le bras d'un homme vigoureux et sans nœuds[5]; la pierre du Tombeau (λίθος τοῦ μνήματος) qui, ajoute Mesaritis, est la preuve matérielle de la résurrection du Christ[6].

Ces reliques de la Passion étaient considérées par les Byzantins comme particulièrement précieuses. Anne Comnène écrivait, au douzième siècle, que les serments prêtés sur elles étaient regardés comme tout à faits sacrés. On jurait sur la Croix du Christ, sur la Couronne d'épines, sur les saints Clous, sur la Lance qui avait percé le flanc du Seigneur[7].

Ainsi, à la veille de la prise de Constantinople par les Croisés, les Byzantins prétendaient posséder les reliques les plus précieuses de la chrétienté. Nicolas Mesaritis, qui connaissait bien toutes les parties du Grand Palais, les localise avec précision. Quelques années plus tard, les Latins, lorsqu'ils eurent occupé la ville, désignèrent cette

1. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 30. Le *flagellum* est signalé à Constantinople, en 1092, au Palais en 1157 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208, 213). Il ne s'agit pas ici d'un simple fouet, mais d'un véritable carcan, qui est désigné ainsi : *collarium ferreum, quo astrictum fuit collum ejus dum flagellaretur, ad columnam ligatus;* voir la liste des reliques de Constantinople, vers 1150, où il est placé aussi dans la chapelle de l'empereur (cf. *Ibid.*, p. 211).

2. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 30, 32. Les linges (*linteamina, sindon*) du Sépulcre sont signalés à Constantinople en 1092 et en 1171, vers 1190 dans la chapelle de l'empereur (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208, 216, 217) ; en 1157, le suaire (*sudarium*) est mentionné avec les bandelettes (*fasciæ*) (cf. *Ibid.*, p. 214); le suaire seul est signalé aussi dans cette même chapelle (cf. *Ibid.*, p. 211).

3. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 30. Ce même *linteum* est signalé, au XIIe siècle, dans la même chapelle (cf. Riant, *Exuviæ*, t II, p. 211, 214).

4. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 31. La *chlamys purpurea* est signalée au palais à partir de 1092 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208, 213 ; *Itin. russes*, p. 98). Dans la liste des reliques de Constantinople (v. 1150), le manteau de pourpre et les souliers du Christ figurent parmi les reliques de l'église des Saints-Apôtres (cf. Riant, *op. cit.*, p. 212).

5. Le roseau (*arundo*) est aussi signalé au palais, dans la même chapelle impériale (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208, 211, 216, 217 ; *Itin. russes*, p. 98).

6. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 31, 32. La pierre sur laquelle a reposé la tête du Christ au Sépulcre est mentionnée dans la chapelle de l'empereur, au Palais, vers 1150 et en 1157 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212, 214). Antoine de Novgorod, en 1200, signale à Sainte-Sophie deux tables du Saint-Sépulcre, plus loin il signale également à Sainte-Sophie la plaque supérieure du tombeau du Seigneur (cf. *Itin. russes*, p. 87, 96). Il faudrait admettre l'existence à Constantinople de plusieurs pierres du tombeau ; une liste de reliques mentionne, vers 1190, dans la chapelle impériale « une grande partie de l'intérieur du Sépulcre » (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 217).

7. Cf. Anne Comnène, *Alexias*, VIII, 9 ; XIII, 12, éd. Reifferscheid, t. II, p. 26, 220.

église de la Vierge du Phare, où étaient conservées les reliques de la Passion, sous le nom de chapelle du Boucoléon (*capella Buccaleonis*); de même ils appelèrent l'ensemble du Grand Palais palais du Boucoléon (*palatium Buccaleonis*). Les Constantinopolitains distinguaient les différentes parties de ce vaste ensemble. Pour eux le palais du Boucoléon ne constituait qu'une partie du Grand Palais, celle qui avoisinait le port du même nom [1]. De même ils ne désignaient pas l'église de la Vierge du Phare sous le nom de chapelle impériale. Cette appellation (*capella imperatoris* ou *imperialis*) a été donnée à cette église par les Occidentaux, qui, comme Joseph de Cantorbéry, avaient pu y vénérer « un trésor de reliques incomparable [2] ».

* * *

Il existait au Palais d'autres sanctuaires, moins riches certes que la Vierge du Phare, mais où l'on conservait aussi des reliques importantes. Au neuvième siècle, l'empereur Basile Ier élevait la Nouvelle-Église, qui surpassait toutes les autres églises du palais en grandeur et en magnificence [3]. Le fondateur de la dynastie macédonienne avait voué un culte tout particulier au prophète Élie. Élie le Thesbite était apparu en songe à la mère du futur empereur et lui avait prédit que son fils recevrait un jour le sceptre de l'Empire [4]. Monté sur le trône, Basile Ier dédia au prophète sa Nouvelle Église, qu'il plaça aussi sous le vocable du Christ, de la Vierge, de saint Nicolas et de l'archange Michel, le chef de la milice céleste [5]. C'est sous le nom de « grande église de Saint-Michel, qui est dans le palais », qu'Antoine de Novgorod la désigne en 1200. Il y vit une partie du manteau et de la ceinture d'Élie [6]. Ce manteau (μηλωτή se trouvait au dixième siècle dans un oratoire à l'intérieur de la Nouvelle-Église. A la fête d'Élie, qui était célébrée le 20 juillet, les souverains allaient y baiser la relique [7]. L'enlèvement au ciel du prophète sur un char de feu était un thème iconographique assez répandu [8]. Les épisodes de sa vie étaient racontés dans ces courtes notices appelées *Vies des*

1. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 147 s.
2. V. plus haut, p. 17.
3. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 130 s.
4. Cf. Theophan. Contin., V, 8, éd. Bonn, p. 222; A. Vogt, *Basile Ier*, Paris, 1908, p. 26.
5. Cf. Theoph. Contin., V, 83, éd. Bonn, p. 325; Cédrénus, éd. Bonn, t. II, p. 240.
6. Cf. *Itin. russes*, p. 99. Le manteau (*chlamys*) est signalé aussi au palais vers 1190 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 217).
7. Cf. *Cer.*, I, 19, p. 117; *Syn. eccl. Const.*, p. 831, 832 : syn. sel.; *Menolog. Basil.* (Migne, *P. G.*, t. 117, p. 552).
8. Cf. J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines*, Paris, 1917, p. 116-117.

Prophètes, où les Byzantins résumaient en vue de l'édification les principaux événements, qui avaient marqué la vie des Prophètes de l'ancienne Alliance. Le souvenir du manteau qu'Élie avait laissé tomber lors de son ravissement, et dont il avait frappé les eaux du Jourdain, était resté très vivant dans l'esprit des Byzantins [1].

Basile Ier témoigna encore la vénération qu'il avait pour Élie, en lui élevant au palais une autre église. A cette église était attenant un oratoire dédié à Clément, évêque d'Ancyre. Basile Ier avait fait déposer dans cet oratoire la tête de ce saint ainsi que les reliques d'autres martyrs, parmi lesquelles se trouvaient celles d'Agathangelos, le compagnon de Clément [2]. Les reliques de ces deux martyrs de Galatie reposaient dans un reliquaire revêtu d'argent [3].

Ainsi, vers l'an 1200, la demeure impériale était devenue comme un immense reliquaire. Les empereurs naissaient, vivaient et mouraient sous la sauvegarde de ces pieux restes, qui dans leur pensée valaient plus que toutes les richesses du monde entier.

1. Cf. II Rois, II, 8, 14; voir le texte grec de la vie d'Élie dans E. Nestle, *Marginalien und Materialen*, Tubingue, 1893, p. 30, 32, 57.

2. Cf. Theophan. Cont., V, 87, éd. Bonn, p. 329-330 ; cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*, p. 136-137. Sur la vie et le martyre de Clément et d'Agathangelos v. Symeon Métaphraste (Migne, *P. G.*, t. 114, p. 816 s., 884 s.; *Syn. eccl. Const.*, p. 415-418 : 23 janvier ; *Bibliotheca hagiogr. græca*, Bruxelles, 1909, p. 50 s. ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 188.

3. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 39.

III

L'ÉGLISE DES SAINTS-APÔTRES ET SES ANNEXES

L'église des Saints-Apôtres était le plus grand et le plus beau sanctuaire de Constantinople après Sainte-Sophie ; elle était la lune de cet autre soleil, suivant l'expression d'un auteur byzantin. Elle subsista jusqu'à la conquête ottomane, jusqu'au jour où les Turcs l'abattirent pour élever la mosquée de Mohammed II [1]. Mais elle avait subi déjà de grands dommages avant cette brusque disparition. Le Florentin Christophore Buondelmonti, qui était à Constantinople, au début du quinzième siècle, avait remarqué qu'elle était « déjà ruinée par le temps » [2]. L'historien Procope, au sixième siècle, Constantin le Rhodien, au dixième siècle, et Nicolas Mesaritis, vers l'an 1200, en ont laissé heureusement des descriptions, qui ont fait l'objet de nombreux commentaires [3].

Ces descriptions ont trait à l'église qui fut construite sous le règne de Justinien Ier. Mais il existait sur cet emplacement un ancien sanctuaire que Justinien fit disparaître. On sait que Constantin le Grand avait fondé dans les dernières années de son règne une église qu'il plaça sous le vocable des saints Apôtres. C'était une basilique,

1. Il n'est pas certain que la mosquée de Mohammed II ait été construite exactement sur l'emplacement de l'église des Saints-Apôtres. Un texte byzantin semble indiquer que l'église s'élevait sur la pente de la colline, du côté de la vallée du Lykos. Au moment de la construction de l'église sous Justinien, on avait édifié de ce côté des fondations énormes, pour racheter sans doute la déclivité du terrain et agrandir l'emplacement où se trouvait l'église ancienne fondée par Constantin. (cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 286-287). L'auteur de l'*Historia politica Constantinopoleos*, éd. Bonn, p. 28, ne fait aucune allusion à cette question topographique.

2. Cf. *Description des iles de l'Archipel par Chr. Buondelmonti*, éd. E. Legrand, Paris, 1897, p. 88.

3. Ces textes ont été réunis et commentés dans la plus récente et la plus importante étude consacrée à ce monument par A. Heisenberg, *Grabeskirche und Apostelkirche*, t. II, Leipzig, 1908.

précédée d'un atrium et recouverte d'une toiture en charpente[1]. A côté de l'église s'élevait un mausolée, qui devait servir de lieu de sépulture à la famille impériale.

L'église fondée par Constantin fut achevée et inaugurée par son fils Constance[2] (337-361). Celui-ci fit transporter à Constantinople le corps de son père, mort à Nicomédie en 337, et, lorsque l'église des Saints-Apôtres fut achevée il le fit déposer dans le mausolée[3], qui fut placé sous le vocable de Saint-Constantin et servit dès lors de sépulture impériale[4].

L'ancienne basilique croulant de vétusté, Justinien Ier l'abattit et entreprit, en 536, la construction d'une nouvelle église, qui fut inaugurée en 546. Conçue suivant un plan tout différent, elle avait la forme d'une croix, constituée par le croisement de deux nefs. Cinq coupoles surmontaient l'édifice, l'une à l'intersection des deux nefs, les quatre autres à l'extrémité des bras de la croix. L'église n'avait pas d'abside ; le sanctuaire occupait le centre du monument.

Justinien laissa subsister cependant l'ancien mausolée de Constantin. Il en éleva un autre, qui fut appelé « mausolée du grand Justinien ». C'est là que Justinien reposa dans son tombeau et que se dressèrent plus tard, comme dans le mausolée de Constantin, les grands sarcophages impériaux.

Telle était la disposition générale de la nouvelle église de Justinien, qui subsista jusqu'à la conquête turque. Outre ces deux mausolées impériaux, l'église avait des annexes, où l'empereur se rendait parfois, quand il allait accomplir ses dévotions aux Saints-

1. Cette basilique était pourvue peut-être d'un transept, dessinant avec la nef la forme d'une croix. Les vers de Grégoire de Naziance sont très explicites (cf. Migne, *P. G.*, t. XXXVII, p. 1258). On a mis en doute, il est vrai, l'authenticité du poème (cf. Th. Reinach dans *Revue des Études grecques*, t. IX, 1896, p. 93, n. 3). D'après Heisenberg (*op. cit.*, t. II, p. 104 s.), le poème serait authentique ; mais les deux vers qui font allusion à l'église des Saints-Apôtres auraient été interpolés.

2. Suivant une autre tradition, l'église aurait été fondée non par Constantin, mais par Constance. Comme on l'a très bien vu, la solution de cette contradiction consiste à admettre que Constantin commença l'église, qui fut achevée et dédiée par Constance ; cf. Th. Reinach (*loc. cit.*, p. 92) ; Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 110 s.

3. D'après Nicolas Mesaritis, le corps de Constantin fut déposé d'abord dans l'église de Saint-Acace à Constantinople, d'où il fut transporté aux Saints-Apôtres ; cf. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 10, 111. Sur l'église de Saint-Acace, v. plus loin.

4. Selon Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 106, 116, le mausolée aurait contenu primitivement, outre le sarcophage de Constantin, les cénotaphes des douze Apôtres. Constance aurait fait transporter les restes des Apôtres du mausolée dans la basilique et aurait destiné les douze sarcophages aux membres de la famille impériale. Comme on le verra plus loin, les reliques des Apôtres arrivèrent à Constantinople sous le règne de Constance, qui les plaça sous l'autel de la basilique et non dans les sarcophages du mausolée. Le nombre des sarcophages destinés à la famille impériale fut simplement choisi comme un symbole, évoquant le souvenir des douze Apôtres ; cf. V. Schultze, *Altchristliche Städte und Landschaften*, I, *Konstantinopel*, Leipzig, 1913, p. 15.

Apôtres. Les textes du livre des *Cérémonies* permettront de déterminer l'emplacement de ces annexes, de préciser certains points concernant la structure de l'église et de fixer la place des nombreux trésors conservés dans ce vaste sanctuaire.

*
* *

La cour impériale se rendait aux Saints-Apôtres plusieurs fois par an : le lundi de Pâques[1], le dimanche après Pâques[2], à l'anniversaire de Constantin le Grand, le 21 mai[3], à la fête de Tous les Saints, qui tombait le premier dimanche après la Pentecôte[4], et à différentes époques de l'année pour y célébrer la mémoire des empereurs défunts[5].

Pour pénétrer dans l'église on traversait d'abord l'atrium (λουτήρ), d'où l'on entrait par une grande porte dans le narthex[6]. Ce narthex n'occupait pas seulement la façade de l'église, mais entourait tout le bras occidental de la croix, comme à Saint-Marc de Venise[7]. De grandes portes, les portes royales, donnaient accès du narthex dans la nef[8], au milieu de laquelle se dressait l'ambon. Pour entrer dans l'autel, qui occupait le centre de l'église, on franchissait les « portes saintes » et on arrivait à la « table sacrée »[9]. Ici, près de l'autel, se trouvaient les tombeaux de Jean Chrysostome et de Grégoire de Nazianze. D'ici on pouvait se rendre aux tombeaux impériaux, qui se dressaient dans le mausolée de Constantin[10]. Ce mausolée, qui se trouvait à l'est de l'église, derrière l'autel, était, d'après le témoi-

1. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 76 s., p. 85 ; I, 37, p. 188 ; II, 52, p. 768-769.
2. Cf. *Cer.*, II, 52, p. 773.
3. Cf. *Cer.*, II, 6, p. 532 s. ; *Syn. eccl. Const.*, p. 697-700.
4. Cf. *Cer.*, II, 7, p. 535 s.
5. Cf. *Cer.*, II, 52, p. 780 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 205, 264. Au XIVe siècle, l'empereur ne se rendait plus dans cette église qu'à la fête de Constantin le Grand et à celle des saints Apôtres (cf. Codinus, *De Officiis*, XV, éd. Bonn, p. 81).
6. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 76 ; II, 6, p. 532. Les textes signalent aussi à l'entrée de l'église un horologion (cf. *Cer.*, II, 7, p. 535, 536). C'était probablement une petite cour, analogue à celle qui a été signalée à l'angle sud-ouest de Sainte-Sophie ; cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 2, 4-6, 36.
7. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 76 ; II, 6, p. 532. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 135, a reconnu cette disposition du narthex.
8. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 76.
9. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 76 ; II, 6, p. 533 ; II, 7, p. 535, 536-537. Du narthex on contournait l'ambon, on traversait l'espace précédant immédiatement le sanctuaire (*soléa*) et on arrivait aux saintes portes (ἅγιαι θύραι, κιγκλίδες) qui s'ouvraient sur l'autel (θυσιαστήριον, βῆμα, ἁγία τράπεζα).
10. Le trajet du sanctuaire des Saints-Apôtres au mausolée de Constantin est décrit deux fois (cf. *Cer.*, I, 10, p. 76-77 ; II, 6, p. 533). Le pèlerin Étienne de Novgorod a signalé le tombeau de Constantin derrière l'autel, du côté de l'orient (cf. *Itin. russes*, p. 123).

gnage de Nicolas Mesaritis, un édifice circulaire recouvert d'une coupole[1]. Justinien, qui conserva ce monument vénérable, en fit une annexe où l'on avait accès directement de l'autel de sa nouvelle église.

Du mausolée de Constantin on pouvait aussi se rendre au mausolée de Justinien, qui, d'après Nicolas Mesaritis, formait un édifice distinct, attenant au bras septentrional de la croix[2]. Quand on allait du mausolée de Constantin au mausolée de Justinien, on rencontrait les tombeaux des patriarches Nicéphore et Méthode[3].

L'église était pourvue de tribunes (κατηχουμενεῖα), auxquelles on avait accès par un escalier en colimaçon (κοχλίας), qui se trouvait dans la partie gauche, c'est-à-dire nord, de l'atrium (loutir), à l'extrémité septentrionale du narthex. Ces tribunes s'étendaient non seulement au-dessus du narthex, mais entouraient toute l'église[4]. Elles

1. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 12, 81, 107-108. La forme exacte du mausolée de Constantin n'apparaît pas nettement dans les textes. La coupole pouvait reposer directement sur le mur extérieur, comme on le voit sur une miniature du Ménologe du Vatican (cf. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, pl. III, 2). Pour la disposition intérieure on a proposé différents partis, celui de Sainte-Constance à Rome (cf. V. Schultze, *op. cit.*, p. 15). La forme en croix a été supposée par J. Strzygowski, *Byzant. Zeitschrift*, t. XVIII, 1909, p. 282.

2. Cf. Heisenberg, *op. cit.*, p. 85, 138-139. D'après cet auteur le mausolée de Justinien avait la forme d'une croix et reproduisait dans de moindres proportions le plan de l'église ; cependant il est douteux qu'il ait été recouvert, comme cette dernière, par cinq coupoles. La structure de ce mausolée n'apparaît pas nettement dans les textes ; de même on ignore de quel côté du bras de la croix il était placé.

3. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 77. L'empereur et le patriarche, qui sont dans le mausolée de Constantin, en sortent et vont aux tombeaux des patriarches Nicéphore et Méthode ; de là le basileus se rend aux tombeaux des empereurs, d'où il sort pour passer avec le patriarche par le côté gauche du naos, par le gynécée, c'est-à-dire par le côté nord de l'église. (Sur le sens du mot « gynécée » dans le livre des *Cérémonies*, v. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 31.) Le patriarche rentre ensuite dans le sanctuaire tandis que l'empereur sort dans le narthex de l'église. Les tombeaux des empereurs signalés dans ce passage sont ceux du mausolée de Justinien, attenant au bras nord de la croix. Les tombeaux impériaux étant disposés dans les deux mausolées attenant à l'église, les tombeaux des patriarches Nicéphore et Méthode devaient se trouver dans l'église, sur le trajet suivi par l'empereur quand il se rendait du mausolée de Constantin au mausolée de Justinien. On ne peut être d'accord avec O. Wulff (*Byzantinische Zeitschrift*, t. VII, 1898, p. 328), qui prétend que la plupart des sarcophages se trouvaient dans l'église même. Le texte du livre des *Cérémonies* dit nettement que l'empereur entre aux tombeaux des empereurs, puis en ressort pour passer par le côté gauche du naos. Ce qui indique que les tombeaux impériaux ne se trouvaient pas dans l'église même, mais dans le mausolée attenant au bras nord de la croix.

4. Les tribunes au-dessus du narthex sont signalées dans *Cer.*, I, 10, p. 77-80. L'empereur, qui se trouve dans le narthex, se dirige vers la partie gauche du loutir et monte par le cochlias de gauche dans les catichoumenia. La suite du basileus et le patriarche suivent le même trajet pour monter dans les tribunes, où la cour reçoit la communion des mains du patriarche. La communion terminée, le patriarche redescend dans l'église. Après le service liturgique, le basileus traverse les tribunes antérieures (τῶν ἔμπροσθεν κατηχουμενείων) et entre au palais. (Sur ce palais, qui communiquait avec les tribunes des Saints-Apôtres, v. plus loin.) Dans ce palais a lieu un festin auquel le patriarche est convié. Le repas

étaient soutenues par les séries de colonnes, qui, au rez-de-chaussée, bordaient les quatre nefs dessinant la croix.

Comme à Sainte-Sophie, on rencontrait autour des Saints-Apôtres plusieurs monuments parasitaires, qui s'élevèrent, après le sixième siècle, à l'ombre des cinq coupoles que Justinien avait si hardiment dressées. Ces constructions d'aspect plus modeste formaient, avec

Fig. 4. — Arrivée du corps de saint Jean Chrysostome à l'église des Saints-Apôtres. Miniature du Ménologe de Basile II.

les deux mausolées impériaux, un vaste ensemble, qui s'étageait au sommet de la quatrième colline d'où émergeaient cinq dômes étincelants.

terminé, le patriarche prend congé de l'empereur et rentre dans l'église par les catichoumenia. Quelques instants après, l'empereur quitte aussi le palais, traverse les « catichoumenia du narthex », descend par le même cochlias de gauche, et arrive dans l'atrium (loutir). Ainsi les tribunes, qui s'étendaient au-dessus du narthex, sont désignées nettement deux fois ; ce sont les catichoumenia antérieurs ou du narthex. L'existence des autres tribunes est signalée dans *Cer.*, II, 7, p. 538. On voit ici les souverains monter par un escalier de bois, situé en dehors du mausolée de Constantin et donnant accès aux catichoumenia des Saints-Apôtres, traverser ces tribunes et se rendre au palais, où avait lieu un festin, comme précédemment. Ainsi les souverains ont monté dans les tribunes par un escalier, qui se trouvait près du mausolée de Constantin. Comme le mausolée était situé, on le sait, à l'est du bras oriental de la croix, il faut admettre l'existence de tribunes, différentes des tribunes du narthex. Heisenberg (*op. cit.*, t. II, p. 137-138), qui n'a pas tenu compte de ce dernier texte, prétend à tort que les tribunes n'entouraient que le bras occidental de la croix.

Parmi ces édifices se trouvait d'abord l'église de Tous les Saints, qu'une tradition attribue à l'empereur Léon VI le Sage (886-911)[1]. Attenante à l'église des Saints-Apôtres, elle était pourvue d'un narthex, d'un autel, et se terminait par une abside (κόγχη)[2]. On y rencontrait aussi un oratoire consacré à saint Léon[3], ainsi que plusieurs reliques[4].

L'église de Tous les Saints communiquait elle-même directement avec un oratoire, qui fut construit par Constantin VII Porphyrogénète (912-959) et dédié par lui à la mémoire de sainte Théophano, la première femme de l'empereur Léon VI le Sage[5]. Plus loin vers l'est, se dressait encore un autre oratoire, celui de saint Hypatios. C'était aussi un monument distinct, qui avait un narthex et un atrium[6].

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 280-281. D'après ce texte, Léon VI aurait employé pour la construction de cette église des matériaux empruntés à l'église de Saint-Étienne près du Sigma, église attribuée à Constantin le Grand.

2. Cf. *Cer.*, II, 7, p. 535-537. A la fête de Tous les Saints les souverains arrivent à la porte des Saints-Apôtres, qui donne accès à l'horologion, puis ils tournent à droite, passent par le narthex de Tous les Saints et montent dans les catichoumenia des Saints-Apôtres où ils assistent au service liturgique. Ils redescendent ensuite par l'escalier en colimaçon (cochlias) dans le narthex des Saints-Apôtres, passent par l'horologion, entrent dans l'église par le gynécée pour aller au sanctuaire. De l'autel des Saints-Apôtres ils se rendent ensuite en procession à l'église de Tous les Saints, où ils pénètrent dans l'autel. Le trajet de l'église des Saints-Apôtres à l'église de Tous les Saints est mentionné dans un autre passage (*Cer.*, II, 6, p. 533). Le basileus, qui se trouve dans le mausolée de Constantin, revient avec le patriarche, qui entre dans l'autel. Il prend congé de ce dernier et, avec sa suite, traverse « la place (ἐξάερον) de la conque des Tous les Saints ». Il s'agit sans doute d'un espace à ciel ouvert, qui s'étendait derrière l'abside de cette dernière église.

3. Cf. *Cer.*, II, 7, p. 537. Cet oratoire se trouvait sans doute sur le côté droit, c'est-à-dire méridional, de l'église. Les souverains, qui se trouvent dans l'autel de Tous les Saints, en sortent par le côté droit et pénètrent dans l'oratoire de saint Léon. De nombreux saints de ce nom sont mentionnés dans le Synaxaire ; cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 1120-1121.

4. Parmi ces reliques se trouvaient celles de saint Isakios (cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 280-281). Le nom d'Isakios (= Isaak, Isaakios) est porté au moins par six saints (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 1104). En 1200, Antoine de Novgorod signale « du côté de l'église des Apôtres » l'église de Tous les Saints, où il a vu la tête de l'apôtre Philippe et d'autres reliques (cf. *Itin. russes*, p. 104).

5. Cet oratoire ne doit pas être confondu avec l'église élevée non loin des Saints-Apôtres par Léon VI en l'honneur de Théophano (cf. Theophan. Cont. VI, 18, éd. Bonn, p. 364 ; Cédrénus, éd. Bonn, t. II, p. 260 ; Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 83 n. 2). La mémoire de sainte Théophano était célébrée aux Saints-Apôtres le 16 décembre (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 314-316 ; syn. sel.) Son oratoire communiquait directement avec l'église de Tous les Saints (cf. *Cer.*, II, 7, p. 537). Les souverains, qui se trouvent dans l'église de Tous les Saints, passent par une voûte en berceau (κύκλιον), située à l'intérieur du bêma, et entrent dans l'oratoire de la sainte impératrice Théophano. (Sur le sens du mot Kyklion, v. J. Ebersolt, *op. cit.*, p. 12 n. 3). D'après le texte des Patria, l'oratoire construit par Constantin VII était situé « en dehors de l'ancienne conque des tombeaux » (cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 282). On sait que le mausolée de Justinien avait une conque (cf. *Cer.*, II, 42, p. 644). Il était, on l'a vu, attenant au bras septentrional de la croix. L'oratoire devait s'élever à côté du mausolée.

6. Cf. *Cer.*, II, 7, p. 538. De l'oratoire de sainte Théophano les souverains pas

Ainsi, outre les deux mausolées, s'élevaient au dixième siècle, tout près des Saints-Apôtres, une église et au moins deux oratoires. Cet ensemble fut complété, à la même époque, par l'adjonction d'un palais. Le palais de Bonos fut construit par Romain Ier Lécapène (920-944), comme résidence d'été[1] ; d'ici, en effet, on jouissait d'une vue magnifique sur la Corne d'Or et les quartiers maritimes. Ce palais, qui portait le nom d'une citerne voisine[2], communiquait directement avec l'église des Saints-Apôtres[3]. Il était précédé d'une cour (αὐλή) ; on y trouvait une chambre réservée à l'empereur (κοιτών), un *triclinium*, où l'empereur célébrait des festins[4], et une église avec deux autels ; l'un était dédié à sainte Hélène ; l'autre, consacré à Constantin le Grand, était orné d'un *ciborium* en argent. C'est là que les souverains allaient prier et assister à l'office, devant « la grande croix de saint Constantin » lorsque, le 21 mai, ils venaient dans ce palais célébrer l'anniversaire du fondateur de la cité[5].

* * *

Nombreux et inestimables étaient les trésors qu'abritaient l'église des Saints-Apôtres et ses annexes. Dans les deux mausolées de Constantin et de Justinien se dressaient les nombreux sarcophages impériaux[6]. Dans l'église elle-même on vénérait plusieurs tombeaux

sent par le narthex de l'oratoire de saint Hypatios et par l'atrium (exaeron). De là ils montent par l'escalier de bois, situé en dehors du mausolée de Constantin, pour se rendre dans les tribunes des Saints-Apôtres. (Sur ce trajet, v. plus haut p. 34 n. 4). L'oratoire de saint Hypatios se trouvait donc près du mausolée de Constantin. On célébrait à Constantinople la mémoire de plusieurs saints du même nom (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 1173).

1. Cf. Cédrénus, éd. Bonn, t. II, p. 343. Dans le livre des *Cérémonies*, ce palais est appelé « nouveau palais de Bonos » (cf. *Cer.*, II, 6, p. 532).

2. Cette citerne avait été construite par le patrice Bonus, originaire de Rome (cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 189). Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel*, Vienne, 1893, p. 185-186, a supposé qu'elle se trouvait près d'Eski-Ali-Pacha-Djami, mais n'a pu en retrouver de trace. Cette hypothèse est plus vraisemblable que celle de Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 10, et de Bjeljaev (*Viz. Vremennik.*, t. III, 1896, p. 364), qui identifient la citerne de Bonos avec le Tchoukour-Bostan, au sud de la mosquée de Sultan Sélim. Cette dernière, convertie aujourd'hui en jardins, est à ciel ouvert ; celle de Bonos était couverte (cf. Preger, *loc. cit.* ; A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 24). Gedeon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899, p. 106, a identifié à tort la citerne de Bonos avec celle de Mokios.

3. On pouvait se rendre au palais de Bonos depuis les tribunes des Saints-Apôtres (cf. *Cer.*, I, 10, p. 79-80 ; II, 7, p. 538) et depuis l'église de Tous les Saints (cf. *Cer.*, II, 6, p. 533).

4. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 79-80 ; II, 6, p. 533-535 ; II, 7, p. 538.

5. Cf. *Cer.*, II, 6, p. 534 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 709 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 74.

6. Sur ces sarcophages v. J. Ebersolt, *Mission archéologique de Constantinople*, Paris, 1921, chap. Ier.

de saints. C'étaient d'abord ceux des patriarches Nicéphore (806-815) et Méthode (843-847) [1]. Le corps de Nicéphore, déchu comme partisan des images, fut ramené à Constantinople par les soins du patriarche Méthode, après le rétablissement de l'orthodoxie en 843 [2]. Plus tard Méthode reposa lui-même aux Saints-Apôtres, parce qu'il avait « chassé l'hérésie » des iconoclastes [3]. Ainsi les restaurateurs de l'orthodoxie recueillaient les restes des récents confesseurs et les déposaient dans les sanctuaires, où ils étaient vénérés à l'égal des reliques des Apôtres et des grands docteurs de l'Église.

L'église des Saints-Apôtres était une vaste nécropole. Les tombeaux de Grégoire de Naziance et de Jean Chrysostome se trouvaient à l'intérieur du sanctuaire; celui de Jean Chrysostome, au-dessus duquel se dressait une statue en argent du saint, était au nord de l'autel; celui de Grégoire de Naziance lui faisait face, sur le côté sud [4]. Ces deux tombeaux ne demeurèrent pas aux Saints-Apôtres jusqu'à la destruction de l'église par les Turcs. Dans les derniers temps de l'Empire ils furent transportés à Sainte-Sophie [5]; c'est là, et non plus aux Saints-Apôtres, que les empereurs de la dernière époque allèrent vénérer la mémoire de Jean Chrysostome [6].

Le corps du saint exilé, ramené de Comane dans le Pont, en 438, sous le règne de Théodose II et sous le patriarcat de Proclus, avait été reçu en grande pompe à Constantinople et déposé solennellement

1. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 77.

2. L'anniversaire de cette translation avait lieu le 13 mars (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 533, 534); l'anniversaire du patriarche était célébré le 2 juin (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 723, 726; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 77).

3. L'anniversaire du patriarche était célébré le 14 juin; cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 749, 750; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 81.

4. S. Willibald, au VIII[e] siècle, a vu le tombeau de Jean Bouche d'Or près de l'autel (cf. Tobler et Molinier, *Itin. Hierosol.*, t. I, Genève, 1879, p. 41). Antoine de Novgorod, en 1200, signale les deux tombeaux dans l'autel (cf. *Itin. russes*, p. 101). Cette situation est confirmée par le livre des *Cérémonies* (cf. *Cer.*, I, 10, p. 76-77) et par Nicolas Mésaritis (cf. Heisenberg, *op. cit.*, t. II, p. 80, 81, 134). Les pèlerins russes du XIV[e] siècle signalent les deux tombeaux dans une chapelle à droite, à côté de l'autel (cf. *Itin. russes*, p. 122, 137). Il est probable qu'Étienne de Novgorod et Ignace de Smolensk ont fait erreur sur ce point, de même que le scribe Alexandre, qui place le tombeau de Jean Chrysostome, celui de Constantin et d'Hélène dans une chapelle latérale (cf. *Itin. russes*, p. 162). Le tombeau de Constantin se trouvait non pas dans l'église même, mais dans le mausolée.

5. L'anonyme (1424-1453) (cf. *Itin. russes*, p. 226, 227) a vu à Sainte-Sophie le tombeau de Grégoire de Naziance (le Théologien) et « celui de Jean Chrysostome, recouvert d'une planche garnie d'or et de pierres précieuses; il y repose comme vivant, se conservant entièrement intact, sans que rien ne soit corrompu, ni de ses vêtements sacerdotaux, ni de ses cheveux, et répandant un grand parfum ». Jean de Mandeville a signalé aussi dans la première moitié du XIV[e] siècle le corps de Jean Chrysostome à Sainte-Sophie; cf. *Itinerarius domini Johannis de Mandeville militis*, s. l. n. d. cap. III.

6. Cf. Codinus, *De Officiis*, XV, éd. Bonn, p. 80.

à l'église des Saints-Apôtres[1] (fig. 4). L'anniversaire de cette translation était célébré le 27 janvier[2]. Au dixième siècle, le grand évêque de Constantinople était fort en faveur à la cour. Constantin VII Porphyrogénète avait un culte tout particulier pour « le talent de Chrysostome[3] ». Il prononça même un discours à la solennité qui commémorait la translation des restes du saint[4]. Sous le règne de Constantin VII arrivèrent de Cappadoce les restes d'un autre grand doc-

Fig. 5. — Déposition du corps de saint Luc à l'église des Saints-Apôtres. Miniature du Ménologe de Basile II.

teur de l'Église, Grégoire de Naziance. Une partie de ces reliques fut déposée aux Saints-Apôtres, près du tombeau de Jean Chrysostome[5].

1. Cf. Socrate, *Hist. eccl.*, VII, 45 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 836) ; Théodore Lecteur, *Hist. eccl.*, II, 64 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 216).

2. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 425. Une miniature du Ménologe du Vatican illustre cette translation. Le cercueil du saint est porté par des ecclésiastiques. L'empereur Théodose II est présent, ayant à ses côtés le patriarche. A l'arrière-plan se détache le profil des Saints-Apôtres ; cf. *Il Menologio di Basilio II*, t. II, Turin, 1907, pl. 353.

3. Cf. Theophan. Contin., VI, 37, éd. Bonn, p. 457.

4. Cf. *Analecta Bollandiana*, t. XVI, 1897, p. 303 ; A. Rambaud, *L'empire grec au x^e siècle*, Paris, 1870, p. 112 s.

5. L'autre partie des reliques de Grégoire de Naziance fut déposée à l'église de Sainte-Anastasie (cf. Symeon Magister, *De Const. Porph.*, 6, éd. Bonn, p. 755). L'anniversaire de Grégoire de Naziance était célébré le 25 janvier ; cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 421, 422 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 45.

Ce sanctuaire était célèbre pour d'autres raisons. Saint Willibald, au début du huitième siècle, appelle Constantinople « la ville où reposent les trois saints André, Timothée et Luc, dans un seul autel [1] » Les restes de Timothée, le disciple de l'apôtre Paul, arrivèrent à Constantinople, sous le règne de Constance, en 356, et furent déposés sous la sainte table [2]. En 357, les reliques de l'évangéliste Luc et de l'apôtre André furent solennellement transférées à Constantinople [3]. Les reliques de Timothée venaient d'Éphèse, celles d'André, de Patras; celles de Luc, de Grèce [4]. Une tradition ancienne localisait la fin de la carrière de Timothée à Éphèse, dont il aurait été le premier évêque et où il aurait subi le martyre [5]. L'apôtre André serait mort à Patras, où il aurait été crucifié [6]. Quant à Luc, il aurait été martyrisé à Thèbes, en Béotie, où l'on montrait son tombeau [7]. L'historien Procope raconte que lorsque Justinien éleva sa nouvelle église sur l'emplacement de l'ancienne, les ouvriers, en remuant le sol, trouvèrent trois cercueils de bois, sur lesquels étaient inscrits les noms d'André, de Luc et de Timothée. L'empereur et les assistants les ayant considérés avec joie et empressement, firent célébrer une cérémonie religieuse, puis les cercueils furent de nouveau rendus à la terre [8] (fig. 5).

Les reliques des Apôtres étaient placées sous l'autel, qui était en argent; au-dessus de la sainte table se dressait un *ciborium*, soutenu par quatre colonnes [9]. Cet autel fut détruit lors du sac de la

1. Cf. Tobler et Molinier, *Itin. Hierosol.*, t. I, Genève, 1877, p. 271-272.

2. Cf. *Chron. pasch.*, éd. Bonn, p. 542 ; Jérôme, *Liber contra Vigilentium*, 5 (Migne, *P. L.*, t. 23, p. 343); *Syn. eccl. Const.*, p. 412, 22 janvier.

3. Cf. *Chronic. pasch.*, *loc. cit.*; *Syn. eccl. Const.*, p. 266, 30 novembre ; Théodore Lecteur, *Hist. Eccl.*, II, 61 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 212-213). Une miniature du Ménologe du Vatican représente au 18 octobre la déposition de Luc. A l'arrière-plan se détache la silhouette des Saints-Apôtres ; cf. *Il Menologio di Basilio II*, t. II, Turin, 1907, pl. 121.

4. Cf. Philostorge, *Hist. Eccl.*, III, 2 (Migne, *P. G.*, t. 65, p. 481) ; Constantin le Rhodien, éd. Legrand (*Revue des Études grecques*, t. IX, 1896, p. 50-51, v. 480 s.). Dans le poëme de Paulin de Nole cette translation est attribuée à tort à Constantin le Grand (Migne, *P. L.*, t. 61, p. 672 ; v. à ce sujet la note 325 de la page 929).

5. Cf. R. A. Lipsius, *Die apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2, Braunschweig, 1884, p. 372 s., 387 s. Une miniature du Ménologe de Basile II montre au 22 janvier le martyre de Timothée et le transfert de ses restes (Cf. *Il Menologio di Basilio II*, t. II, Turin, 1907, pl. 341). La scène se passe à Éphèse; l'église présente la même structure que les Saints-Apôtres, dont le plan aurait été emprunté à Éphèse ; cf. G. Millet, *L'Art byz.* (André Michel, *Hist. de l'Art*, t. I, 1, p. 238.)

6. Cf. R. A. Lipsius, *op. cit.*, t. I, Braunschweig, 1883, p. 63 s., 219, 567 s., 606 s.

7. Cf. R. A. Lipsius, *op. cit.*, t. II, 2, p. 356 s., 362. Une autre tradition fait mourir Luc à Éphèse, de mort naturelle.

8. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 4, éd. Bonn, p. 189.

9. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 412, 22 janvier ; Nicolas Mesaritis dans Heisenberg, *op. cit.*, p. 81.

ville, en 1204, par les Latins, qui ouvrirent aussi les sarcophages impériaux des deux mausolées et les pillèrent[1]. Le pèlerin russe Antoine de Novgorod, en 1200, Robert de Clari, en 1203, signalaient encore sous la sainte table les reliques des saints André, Luc et Timothée[2]; mais les pèlerins slaves du quatorzième et du quinzième siècle ne les mentionnent plus[3]. Elles ont dû disparaître, avec bien d'autres richesses, au moment de la catastrophe de 1204. Déposés dans la première église par Constance, en 356 et 357, replacés par Justinien dans la seconde église, au moment de l'inauguration solennelle, en 546[4], les restes des Apôtres, qui faisaient l'orgueil de ce grand sanctuaire, ne furent plus vénérés par les fidèles de Constantinople après la conquête latine.

Byzance ne revendiquait pas seulement l'honneur de conserver les restes mortels des Apôtres, elle prétendait posséder leurs propres vêtements. On racontait que, au dixième siècle, sous le règne de Constantin VII, les vêtements des Apôtres (ἐσθῆτες ou στολαὶ τῶν Ἀποστόλων) avaient été retrouvés dans un coin obscur de la capitale. L'empereur les avait fait transporter en grande pompe dans l'église des Saints-Apôtres, où ils furent conservés[5]. L'anniversaire de cette découverte et de cette déposition était célébré le 20 juin[6]. En 1200, Antoine de Novgorod vit encore ces « vêtements des Apôtres, enfermés dans une châsse derrière le maître-autel, qui est situé au milieu de l'église[7]. »

Ces reliques le cédaient cependant en importance à un objet que le Christ avait sanctifié par son contact, la Colonne de la flagellation, qui se dressait devant l'autel, à côté de la porte donnant accès au sanctuaire. Ici se trouvait également la Colonne près de laquelle Pierre pleura après avoir renié le Christ. La Colonne de la flagellation, dont la présence à Constantinople est signalée à la fin du onzième siècle[8], a été vue, au début du treizième siècle, par Antoine de Nov-

1. Cf. Nicétas Choniates, éd. Bonn, p. 855, 856.

2. Cf. *Itin. russes*, p. 102; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 232. Robert de Clari appelle par erreur l'église « le moustier des VII Apôtres » et prétend sans raison que les corps des Apôtres étaient au nombre de sept.

3. Cf. *Itin. russes*, p. 122-123, 135-137, 203. Seul le scribe Alexandre fait allusion, à la fin du XIVe siècle, aux reliques des Apôtres, mais sans préciser; cf. *Ibid.*, p. 162.

4. Cf. Cédrénus, éd. Bonn, t. I, p. 659.

5. Cf. Symeon Magister, *De Const. Porph.*, 6, éd. Bonn, p. 755. D'après le livre des *Cérémonies* les vêtements des Apôtres auraient été trouvés dans l'église de Saint-Thomas (cf. *Cer.*, II, 42, p. 642-643).

6. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 759-760. D'après le Synaxaire de Constantinople ces vêtements étaient ceux des Évangélistes Luc et Jean, d'André et de Thomas, ainsi que ceux du prophète Élisée et du martyr Lazare. Sur ce dernier saint, voir *Ibid.*, p. 567, 29 mars.

7. Cf. *Itin. russes*, p. 102.

8. Cf. la lettre d'Alexis Ier Comnène à Robert de Flandre (1092) dans Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208.

gorod et Robert de Clari [1]; les pèlerins du quatorzième et du quinzième siècle ont encore admiré et adoré son marbre vert, rayé de veines blanches et noires [2]. Ces deux Colonnes, d'après Étienne de Novgorod, auraient été transportées de Jérusalem par sainte Hélène [3]. On sait que la Colonne à laquelle le Christ fut lié est mentionnée à Jérusalem dans les livres de pèlerinage postérieurs au quatrième siècle, et qu'une autre Colonne de la flagellation est conservée à Rome, dans l'église de Sainte-Praxède [4]. Bertrandon de la Broquière, qui visita Rome, Jérusalem et Constantinople en 1432 et 1433, avait contemplé ces trois Colonnes, dans les trois sanctuaires où elles étaient vénérées. Aux Saints-Apôtres, la Colonne était dressée près d'un pilier à droite, quand on entre dans l'église par la porte de devant. C'était un « tronchon » plus haut qu'un homme et de pareille pierre que les deux autres « tronchons » qu'il avait vus l'un à Rome, l'autre à Jérusalem [5]. On montre encore aujourd'hui à Constantinople, dans l'église du Patriarcat grec au Phanar, un fragment de la Colonne de la flagellation. Il est encastré dans une enveloppe de bois; dans ce fût de colonne tout noir on ne reconnaît guère le marbre vert, rayé de veines blanches et noires, que les pèlerins du quatorzième et du quinzième siècle avaient signalé.

Ainsi ce grand sanctuaire des Saints-Apôtres contenait dans l'église même et dans ses annexes un nombre imposant de reliques et d'objets précieux. Ces trésors furent déjà dispersés en partie en 1204. Quand les Turcs s'emparèrent de la ville, l'église avait subi les atteintes du temps, comme le témoigne Buondelmonti. Aussi les Byzantins avaient-ils transporté, avant la date de 1453, une partie des trésors, épargnés par les Latins, en un lieu plus sûr, à Sainte-

1. Cf. *Itin. russes*, p. 102; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 232.

2. Cf. *Itin. russes*, p. 123, 136, 162, 203. La « Colonne près de laquelle pleura Pierre l'Apôtre » fut transportée avant la prise de la ville par les Turcs à Sainte-Sophie, où elle est signalée par l'Anonyme (1424-1453) (cf. *Ibid.*, p. 226). Mais la Colonne de la flagellation resta aux Saints-Apôtres. Buondelmonti la signale ici, au début du xv[e] siècle (cf. C. Buondelmonti, *Description des îles de l'Archipel*, éd. Legrand, Paris, 1897, p. 88).

3. Cf. *Itin. russes*, p. 123.

4. La Colonne de la flagellation est signalée à Jérusalem en 333 par le pèlerin de Bordeaux, vers 409 par Paulin de Nole, vers 570 par Antonin (cf. Tobler et Molinier, *Itin. Hierosol.*, t. I, Genève, 1877, p. 17-18; Molinier et Kohler, *Itin. Hierosol.*, t. II, Genève, 1885, p. 122). Sur cette Colonne, voir Dobschütz, *Christusbilder*, t. I, Leipzig, 1899, p. 71 s., t. II, p. 138 s.; E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 228, 260 s. La Colonne conservée dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome, est arrivée d'Orient en 1223 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. I, p. CLXXXVII; Rohault de Fleury, *Mémoire sur les Instruments de la Passion*, Paris, 1870, p. 265, pl. XXII). On montre des fragments de la Colonne de la flagellation en plusieurs endroits. Ainsi Venise prétend en posséder un morceau; cf. Riant, *op. cit.*, t. II, p. 268.

5. Cf. Cf. Schefer, *Le voyage d'outre-mer de Bertrandon de la Broquière*, Paris, 1892, p. 162-163.

Sophie, notamment les tombeaux de Jean Chrysostome et de Grégoire de Naziance. Le sanctuaire dédié aux Apôtres, qui apparaissait comme un firmament à cinq dômes, étoilé de mosaïques, avait été dépouillé en partie de ses trésors avant de disparaître pour jamais du ciel de Constantinople.

IV

Sainte-Marie des Blachernes.

D'après Théodore le Lecteur, qui vivait à Constantinople dans la première moitié du sixième siècle, et d'après d'autres chroniqueurs postérieurs, l'église des Blachernes fut construite par Pulchérie, la femme de Marcien, au début du règne de cet empereur en 451. La pieuse impératrice avait élevé des sanctuaires en l'honneur du Christ, mais celui qu'elle érigea en l'honneur de la Mère de Dieu était remarquable par la richesse de ses marbres multicolores[1]. D'après une autre tradition représentée par l'historien Procope, l'église des Blachernes serait l'œuvre de Justinien Ier (527-565). Procope indique du moins avec précision, dès le sixième siècle, la forme allongée de l'édifice, les séries de colonnes qui s'alignaient dans la nef, ainsi que sa situation près de la Corne d'Or, à l'endroit où se trouvent l'église grecque actuelle et son hagiasma célèbre[2]. Suivant une troisième tradition, l'église aurait été construite sous le règne de Justin Ier (518-527), le prédécesseur de Justinien[3]. L'empereur Jus-

1. Cf. Théodore Lecteur, *Eccl. Hist.*, I, 5 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 168) ; Théophanes *Chron.*, éd. de Boor, p. 105 ; *Historia Euthymiaca* dans *Johannis Damasceni homilia in dormitionem B. V. Mariæ* (Migne, *P. G.*, t. 96, p. 748) ; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 241 ; Nicéphore Calliste, *Eccl. Hist.*, XIV, 2 (Migne, *P. G.*, t. 146, p. 1061).

2. Cf. Procope, *De Aed.*, I, 3, éd. Bonn, p. 184. Cette situation est confirmée par le livre des *Cérémonies*. A la fête de la Dormition de la Vierge, le 15 août, l'empereur, qui s'était rendu en bateau au quartier des Blachernes, était reçu par les dignitaires, qui l'attendaient sur le rivage ; de là il gagnait l'église ; cf. *Cer.*, II, 9, p. 542.

3. Le texte de Procope (*loc. cit.*) présente une parenthèse, qui est contenue dans le manuscrit du Vatican et qui laisse entendre que l'église fut construite sous le règne de Justin Ier. Une épigramme de l'Anthologie attribue aussi à Justin Ier la construction de l'église (cf. *Epigrammatum Anthologia palatina*, éd. Dübner, t. I, Paris, 1864, p. 1). Aussi a-t-on pu conclure de ces deux témoignages que l'église des Blachernes était l'œuvre de Justin Ier (cf. J. Papadopoulos, Αἱ Βλαχέρναι. Constantinople, 1920, p. 19 s.). Cette tradition est en désaccord avec celle qui attribue l'église à Pulchérie et qui est représentée par un contemporain de Procope,

tin II (565-578) ajouta à la basilique deux absides, l'une au nord, l'autre au sud, et l'église présenta dès lors la forme d'une croix[1].

Suivant Clavijo, qui la visita dans les premières années du quinzième siècle, elle était composée de trois nefs ; la nef centrale était la plus grande et la plus haute ; les deux autres, plus basses, avaient des galeries s'ouvrant sur la nef principale. Les colonnes étaient en « jaspe vert », les piédestaux de marbre blanc ; les murs, jusqu'à mi-hauteur, étaient tapissés de « dalles de jaspe de diverses nuances ». Le plafond de la nef centrale était fait de caissons et « doré avec de l'or très fin ». A l'extérieur le toit était recouvert de plomb[2]. Vers la même époque Bertrandon de La Broquière la vit encore belle plus que nulle autre, pavée, peinte et lambrissée[3].

Ainsi l'église de la Vierge était une basilique à trois nefs et à tribunes, qui fut transformée dans la seconde moitié du sixième siècle en une église en forme de croix. La tradition d'après laquelle Justin Ier et Justinien Ier la construisirent est en contradiction avec les témoignages de Théodore le Lecteur et des chroniqueurs, qui font remonter ce sanctuaire au milieu du cinquième siècle. Suivant ces auteurs, Pulchérie a construit l'église des Blachernes au début du règne de Marcien, et y déposa la châsse (σορός) qui contenait le linceul (ἐντάφια σπάργανα) de la Vierge. Cette relique avait été découverte dans l'église de Gethsémané, à Jérusalem, et Byzance l'avait acquise[4].

Une autre tradition circulait à Constantinople, non moins intéressante. On racontait que sous le règne de Léon Ier (457-474) deux patrices, Galbius et Candidus, avaient entrepris le voyage de Palestine pour adorer les Lieux Saints. Arrivés en Galilée, à Capernaum, ils apprennent que le vêtement (ἐσθής) de la Vierge était conservé dans la maison d'une Juive, où ils passaient justement la nuit. Ils prennent les mesures du coffre en bois où ce vêtement reposait, puis

Théodore le Lecteur. Comme on le verra plus loin, l'église devait exister avant les règnes de Justin Ier et de Justinien Ier, qui durent seulement la restaurer.

1. Cf. Theophanes, *Chron.*, p. 244 ; Zonaras, *Hist.*, XIV, 10, éd. Dindorf, t. III, p. 285 ; *Epigrammatum Anthol. palat.*, p. 1.

2. Cf. Clavijo dans Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques au commencement du* XVe *siècle. Fragment de l'Itinerario de Clavijo*, Odessa, 1883, p. 15-16.

3. Cf. *Le Voyage d'outremer de Bertrandon de la Broquière*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1892, p. 163.

4. Cf. Historia Euthymiaca, *loc. cit.*, p. 748 s.; Nicéphore Calliste, *Eccl. Hist.*, XIV, 2 (Migne, *P. G.*, t. 146, p. 1061). Sur cette tradition qui fait mourir Marie à Gethsémané et non à l'église de Sion, voir J. Ebersolt, *Les Actes de Saint Jacques et les Actes d'Aquilas*, Paris, 1902, p. 33-34. Robert de Clari affirme qu'à Sainte-Marie des Blachernes se trouvait le linceul du Christ (sydoines = sindones) (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 232). Son témoignage n'est pas clair ; il ne semble pas qu'il ait vu la relique lui-même. Il a pu confondre le linceul de la Vierge avec celui du Christ ; ce dernier est signalé au Grand Palais (v. plus haut, p. 28).

se rendent à Jérusalem, où ils confectionnent une boîte toute semblable. Ils reviennent dans la maison de la Juive, où ils dérobent la boîte contenant la précieuse relique, et mettent à sa place le coffre qu'ils avaient fait à Jérusalem. Ils reprennent ensuite le chemin de Constantinople, après avoir pris fort poliment congé de la vieille femme, déposent leur trésor au quartier des Blachernes, où ils construisent l'église des Apôtres-Pierre-et-Marc. La chose s'ébruita et les deux patrices prirent le parti de prévenir l'empereur de leur découverte. Alors Léon Ier fit construire aux Blachernes une église où il déposa dans une châsse le vêtement de la Vierge. Une fête annuelle, le 2 juillet, commémorait la déposition de la relique dans ce nouveau sanctuaire [1].

Ainsi la tradition distingue nettement deux églises consacrées à la Vierge, aux Blachernes. L'une est la « grande église » (μέγαν νεών), la basilique, construite par Pulchérie sous le règne de Marcien, en 451, pour abriter le linceul de la Mère de Dieu. L'autre était une église, surmontée d'une coupole (σφαιροειδῆ νεών), qui fut élevée par l'empereur Léon Ier (457-474), un peu plus tard que la première, pour y recevoir le vêtement de la Vierge, qui venait d'arriver de Palestine [2].

Ce vêtement, que l'on désignait sous les noms de πάλλιον, ὠμοφόριον ou μαφόριον, était de laine unie et de couleur uniforme. Léon Ier l'avait enveloppé dans un tissu de soie pourpre, qu'il scella du sceau impérial, et l'avait déposé dans un châsse (σορός) d'or et d'argent [3]. A l'intérieur de ce reliquaire de métal se trouvait une autre châsse (σορός) en pierre brillante; dans ce deuxième reliquaire de pierre, se trouvait un troisième petit reliquaire (σόριον) contenant la relique, d'où s'exhalait un parfum suave, et qui était incorruptible [4]. Ce vêtement qui était une espèce de manteau féminin (πέπλος, γυναίκειον ἱμάτιον) recouvrant la tête et les épaules [5], attirait dans ce sanctuaire une foule de

1. Cf. Preger, *Scrip. orig. Const.*, t. II, p. 242; *Syn. eccl. Const.*, p. 793, 2 juillet; *Depositio vestis in Blachernis* (F. Combefis, *Auctarium novissimum*, t. II, Paris, 1648, p. 751 s., 758 s.). Le nom du village de Galilée où les deux patrices trouvent la relique chez la Juive n'est pas indiqué ici. Mais dans un autre passage du Synaxaire de l'église de Constantinople (*Ibid.*, p. 935, 31 août, syn. sel.) il est dit que Galbius et Candidus rapportèrent la relique de Capernaum. D'après les chroniqueurs le vêtement de la Vierge aurait été trouvé à Jérusalem (cf. Léon Grammairien, *Chron.*, éd. Bonn, p. 114; Joel, *Chron.*, éd. Bonn, p. 42; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 614).

2. Cf. Nicéphore Calliste, *Eccl. Hist.*, XV, 24 (Migne, *P. G.*, t. 147, p. 69).

3. Cf. Joel, *Chron.*, éd. Bonn, p. 42; *Depositio vestis in Blachernis* dans Combefis, *op. cit.*, p. 771, 775, 779, et dans Chr. Loparev (*Vizant. Vremennik*, t. II, 1895, p. 603-604).

4. Cf. *Depositio vestis in Blachernis* (Combefis, *op. cit.*, p. 782; *Vizant. Vremennik*, t. II, p. 597, 606, 607).

5. Le *pallion* ou *maphorion*, apocope d'*omophorion*, est le long voile couvrant les

pèlerins, qui sont venus baiser ce reliquaire jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs[1]. Ce sanctuaire, dont il ne reste aujourd'hui que quelques pans de murs et un hagiasma, avait en effet subsisté jusqu'à cette époque[2].

* * *

Ainsi l'église des Blachernes était un sanctuaire double. Le livre des *Cérémonies*, qui donne tant de renseignements précieux sur les

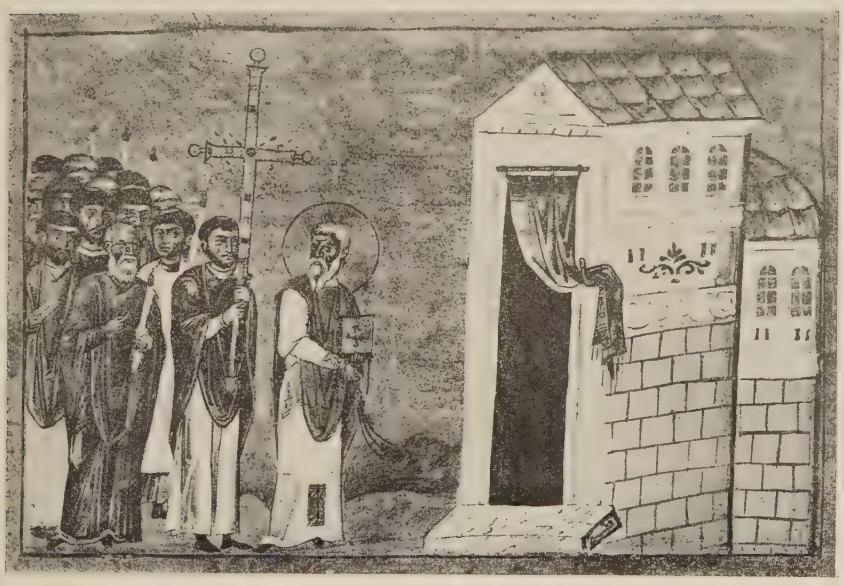

Fig. 6. — Procession à l'église de la Vierge des Blachernes.
Miniature du Ménologe de Basile II.

édifices de Constantinople, complètera les renseignements donnés par les historiens et les voyageurs sur la structure de ces édifices et sur

épaules que portaient les matrones byzantines (cf. Theophan. Cont., VI, éd. Bonn, p. 406-407, 733, 827, 899; Du Cange, *Gloss. med. et inf. latin.*, s. v. mafors). Ce vêtement ne doit pas être confondu avec l'omophorion, longue bande d'étoffe portée par les prélats grecs. Sur cet insigne voir Siméon de Thessalonique, *De sacra liturgia*, LXXXII (Migne, *P. G.*, t. 155, p. 260).

1. Plusieurs pèlerins russes mentionnent, outre la tunique de la Vierge, sa ceinture (cf. *Itin. russes*, p. 136, 163, 204, 232, 233; Nestor Iskander (*Pamjatniki drevnej pismennosti*, Pétersbourg, 1886, p. 5). Étienne de Novgorod signale, outre la tunique et la ceinture, le couvre-chef de la Mère de Dieu (cf. *Ibid.*, p. 124). Le pèlerin désigne ici le *maphorion* qui recouvrait la tête et les épaules. (Sur la ceinture de la Vierge, voir plus bas.)

2. Cf. A. G. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1887, p. 390, 394; Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 11, 38.

les trésors qu'ils renfermaient. La cour se rendait aux Blachernes le 2 février, jour où l'on célébrait la Présentation du Christ au Temple (Hypapanti)[1], le Vendredi saint[2], à la fête de la Dormition de la Vierge, le 15 août[3], enfin pour y célébrer le rite du bain sacré[4]. Les textes distinguent nettement l'église proprement dite, la basilique, œuvre de Pulchérie, qui est désignée sous le nom de grande église (μέγας ναός) et l'annexe, construite par Léon Ier pour recevoir la châsse contenant le vêtement de la Vierge. Celle-ci est appelée église de la Sainte-Châsse (ναὸς τῆς ἁγίας σορροῦ) et n'était pas une basilique comme la première, mais un édifice circulaire, recouvert d'une coupole[5].

La grande église avait un narthex[6] ; dans la nef se dressait l'ambon ; l'autel était séparé de la nef par des portes saintes[7]. Cette vaste basilique avait aussi des tribunes (κατηχουμενεῖα), auxquelles on avait accès par un escalier qui se trouvait dans le narthex. Ces tribunes étaient spacieuses ; on y trouvait, en effet, un oratoire (εὐκτήριον) et une chambre (κοιτών) réservée à l'empereur[8]. Ces galeries s'étendaient au-dessus des bas-côtés, c'est-à-dire des deux nefs latérales, et s'ouvraient sur la nef principale[9].

L'église de la Sainte-Châsse communiquait directement avec la grande église[10]. Elle avait comme cette dernière des portes saintes,

1. Cf. *Cer.*, I, 27, p. 147 s.; I, 37, p. 190-191; II, 52, p. 759 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 439-440.

2. Cf. *Cer.*, I, 34, p. 178 s.

3. Cf. *Cer.*, I, 37, p. 189 ; II, 9, p. 541 s.; II, 52, p. 779 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 891-894.

4. Cf. *Cer.*, II, 12, p. 551. Au XIVe siècle, l'empereur se rendait à l'église seulement à la fête de la Présentation (Hypapanti) et à la fête de la Déposition du vêtement de la Vierge, le 2 juillet ; cf. Codinus, *De Offic.*, XV, éd. Bonn, p. 80, 82.

5. Voir plus haut, p. 46.

6. Cf. *Cer.*, I, 27, p. 150-151. L'empereur attend dans le narthex du grand naos l'arrivée du patriarche, avec lequel il doit entrer dans l'église. C'est par ce même narthex que l'empereur sort de l'église après avoir accompli les rites dans le sanctuaire. Le narthex du grand naos est encore mentionné dans un autre texte ; cf. *Cer.*, II, 9, p. 544.

7. Cf. *Cer.*, I, 27, p. 151. L'empereur, ayant à son côté le patriarche, passe par le milieu du naos, contourne l'ambon et arrive à la soléa; il s'arrête devant les portes saintes puis il entre dans le sanctuaire (θυσιαστήριον).

8. Cf. *Cer.*, I, 27, p. 151-152. L'empereur sort de l'autel, passe par le milieu du naos et entre dans le narthex, d'où il monte par l'escalier (στρωτόν) dans les catichoumenia. Il assiste à l'office dans l'oratoire et communie des mains du patriarche ; puis il entre dans le Kiton, où il attend que les fonctionnaires et les dignitaires de sa suite aient aussi communié. L'escalier en colimaçon (κοχλιάς), conduisant aux catichoumenia du grand naos, est signalé dans un autre texte ; cf. *Cer.*, II, 9, p. 542.

9. On sait que Clavijo a signalé l'existence de ces tribunes et des deux nefs latérales ; voir plus haut, p. 45.

10. Cf. *Cer.*, I, 34, p. 178-179. L'empereur, après avoir accompli ses dévotions dans la grande église, entre dans le naos de la sainte châsse.

un sanctuaire et un autel [1]. Elle était aussi pourvue d'un narthex [2] et de tribunes qui communiquaient avec celles de la grande église. Dans ces tribunes se trouvaient un *triclinium* et une chambre réservée à l'empereur [3]. Ainsi ces tribunes devaient être assez spacieuses. Avec son narthex, son sanctuaire, ses galeries supérieures, l'église de la Sainte-Châsse n'était pas un simple oratoire [4]. C'était une véritable église, une rotonde, accolée à la grande basilique ; de proportions moins vastes que cette dernière, elle constituait cependant un édifice de dimensions respectables. Son dôme s'arrondissait tout près du long toit, qui recouvrait les nefs de la basilique. Telle apparaît la structure architectonique de cette église double, qui fut une des plus célèbres de l'ancienne Byzance. Elle contenait non seulement des reliques, mais des images fameuses.

* * *

Dans la vie de saint Étienne le Jeune, qui subit le martyre pendant la persécution iconoclaste sous Constantin V Copronyme (741-775), le diacre Étienne, de l'église de Constantinople, décrit très sommairement les mosaïques qui décoraient les murs. Elles représentaient le cycle évangélique, depuis la Naissance du Christ jusqu'à l'Ascension et à la Pentecôte, avec les différents miracles. Constantin V les fit détruire et remplaça cette décoration à sujets religieux par une ornementation zoomorphique ; c'étaient des arbres, des entrelacs de lierre, des bêtes sauvages, des oiseaux : grues, corneilles, paons. Ainsi, ajoute le diacre, l'église ressembla dès lors à un verger et à une grande volière [5]. Sous Romain III Argyre (1028-1034) l'église de la Vierge fut restaurée. L'empereur décora les chapiteaux

1. Cf. *Cer.*, I, 34, p. 179-180 ; II, 12, p. 552-553 ; *Depositio vestis in Blachernis* (*Viz. Vremennik*, t. II, p. 607).

2. Cf. *Cer.*, II, 12, p. 552. Les souverains pénètrent dans le narthex de la sainte châsse, passent par les portes royales et pénètrent dans l'autel.

3. Cf. *Cer.*, I, 27, p. 152 ; II, 9, p. 542. L'empereur, qui se trouve dans les catichoumenia de la grande église, passe ensuite par le triclinos de la sainte châsse. Le kiton de la sainte châsse est mentionné dans un autre texte (cf. *Cer.*, I, 27, p. 154). L'oratoire dans les catichoumenia est signalé avec le παρακυπτικόν de la sainte châsse (cf. *Cer.*, I, 27, p. 156). On désignait par ce dernier mot l'endroit où l'empereur assistait à l'office dans les tribunes. Cette place, réservée à l'empereur dans les galeries supérieures, existait aussi dans d'autres églises de Constantinople (cf. J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 25, n. 7).

4. Antoine de Novgorod a signalé la tunique et la ceinture de la Vierge dans une châsse de la chapelle latérale (cf. *Itin. russes*, p. 99). Il a voulu désigner par là l'église de la Sainte-Châsse.

5. Cf. *Vita s. Stephani junioris* (Migne, *P. G.*, t. 100, p. 1120). Sur saint Étienne le Jeune, voir J. Pargoire, *Mont Saint-Auxence* (*Bibliothèque hagiographique orientale*, t. 6, Paris, 1904, p. 43 s.).

d'argent et d'or. Au cours des travaux, on découvrit, en grattant l'enduit d'une paroi pour le remettre à neuf, une icone peinte sur bois, représentant la Vierge tenant le Christ. On prétendit alors que cette image remontait à l'époque de l'empereur iconoclaste Constantin V, et l'on s'étonna qu'elle se fût conservée en si bon état[1].

Mais le sanctuaire des Blachernes était surtout réputé par une icone de la Vierge devant laquelle on allait prier pour obtenir une faveur désirée secrètement[2]. C'était une image miraculeuse, devant laquelle était suspendu un voile qui la cachait complètement. A certains moments, ce voile s'ouvrait, laissant voir l'icone, puis il se refermait miraculeusement[3]. Où cette image se trouvait-elle? On peut penser qu'il s'agit de l'icone qui fut découverte et restaurée par Romain III Argyre dans le sanctuaire. Cette image fameuse devait en tout cas se trouver dans l'abside de la grande basilique, où se passait le prodige habituel; elle était si connue qu'elle devait occuper la place d'honneur dans le sanctuaire principal. C'est la Blachernitissa, telle qu'elle apparaît avec son inscription sur une monnaie

Fig. 7. — Sceau du Musée de Constantinople (Inv. n° 107). Type de la Vierge des Blachernes.

Fig. 8. — Sceau du Musée de Constantinople (Inv. n° 360). Type de la Vierge des Blachernes.

Fig. 9. — Sceau du Musée de Constantinople (Inv. n° 295). Type de la Vierge des Blachernes.

de Constantin IX Monomaque (1042-1054), c'est-à-dire la Vierge orante sans le médaillon du Christ sur la poitrine[4] (fig. 7).

Mais il existait une autre image de la Vierge, qui est localisée aux Blachernes par un texte du livre des *Cérémonies*. Cette icone représentait la Vierge orante, mais avec le médaillon du Christ sur

1. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 497.

2. Cf. *Vita s. Stephani junioris*, *loc. cit.*, p. 1080.

3. Cf. Anne Comnène, *Alexiade*, XIII, 1, éd. Reifferscheid, p. 174, parle du miracle habituel (σύνηθες θαῦμα) de la Mère de Dieu aux Blachernes, mais ne le décrit pas. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 85, a publié plusieurs textes latins où ce prodige est raconté et les a rapprochés avec raison du passage d'Anne Comnène.

4. Cf. Worwick Wroth, *Catalogue of the imperial byzantine Coins in the British*

la poitrine, et était appelée non plus Blachernitissa, mais Épiskepsis (Η ΕΠΙΣΚΕΨΙΣ [1] fig. 8, 9). Ce dernier type de la Vierge « qui porte secours » semble être postérieur au premier, mais il était connu déjà au dixième siècle. A cette époque les empereurs, qui étaient allés célébrer aux Blachernes le rite du bain sacré, entrent dans l'église de la Sainte-Châsse pour accomplir leurs dévotions. Ils pénètrent dans l'autel, d'où ils sortent ensuite pour se rendre à droite, vers l'Épiskepsis, où ils allument des cierges [2]. Cette icone se trouvait donc dans la partie droite de l'édifice circulaire, où se trouvait la châsse contenant le vêtement de la Vierge. Il s'agit d'une icone toute différente de celle qui se trouvait dans l'abside de la grande basilique [3].

Leurs dévotions accomplies, les empereurs allaient au bain sacré (ἅγιον λοῦσμα), accompagnés d'une suite nombreuse de fonctionnaires et de serviteurs. Arrivés à la piscine (κόλυμβος), ils adoraient d'abord les saintes icones d'argent qui s'y trouvaient, puis ils se dirigeaient, par le côté droit de la piscine, vers la conque orientale où se trouvait, au-dessus de la phiale, une icone en argent de la Mère de Dieu. Ils revenaient ensuite par le côté gauche, où se trouvait une main de la Vierge, taillée dans le marbre et entourée d'une garniture en argent. De là, revenant sur leurs pas, ils entraient à Saint-Photeinos, dans la coupole intérieure, et allumaient des cierges devant l'icone en marbre de la Vierge, qui de ses mains saintes répand l'eau sacrée (ἁγίασμα). Tous ces rites accomplis, les souverains allaient se plonger trois fois dans l'eau lustrale de la piscine, puis ils allaient se revêtir dans le vestiaire (ἀποδυτόν) [4].

Il existait donc, près du double sanctuaire des Blachernes, un

Museum, Londres, 1908, t. II, p. 503, pl. LIX, 5; cf. N. P. Lichatchev, *Istoričeskoe Značenie italo-grečeskoj ikonopisi Izobraženija Bogomateri*, Pétersbourg, 1911, p. 49, 51, fig. 74; N. P. Kondakov, *Ikonographija Bogomateri*, t. II, Pétrograd, 1915, p. 64, 66, fig. 3.

1. Cf. le sceau du Musée de Constantinople qui porte cette inscription, J. Ebersolt, *Sceaux byzantins du Musée de Constantinople* (Extr. de la *Revue numismatique*, 1914, p. 5, pl. VIII, fig. 9); Lichatchev, *op. cit.*, p. 84, 87, fig. 183; Kondakov, *op. cit.*, p. 68, 101-102, 109, fig. 38.

2. Cf. *Cer.*, II, 12, p. 552-553.

3. Après avoir adoré l'Episkepsis, les souverains allaient en dehors du mitatorion; là se trouvaient une icone de la Mère de Dieu et une croix en argent; après avoir allumé des cierges devant ces objets de sainteté, ils sortaient dans le narthex (cf. *Cer.*, II, 12, p. 553). Les souverains ont adoré une icone de la Vierge, différente de l'Episkepsis. Cette icone ne semble pas pouvoir être identifiée avec l'icone de la grande basilique, à moins que les souverains aient passé de l'édifice circulaire, où ils se trouvaient, dans la basilique. Le narthex par où ils sortent n'est pas spécifié; il s'agit peut-être de celui de la grande église, bien que l'église de la Sainte-Châsse en ait aussi possédé un. On sait que les deux églises communiquaient l'une avec l'autre.

4. Cf. *Cer.*, II, 12, p. 554-556.

ensemble d'édifices destinés aux ablutions sacrées. C'était d'abord une piscine, se terminant par une abside et où se dressait une fontaine. Ici se trouvait une image de la Vierge, différente des icones signalées dans les deux églises. Elle était, en effet, revêtue d'argent, comme la main en marbre de la Vierge conservée dans la même piscine. Cette main rentre dans une catégorie de reliques, représentées par plusieurs autres exemplaires. On montrait à Constantinople, dans l'église des Saints-Apôtres, un fragment de marbre dans lequel la plante des pieds de l'apôtre Pierre était imprimée comme dans de la cire[1]; dans un autre monastère, on montrait aussi aux pèlerins une empreinte dans la pierre des pieds de l'apôtre Paul[2]. Dans le pieux désir de conserver vivant le souvenir des grands saints, on n'hésitait pas à présenter leur effigie dans la pierre, le marbre ou la brique. N'était-ce pas dans l'argile durci que s'étaient conservés les traits du visage du Sauveur[3]?

Près de la piscine se trouvait encore une annexe, Saint-Photeinos, où est signalée une icone en marbre de la Vierge[4]. C'était une image sculptée en relief ou peut-être une statue, des mains de laquelle coulait l'eau sacrée. Cette effigie complétait l'ensemble des diverses représentations de la Vierge, qui, on le voit, étaient aussi nombreuses que variées. Dans ce vaste ensemble d'édifices, qui constituaient le sanctuaire des Blachernes, la Vierge apparaissait partout, répandant de ses mains les bénédictions, ou intercédant dans l'attitude de l'Orante pour ceux qui, en grand nombre, venaient l'implorer.

1. Cf. *Itin. russes*, p. 101; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212.
2. Cf. *Itin. russes*, p. 202.
3. Voir plus haut, p. 23.
4. Cf. *Cer.*, II, 12, p. 555. Il s'agit probablement ici d'une petite église, qui se trouvait dans le voisinage de la piscine. C'était un édifice distinct, surmonté d'une coupole. Un martyr du nom de Photeinos apparaît dans le Synaxaire de Constantinople au 21 mai (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 706). Antoine de Novgorod signale, il est vrai, non loin de l'église des Blachernes, l'église de Sainte-Photine la Samaritaine, qui contenait les reliques de cette sainte (cf. *Itin. russes*, p. 100). Cette martyre, Photeinè, était connue à Constantinople, où son anniversaire était célébré le 20 mars (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 549-552; sur Photine la Samaritaine, v. *Bibl. hag. græca*, Bruxelles, 1909, p. 215 et P. Lambecius, *Commentariorum de augustissima bibliotheca Cæsarea Vindobonensi lib. IV*, Vienne, 2e éd. p. 127 s.). Le Synaxaire mentionne aussi, au 20 août, une église de la martyre Photine en dehors de la porte des Blachernes (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 912). Il est difficile de savoir quelle est l'église mentionnée dans le livre des *Cérémonies*. M. Kondakov, *Ikonographija Bogomateri*, t. II, Pétrograd, 1915, p. 60, 109, identifie Saint-Photeinos avec le Baptistère, par analogie avec le mot φωτιστήριον. Il identifie l'image qui s'y trouvait avec celle qui était placée au-dessus de la phiale. Mais cette dernière icone en argent se trouvait au-dessus de la fontaine de la piscine. L'icone qui se trouvait à Saint-Photeinos était non pas en argent, mais en marbre. Le texte du livre des *Cérémonies* laisse entendre qu'il s'agit d'un édifice distinct, que l'on ne peut identifier avec certitude avec le Baptistère.

Joseph l'Hymnographe a composé, au neuvième siècle, un canon sur la Déposition du vêtement de la Vierge aux Blachernes. Le sanctuaire y apparaît comme « une maison de santé gratuite pour les malades ». Le maphorion est la source de guérisons sans nombre. La châsse qui le contenait est comme une lumière spirituelle, qui éclaire les cœurs troublés et chasse les ténèbres de la maladie. Cette relique était aussi considérée comme un rempart solide, qui préservait « la reine des villes [1] ».

1. Cf. S. Josephi Hymnographi *Depositio vestis in Blachernis* (Migne, *P. G.*, t. 105, p. 1005, 1008, 1009) ; cf. *Epigrammatum Anthologia palatina*, éd. Dübner, t. I, Paris, 1864, p. 15.

V

Sainte-Marie des Chalcopratia

Suivant une tradition, le quartier où s'élevait cette église aurait été habité dès l'époque de Constantin le Grand par des Juifs, qui s'y adonnaient au commerce des objets en cuivre ; d'où le nom de Χαλκοπρατεία donné à ce sanctuaire. Théodose II (408-450), après avoir chassé les marchands de ce lieu, y aurait construit l'église de la Mère de Dieu[1]. D'après une tradition un peu différente, attestée par Théodore le Lecteur, qui occupa cette fonction à Sainte-Sophie dans la première moitié du sixième siècle, et par plusieurs chroniqueurs, l'église remonterait à la dernière année du règne de Théodose II (450) et aurait été élevée sur l'emplacement d'une synagogue par Pulchérie, la sœur de cet empereur. Elle aurait érigé non seulement l'église proprement dite, mais un édifice plus petit, où elle avait déposé dans une châsse (σορός) la ceinture (ζώνη) de la Vierge[2]. Ces deux traditions concordent dans l'ensemble pour faire remonter l'édifice au règne de Théodose II. Elles s'opposent à d'autres témoignages suivant lesquels l'église a été construite par Justin II (565-578). Mais il est probable que cet empereur ne fit que restaurer l'église à la suite d'un tremblement de terre[3].

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 227-228. Cette tradition est reproduite par Joel, *Chron.*, éd. Bonn, p. 40, qui prétend que l'église aurait été construite sur l'emplacement d'une synagogue.

2. Cf. Théodore Lecteur, *Eccles. hist.*, I, 5 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 168) ; Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 102 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 602 ; Léon Grammairien, *Chron.*, éd. Bonn, p. 112 ; Nicéphore Calliste, *Eccl. Hist.*, XIV, 2, 49 ; XV, 14 (Migne, *P. G.*, t. 146, p. 1061, 1233 ; t. 147, p. 41).

3. Cf. Theophanes, *op. cit.*, p. 248 ; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 227-228. On constate que le témoignage de Théophane est contradictoire, puisqu'il attribue dans un autre passage l'église au règne de Théodose II. Du Cange, *Constantinopolis christiania*, Paris, 1680, lib. IV, p. 85, a remarqué justement que le passage de l'Anonyme mentionne un tremblement de terre, à la suite duquel Justin II dut restaurer l'édifice. Dans un autre passage de l'Anonyme il est dit, en effet, que

On a attribué aussi l'église à Vérine, femme de l'empereur Léon Ier (457-474). Une *Novelle* de Justinien dit que « la maison vénérable de la sainte et glorieuse Vierge et Mère de Dieu, Marie, qui est située dans le voisinage de la très sainte et grande église (Sainte-Sophie) a été bâtie par la pieuse Vérine[1] ». L'église est située par les textes non loin de Sainte-Sophie[2]. On l'a placée avec raison entre la Grande Église et le forum de Constantin, à droite de la rue centrale (Mésè), quand on se rendait de la place de l'Augustéon au forum de Constantin[3]. Sans doute l'église de la Vierge des Chalcopratia se trouvait dans le voisinage de Sainte-Sophie; mais les termes de la *Novelle* sont vagues et ne la désignent pas expressément. On est, il est vrai, en présence d'un texte de caractère officiel datant du sixième siècle. Cependant Théodore le Lecteur, qui vivait à la même époque à l'ombre de la grande coupole de Sainte-Sophie, attribue l'église de la Vierge des Chalcopratia non pas à Vérine, mais à Pulchérie[4].

Au sujet de la relique qui était conservée dans ce sanctuaire, la ceinture de la Vierge, les témoignages sont aussi discordants. D'après une tradition la ceinture a été apportée sous Justinien de l'évêché de Zéla, au sud d'Amasia, dans l'ancien thème des Arméniaques, aujourd'hui Zileh[5]. L'anniversaire de la déposition de la relique était célébré le 31 août[6]. Suivant une autre tradition, la ceinture provenait bien de l'évêché de Zéla; mais elle serait arrivée à Constantinople en 942, sous le règne de Constantin VII Porphyrogénète et de Romain Ier Lécapène[7].

Enfin d'autres textes diffèrent des précédents au sujet de la pro-

Justin II et sa femme Sophie reconstruisirent l'église et édifièrent la Sainte-Châsse (cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 263). Dans ce dernier texte, le petit édifice où est conservée la châsse est seul attribué à Justin II.

1. Cf. *Novell.*, III, 1, éd. Schoell, p. 29; cf. M. Jugie (*Échos d'Orient*, t. XVI, 1913, p. 308-309).

2. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 29, 291; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 15.

3. Cf. Bjeljaev, *Byzantina*, III, Pétersbourg, 1906, p. 99, 104 s.; Bjeljaev (*Ljétopis istoriko philologičeskajo Obščestva pri imperatorskom Novorossijskom Universitetjé*, II, Vizant. otd. 1, Odessa, 1892, p. 92 s.); N. Krasnoselcev (*Ibid.*, IV, Vizant. otd. 2, Odessa, 1894, p. 310 s.). Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 4, 64 et M. Jugie (*loc. cit.*, p. 308) ont placé l'église à la mosquée actuelle de Zeïneb-Sultane. La situation exacte ne sera connue que par des fouilles. On a trouvé dans la cour de la mosquée de Zeïneb-Sultane un grand baptistère de forme quadrilobée. Il servait de fontaine et a été transporté au Musée, en 1886; cf. G. Mendel, *Catalogue des Sculptures grecques, romaines et byzantines*, t. III, Constantinople, 1914, p. 420 s.

4. Voir plus haut, p. 54.

5. Cf. W. M. Ramsay, *The Historical Geography of Asia Minor*, Londres, 1890, p. 315, 329 n.

6. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 935, 936; Dmitrievskij, *Opisanie* t. I, p. 221.

7. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 600, 12 avril. Cette date est celle de l'arrivée de la relique à Constantinople; la date du 31 août est celle de la déposition dans l'église.

venance de la ceinture et de sa venue dans la capitale de l'Empire. La relique proviendrait de Jérusalem ; elle aurait été rapportée à Constantinople par l'empereur Arcadius (395-408), qui la plaça dans un reliquaire précieux, appelé sainte châsse (ἁγ'αν σορόν)[1]. Cette dernière tradition a l'avantage de concorder avec celle qui attribue l'église à Pulchérie. En 450 la sœur de Théodose II aurait élevé l'église des Chalcopratia pour y déposer la châsse contenant la relique, qui était arrivée à Constantinople une cinquantaine d'années auparavant.

Fig. 10. — Manuscrit de la bibliothèque du Sérail (n° 13, fol. 279). Type de la Vierge des Chalcopratia.

Si les auteurs byzantins ne s'entendent ni sur la date de la construction de l'église, ni sur la provenance de la relique, ils sont, par contre, unanimes à célébrer les vertus de cette ceinture, qui opérait une foule de miracles. Un jour, Léon VI le Sage (886-911) fit ouvrir la châsse sur la prière de sa femme, l'impératrice Zoé. Celle-ci, étant malade, était persuadée qu'elle guérirait si on lui imposait « la divine ceinture ». La relique fut retirée de sa châsse, où elle fut trouvée comme neuve; elle était munie d'un sceau d'or et accompagnée d'un diplôme, qui mentionnait son arrivée à Constantinople. Léon VI baisa la relique et, avec l'aide du patriarche, déploya la ceinture au-dessus de l'impératrice, qui fut délivrée de son esprit impur. Puis les assistants, louant Dieu, replacèrent la précieuse relique dans sa châsse[2].

Cette ceinture a été glorifiée dans les hymnes et dans les sermons. L'un d'eux, attribué au patriarche de Constantinople, Germain Ier (715-730), a été composé à propos de l'anniversaire de la dédicace (ἐγκαίνια) de l'église. On y implore l' « auguste ceinture », qui passait pour être un des remparts les plus sûrs de la ville, pour sa meilleure sauvegarde contre les incursions des Barbares. Elle don-

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 935, 31 août: syn. sel; *Menolog. Basil.* (Migne, *P. G.*, t. 117. p. 613).

2. Cf. *Ibid.* On constate encore ici une contradiction au sujet de l'arrivée de la relique à Byzance. La ceinture se trouvait là, sous le règne de Léon VI le Sage ; elle n'a pu donc arriver en 942, comme l'affirme une autre tradition.

nai aussi à ceux qui venaient l'adorer, la vigueur, la santé et des grâces spirituelles[1]. Au neuvième siècle, Joseph l'Hymnographe célèbre aussi dans un de ses canons la déposition de la ceinture, qui demeure incorruptible, qui sanctifie et guérit. La châsse qui la renferme est comme un trône brillant dans le sanctuaire[2]. Elle est, comme le dit un autre orateur, le reliquaire de tous les biens invisibles[3].

Ce sanctuaire était aussi vénéré à cause des images célèbres qu'il renfermait. On y montrait une icone parlante du Christ Antiphonète[4], mais surtout une icone de la Vierge appelée Hagiosoritissa, du nom de la « sainte châsse ». Sur certains plombs la Vierge Hagiosoritissa apparaît debout ou en buste tournée à droite ou à gauche et élevant les bras, dans l'attitude de l'oraison[5]. Elle est figurée aussi dans cette attitude sur une mosaïque de Saint-Démétrius à Salonique[6], et sur une miniature de la Bibliothèque du Sérail à Constantinople[7] (fig. 10).

* * *

Cette église a été visitée souvent par les pèlerins et par la cour impériale, qui s'y rendait en procession plusieurs fois par an pour adorer la célèbre relique. Celle-ci était conservée au dixième siècle dans l'église où elle avait été déposée; mais elle dut être transportée ailleurs plus tard, d'abord au Grand Palais, ensuite dans l'église des Blachernes, où elle est signalée avec le vêtement de la Vierge[8].

1. Cf. S. Germani patriarchæ *In S. Mariæ Zonam* (Migne, *P. G.*, t. 98, p. 372 s., 377, 381).

2. Cf. S. Josephi Hymnographi *In S. Mariæ Zonam* (Migne, *P. G.* t. 105, p. 1012, 1013, 1016, 1017).

3. Cf. *Encomium in depositionem zonæ S. Mariæ* (F. Combefis, *Auctarium novissimum*, t. II, Paris, 1648, p. 790 s., 798).

4. Cf. F. Combefis, *op. cit.*, t. II, p. 612 s. D'après la pseudo-lettre du pape Grégoire II à l'empereur Léon III, cette image du Christ Antiphonète des Chalcopratia aurait été brisée par le spatharocandidat Jovinus sur l'ordre de Léon III. De pieuses femmes auraient fait tomber de l'échelle le spatharocandidat qui se tua. L'empereur fit mettre à mort les pieuses iconophiles (cf. Mansi, *Sacr. conc. nova et ampl. Collectio*, t. XII, p. 959, 970). Les mêmes faits sont rapportés à propos de l'icone du Christ à la Chalcé du palais; voir plus haut, p. 19.

5. Cf. Schlumberger. *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 38; B. A. Pantchenko, *Katalog Molivdovulov*, Leipzig, 1908, p. 18, n. 28, p. 79, n. 223, pl. II, fig. 9, pl. IX, fig. 4; N. P. Lichatchev, *Istoričeskoe Značenie italo-grečeskoj ikonopisi Izobraženija Bogomateri*, Pétersbourg, 1911, p. 56 s.; N. P. Kondakov, *Ikonographija Bogomateri*, t. II, Pétrograd, 1915, p. 294 s.

6. Cf. Ch. Diehl, Le Tourneau et Saladin, *les Monuments chrétiens de Salonique*, Paris, 1918, pl. XXXI, fig. 2, p. 105-106.

7. Ms. grec du Sérail, n° 13, fol. 279 v°; cf. J. Ebersolt, *Mission archéologique de Constantinople*, Paris, 1921, chap. V.

8. Vers 1150 la ceinture est signalée au palais (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212). Elle y apparaît en 1157 (*Ibid.*, p. 214) et en 1200 (*Itin. russes*, p. 98). Antoine de Nov-

Les empereurs se rendaient aux Chalcopratia aux fêtes de la Vierge, à l'Annonciation, le 25 mars [1], et à la Nativité, le 8 septembre [2], ainsi qu'à l'anniversaire de la dédicace du sanctuaire le 18 décembre [3]. Du cérémonial tel qu'il était pratiqué dans ces occasions solennelles, il ressort que l'église de la Vierge était pourvue d'un narthex, par où les souverains pénétraient dans l'église [4]. Après avoir transversé la nef, ils franchissaient ensuite les saintes portes et pénétraient dans l'autel, pour y déposer leurs largesses [5]. Ils sortaient ensuite par le côté gauche du sanctuaire, passaient par le gynécée de l'église, c'est-à-dire par le bas-côté nord, puis, après avoir passé sous un arc soutenu par deux colonnes, ils entraient dans la sainte châsse (ἁγίαν σορόν). Là ils allumaient des cierges devant les saintes portes et entraient dans l'autel, pour l'encenser et déposer leurs largesses [6]. Ainsi, du bas côté septentrional de l'église on avait accès de plain-pied à la sainte châsse, qui était une véritable petite église avec iconostase et autel. Ce sanctuaire avait été construit pour abriter la châsse contenant la ceinture [7]. Le reliquaire se trouvait probablement dans l'autel. On conservait aussi dans cette seconde église, à gauche, la chevelure de saint Jean-Baptiste, à droite, les corps des saintes Femmes, des myrophores. D'après une tradition ces reliques avaient été déposées en cet endroit par l'empereur Justin II (565-578) [8].

gorod, qui vient de la signaler dans l'église de la Vierge-du-Phare, la mentionne encore avec la tunique dans l'église de Saint-Michel au palais, c'est-à-dire à la Nouvelle-Église (*Ibid.*, p. 99). La ceinture est signalée au XIV^e^ siècle et dans la première moitié du XV^e^ siècle à l'église de la Vierge-des-Blachernes (V. plus haut, p. 47, n. 1).

1. Cf. *Cer.*, I. 30, p. 165 s.; I, 35, p. 185 ; I, 37, p. 191 ; II, 52, p. 762 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 557 : syn. sel.; Theophan. Contin., éd. Bonn, p. 676, 829 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 56 ; du même, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907, p. 308.

2. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 30 s.; I, 37. p. 190; II, 52, p. 781 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 25, 30 ; Dmitrievskij, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, p. 303 s.

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 324 ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 31.

4. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 30, I, 30; p. 165-166. Les souverains s'asseyent dans le narthex en attendant l'arrivée du patriarche. Ce narthex communiquait avec la nef par plusieurs portes; la porte de droite des portes royales est signalée.

5. Cf. *Cer.*, I, 30, p. 166; I, 1, p. 31 ; Dmitrievskij, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, p. 303-304.

6. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 31 ; I, 30, p. 166 ; Dmitrievskij, *op. cit.*, p. 304, 308. Sur le sens du mot γυναικίτης, désignant le bas-côté de l'église, voir J. Ebersolt, *Sainte-Sophie de Constantinople*, Paris, 1910, p. 31 n. 1. La τροπική de la sainte châsse est mentionnée dans un autre texte (cf. *Cer.*, I, 30, p. 169). On désignait par là un arc soutenu par deux colonnes ; cf. J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople*, Paris, 1910, p. 72, 94-95, 112.

7. Voir plus haut, p. 54.

8. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 263. On sait que Nicéphore Phocas rapporta de son expédition de Syrie, en 968, une boucle des cheveux de Jean-Baptiste (v. plus haut, p. 23). Jean Tzimiscès avait rapporté aussi de sa campagne de 975 la chevelure du Précurseur (v. plus haut, p. 20).

Ce n'est pas tout. Dans la même église de la Sainte-Châsse se trouvait encore, du côté gauche, un oratoire où les souverains allaient aussi prier[1]. Le livre des *Cérémonies* ne donne pas le nom de cet oratoire. Mais on sait par ailleurs qu'il existait « à l'intérieur de l'église de la Vierge des Chalcopratia » un oratoire consacré à l'apôtre Jacques, frère du Seigneur[2]. L'érection de cet oratoire de Saint-Jacques est attribué à l'empereur Justin II, qui y aurait déposé les reliques des saints Innocents, de saint Syméon, de Zacharie, le père de saint Jean Baptiste et de Jacques, le frère du Seigneur[3].

Ainsi les noms de Jacques, de Zacharie et de Syméon furent réunis par la tradition grecque[4]. Dans les *Vies des Prophètes* Syméon le Théodochos, ainsi appelé parce qu'il reçut dans ses bras le Christ, lorsque ses parents l'apportèrent au Temple (Luc, II, 25), Zacharie, le père de Jean-Baptiste, et le Précurseur lui-même figurent parmi les prophètes de l'ancienne Alliance et viennent immédiatement après eux, parce qu'ils ont annoncé la venue du Christ[5]. Les saints Innocents que les Grecs appellent les saints Enfants (Νήπιοι), étaient aussi associés aux grands souvenirs de l'enfance du Christ. On montrait leur tombeau à Bethléem, et Constantinople ne manqua pas d'y prélever une partie au moins de leurs restes[6].

1. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 31 ; I, 30, p. 166,

2. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 15, 142 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 155, 157, 201, 348, 439-440, 658.

3. Cf. Preger, *op. cit.*, p. 263. Ces reliques ont été vues par les pèlerins, mais en d'autres endroits. Jacques, frère du Seigneur, est signalé à Constantinople, vers 1120 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 211). Il est mentionné dans la chapelle impériale du Palais, en 1157, avec Syméon, qui porta le Christ à l'autel, avec Zacharie, le père de Jean-Baptiste (cf. *Ibid.*, p. 215). Vers 1190, Jacques, frère du Seigneur, est signalé au même endroit (cf. *Ibid.*, p. 217). Les têtes de Jacques le Mineur, de Syméon le Juste, de Zacharie sont mentionnées, avec le corps de deux d'entre eux (cf. *Ibid.*, p. 217). Antoine de Novgorod, en 1200, place dans l'église de Saint-Michel au Palais, le tombeau de Syméon le Juste, de Jacques, frère du Seigneur, de saint Zacharie, la moitié des restes des Innocents, tandis que l'autre moitié était à Jérusalem (cf. *Itin. russes*, p. 99). Il a vu la tête de Jacques, frère du Seigneur, aux Saints-Apôtres (cf. *Ibid.*, p. 101; on doit lire ici Jacques et non Jean ; cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 225). Les reliques des Innocents sont mentionnées à Sainte-Sophie par l'Anonyme (1424-1453) (cf. *Itin. russes*, p. 226). Elles avaient été signalées au palais antérieurement (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 209, 217). Le corps de Syméon le Juste a été mentionné, on l'a vu, au palais, ainsi que sa tête (*Ibid.*, p. 212, 217). Un os de sa main a été vu, en 1200, par Antoine de Novgorod au monastère de Saint-Basile (cf. *Itin. russes*, p. 106). En 1393, le pèlerin Alexandre a vu une partie des reliques de Syméon le Juste dans le monastère de la Péribleptos (cf. *Ibid.*, p. 163). Les reliques de Zacharie, le père de Jean-Baptiste, ont été signalées aussi au Palais. Sa tête et sa main droite sont mentionnées, vers 1150, dans l'église de Saint-Jean (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II p. 212). D'après une autre tradition, les reliques de saint Zacharie avaient été déposées à Sainte-Sophie lors de la dédicace en 415 (v. plus haut, p. 6).

4. Cf. R. A. Lipsius, *Die Apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2, Braunschweig, 1884, p. 249.

5. Cf. E. Nestle, *Marginalien und Materialen*, Tubingue, 1893, p. 33-35.

6. Cf. H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 215-216.

La petite église de la Sainte-Châsse était donc très riche en reliques. Mais les textes ne disent rien sur sa structure architecturale. On est mieux renseigné sur l'église proprement dite. On sait que cette dernière était précédée d'un narthex et pourvue aussi de tribunes, où l'on avait accès par un escalier en bois, qui se trouvait dans le bas côté gauche [1]. On sait aussi qu'elle avait la forme allongée qui caractérise les basiliques [2]. Au neuvième siècle Basile Ier (867-886), jugeant que l'édifice n'avait pas assez d'élévation et était mal éclairé, suréleva la toiture et perça les murs latéraux d'arcs qui laissèrent pénétrer abondamment la lumière à l'intérieur [3].

Avant cette restauration, l'église était une basilique recouverte d'un toit en charpente et pourvue de larges tribunes. Elle présentait l'aspect général de la basilique des Blachernes. Et il est probable que, comme aux Blachernes, la petite église de la Sainte-Châsse était un édifice circulaire, construit pour abriter une des reliques les plus précieuses dont Byzance s'enorgueillissait, la ceinture de la Mère de Dieu.

Antoine de Novgorod, en 1200, signale seulement la moitié des restes des Innocents à Constantinople ; l'autre se trouvait encore en Palestine (cf. *Itin. russes*, p. 99). Le pèlerin Daniel, qui visita Bethléem en 1106-1107, avait vu sous l'église une grotte où étaient ensevelies les reliques des saints Innocents, qui, d'après lui, ont été transportées à Constantinople (cf. *Itin. russes*, p. 40). Il semble bien cependant qu'une partie des reliques soit restée à Bethléem. Le pèlerin Basile (1465-1466) les signale encore dans l'église de la Nativité (cf. *Itin. russes*, p. 251).

1. Cf. *Cer.*, I, 30, p. 166-167. L'empereur, qui se trouvait dans l'oratoire de l'église de la châsse, en sort et monte par l'escalier de bois dans les catichoumenia, pour assister à l'office liturgique et pour communier. La cérémonie terminée, l'empereur descendait par l'escalier de bois du gynécée, du côté gauche, et quittait l'église. Ce même escalier est signalé dans un autre texte (cf. *Cer.*, I, 35, p. 185).

2. Elle est désignée sous le nom de ναὸς δρομικός ; cf. Constant. Porphyrog., *De Administrando Imperio*, 29, éd. Bonn, p. 139.

3. Cf. Theophan. Contin., V, 93, éd. Bonn, p. 339.

VI

Sainte-Marie de la Source. — Sainte-Marie-Nouvelle-Jérusalem. Sainte-Marie-Jérusalem et Saint-Diomède. Sainte-Marie-Hodegetria.

Sainte-Marie des Blachernes et Sainte-Marie des Chalcopratia n'étaient pas les seuls sanctuaires de la Vierge où la cour aimait à se rendre. Sainte-Marie de la Source (ναὸς τῆς Θεοτόκου τῆς Πηγῆς) était un lieu de pèlerinage très fréquenté par le peuple. Les empereurs s'y rendaient en procession au moins une fois par an, à la fête de l'Ascension[1].

Ils arrivaient dans l'atrium (λουτήϊ), qui s'étendait devant l'église, et pénétraient dans le narthex, où ils attendaient l'arrivée du patriarche, qui devait présider la cérémonie religieuse[2]. Le patriarche et l'empereur faisaient ensuite leur entrée solennelle dans l'église ; ils contournaient l'ambon et arrivaient aux portes saintes, puis ils entraient successivement dans le sanctuaire, où ils accomplissaient les rites accoutumés. L'empereur, après avoir déposé ses largesses sur la table sainte, sortait du sanctuaire, passait par le côté droit de l'église et montait par un escalier en colimaçon (κοχλίας), dans les tribunes (κατηχουμένια)[3]. Cet escalier se trouvait à l'extrémité méridio-

1. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 103 s. ; II, 52, p. 774-775. Le 8 janvier avait lieu une synaxis ; le 9 juillet on célébrait l'anniversaire de la dédicace (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 380, 810).

2. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 109-111. Les portes du loutir sont mentionnées à deux reprises. C'est par la porte de droite que l'empereur entre dans l'église. C'est par la porte du milieu qu'il passe ensuite pour entrer dans le narthex, où il attend l'arrivée du patriarche.

3. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 112-113. Le patriarche montait par le même escalier dans les tribunes, où il faisait communier l'empereur ; il redescendait ensuite par là pour aller achever le service liturgique. L'office terminé, il remontait dans les catichoumenia par le même escalier, pour prendre part au festin donné par l'empereur.

nale du narthex[1]. Ces tribunes, où l'empereur assistait à l'office liturgique et où il communiait des mains du patriarche, étaient spacieuses. On y trouvait une petite salle (στενὸς τρίκλινος), où l'empereur célébrait un festin après la cérémonie religieuse, et une chambre (κοιτών) réservée à l'empereur[2].

Pendant le repas les factions se tenaient en bas dans l'atrium et faisaient entendre les chants de circonstance[3]. Les Bleus disaient : « Fleuve éternel, source sainte, nous Chrétiens t'avons trouvée, Mère toute sainte de Dieu ; nous t'implorons sans cesse... nous te louons comme tu le mérites... » Les Verts répondaient : « Source de vie des Romains, Vierge, Mère de Dieu, dirige les souverains nés dans la pourpre, qui ont reçu de toi la couronne... Nous implorons ta protection. Entoure-nous de tes ailes tutélaires[4]... »

Ici, comme aux Blachernes, se trouvait une source sainte. Ici s'élevait une église dont on sait par le livre des *Cérémonies* qu'elle était précédée d'un atrium et d'un narthex, et pourvue de tribunes. L'historien Nicéphore Calliste a donné, au quatorzième siècle, des renseignements complémentaires sur la structure de ce monument. Il s'élevait à environ un stade de la ville, dans un endroit charmant, planté de platanes et de cyprès, et entouré de prairies. L'empereur Léon Ier (457-474) y éleva une église à la Mère de Dieu sur l'emplacement même de la source, qui était abritée par la toiture de l'édifice. Celui-ci avait la forme générale, d'un rectangle dont la longueur dépassait d'un tiers la largeur, dit Nicéphore Calliste. Les murs, qui s'enfonçaient en terre, n'étaient décorés qu'à partir du niveau du sol environnant. La construction était entourée de quatre portiques (στοαί). Ceux qui s'étendaient à l'est et à l'ouest, s'élevaient librement dans les airs. Les deux autres, au nord et au sud, étaient reliés aux murs voisins par leurs extrémités. Au-dessus des arcs, l'édifice devenait circulaire et ses dimensions étaient moins grandes ; il s'appuyait ici sur des portiques, disposés à intervalles réguliers. Des ouvertures laissaient pénétrer la lumière, qui se répandait abondamment sur la source et dans toute l'église. Au-dessus se dressait la coupole sphérique ; sa décoration la faisait ressembler à un ciel tout illuminé et à

1. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 109-110. L'empereur est entré dans le loutir par la porte de droite, c'est-à-dire méridionale. Il monte ensuite par le cochlias, puis redescend par le même escalier et sort par la porte du loutir pour aller à la rencontre du patriarche. On remarque dans le texte (*Cer.*, I, 18, p. 112) que l'empereur, en sortant du sanctuaire, passe par le côté droit, c'est-à-dire méridional, de l'église, et monte par le même escalier dans les catichoumenia.

2. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 109-110, 113.

3. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 114.

4. Cf. *Cer.*, I, 8, p. 54-55.

un feu ardent. Elle était, en effet, décorée de mosaïques d'or. Les murs de l'église étaient recouverts de marbres brillants. La source occupait à peu près le milieu de l'édifice ; elle était entourée d'une construction carrée en marbre; on descendait à la phiale par deux escaliers latéraux. Une vasque peu profonde recevait l'eau de la source; elle était percée de trous, par lesquels s'échappait le trop-plein. Nicéphore Calliste décrit encore une construction surmontée d'une coupole basse, qui séparait le sanctuaire de la source sainte, ainsi que deux escaliers en marbre, qui donnaient un accès facile à la phiale[1].

De cette description il ressort que l'église de la Vierge était un édifice très original par sa structure. La forme générale est celle d'un rectangle, précédé à l'ouest par un narthex et terminé à l'est par une abside. A l'est et à l'ouest une série de colonnes, reliées par des arcs, s'ouvrent d'un côté sur le sanctuaire, de l'autre sur le vestibule. Deux séries de colonnes séparent aussi les bas côtés de la nef centrale, qui présente la forme d'un carré.

Les quatre portiques du rez-de-chaussée soutiennent des tribunes, bordées elles aussi du côté de la nef par des colonnes. Cette colonnade circulaire soutient la coupole centrale, et ménage la transition du plan carré du rez-de-chaussée au cercle du dôme, qui recouvrait toute la nef. Vers le milieu de cette nef s'ouvre profondément dans le sol une excavation, avec quatre murs droits, formant un carré. On y descend par deux escaliers qui conduisent à la phiale. Cette excavation, au fond de laquelle coulait l'eau miraculeuse, semble avoir été recouverte elle-même par une coupole plus basse, naturellement, que la grande coupole centrale.

Nicéphore Calliste donne à Léon Ier la priorité dans la construction de l'église. Mais il ajoute que Justinien Ier édifia plus tard le très beau et très grand naos[2]. Procope et les autres chroniqueurs attribuent l'église de la Vierge uniquement à Justinien[3]. Cette contradiction peut s'expliquer par le fait que l'église comprenait deux édifices distincts. La source proprement dite, entourée de murs et recouverte par une coupole, formait à elle seule un petit édifice, qui aurait été construit, dans la seconde moitié du cinquième siècle, par

1. Cf. Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, XV, 26, (Migne, *P. G.*, t. 147, p. 72-78).

2. Cf. Nicéphore Calliste, *loc. cit.*, p. 73, 77, et l'Acolouthia du même auteur dans P. Lambecius, *Commentariorum de Augustissima Bibliotheca Cæsarea Vindobonensi, lib. VIII*, Vienne, 2e éd. p. 120, 121.

3. Cf. Procope, *de Aedif.* I, 3, éd. Bonn, p. 184-185 ; Theophan. Contin , VI, 15, éd. Bonn, p. 406 ; Zonaras, *Epit. hist.*, XIV, 7, éd. Dindorf, t. III, p. 275 ; Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 259-260 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 678.

Léon Ier pour abriter les eaux sacrées. Au sixième siècle, Justinien élève au-dessus de la source un édifice imposant. Le plan général de son église lui est donné par le carré, au fond duquel se trouve la fontaine. Il l'entoure de portiques et de murs, et édifie une église avec des tribunes et une grande coupole, qui recouvre à la fois la nef et le petit monument abritant la source sacrée.

Cette hypothèse est d'ailleurs confirmée par un texte de l'Anonyme, qui rapporte la tradition suivante. Un jour que Justinien Ier était allé chasser en Thrace, il aperçut dans la campagne une foule de gens, qui sortaient d'un petit oratoire. L'empereur s'informe. Un personnage de sa suite lui répond : « C'est là qu'est la source des guérisons. » Le basileus donna aussitôt des ordres pour la construction qui fut faite avec le reste des matériaux employés pour la construction de Sainte-Sophie[1].

L'église fut restaurée à plusieurs reprises, une première fois à la fin du huitième siècle par Irène et son fils Constantin VI, après un tremblement de terre[2]; une seconde fois, au neuvième siècle, par Basile Ier[3], et plus tard encore par Léon VI le Sage[4]. La décoration du monument était très riche. Suivant Nicéphore Calliste les murs étaient tapissés de marbre et la coupole resplendissait de l'éclat vif des mosaïques. Une épigramme de l'Anthologie mentionne des images de la Vierge et du Christ, et des scènes du cycle évangélique : l'Annonciation, la Présentation du Christ au Temple, la Guérison de l'aveugle-né, la Transfiguration, le Crucifiement; enfin, dans la coupole, l'Ascension[5].

Mais c'est la source elle-même qui constituait le grand attrait de cette église. Au quatorzième siècle, Manuel Philès célèbre à plusieurs reprises dans ces poëmes « l'Icone de la Source ». « Je vois en toi, Vierge, la source de vie; tu apaises l'ardeur du danger; tu me ranimes par tes prodiges, toi qui portes dans ton sein la source de l'immortalité[6]. » La Vierge, Source de vie (Ζωοδόχος Πηγή), est un type iconographique, né du rapprochement de deux cultes : celui de la Vierge et celui des eaux miraculeuses. La Vierge ayant sur son sein le Christ-Enfant est représentée dans une phiale (fig. 11). Cette repré-

1. Cf. Preger, *loc. cit.*
2. Cf. *Ibid.*
3. Cf. Theophan. Contin., V, 80, éd. Bonn, p. 323; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 238.
4. Cf. *Epigrammatum Anthologia palatina*, éd. Dübner, t. I, Paris, 1864, p. 13; P. Lambecius, *op. cit.*, p. 121 ; cf. S. Bénay (*Échos d'Orient*, t. III, 1900, p. 226 s.).
5. Cf. *Epigram. Anth. pal., op. cit.*, p. 13-14.
6. Cf. Manuel Philès, *Carmina*, éd. E. Miller, t. I, Paris, 1855, p. 376 ; t. II, 1857, p. 157-158, 399.

sentation qui comporte des variantes, était très répandue dans la dernière époque de l'Empire byzantin[1] et s'est perpétuée jusqu'à l'époque moderne. Autour de la vasque que domine la figure de la Vierge apparaissent des hommes, des femmes, des empereurs, des patriarches, des prêtres, des malades, des possédés venus pour chercher la

Fig. 11. — La Mère de Dieu « Source de vie ». (D'après G. Millet.)

guérison. Les pèlerins russes du quatorzième et du quinzième siècle se rendaient à Pigi, comme ils disaient, « pour adorer la Vierge, boire la sainte eau miraculeuse et s'en laver[2]. »

1. On la rencontre à Mistra, à l'église des Saints-Théodores et à l'église du Brontochion (cf. G. Millet, *Monuments byzantins de Mistra*, Paris, 1910, pl. 90, fig. 2 ; pl. 97, fig. 2) ; au monastère de Saint-Paul au mont Athos (cf. Kondakov, *Ikonographija Bogomateri*, t. II, Pétrograd, 1915, p. 376, fig. 218) ; sur une pierre gravée du musée Vettori (cf. Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, Paris, 1889, p. 792-793), et sur plusieurs icones (cf. S. Bénay, *Échos d'Orient*, t. III, 1900, p. 299 s. ; Johann Georg, Herzog zu Sachsen, *Byzant. Zeitschrift*, t. XVIII, 1909, p. 183 s. ; Lichatchev, *Istoričeskoe Značenie italo-grečeskoj ikonopisi Izobraženija Bogomateri*, Pétersbourg, 1911, p. 80 s.

2. Cf. *Itin. russes*, p. 138, 206.

La tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Après avoir franchi la porte de la Source, qui s'ouvre dans la grande muraille terrestre (aujourd'hui Silivri Kapou)[1], on gagne un monastère grec, de construction moderne, qui contient dans son enceinte la fameuse source[2]. Les hauts cyprès et les arbres dont parlent les chroniqueurs byzantins évoquent encore le souvenir du sanctuaire, qui fut un des plus célèbres de l'ancienne Byzance. Aux portes de la grande ville, il était un lieu de repos pour les habitants, qui venaient y chercher le rafraîchissement des eaux, l'atténuation de leurs maux et la guérison de leurs maladies.

*
* *

Dans ces parages s'élevait autrefois un sanctuaire où les empereurs se rendaient aux processions triomphales. Lorsque Nicéphore Phocas fit son entrée à Constantinople, en 963, pour être couronné, il s'arrêta au monastère des Abramites, surnommé la Vierge Acheiropoiètos, avant d'entrer dans la ville par la Porte Dorée[3]. Basile Ier, lors de son triomphe, après ses campagnes de 831 et de 837, avait fait aussi une station dans l'église de la Vierge des Abramites, pour y prier et y allumer des cierges, avant de passer sous l'arc triomphal de la Porte Dorée[4].

Ce monastère, que l'on appelait tantôt Sainte-Marie-Acheiropoiètos, tantôt monastère des Abramites, était attribué à Constantin, qui l'aurait fondé pour le moine Abramios[5]. Il était célèbre à cause d'une image de la Vierge non faite de main d'homme, qui représentait la Mère de Dieu portant le Christ-Enfant sur le bras droit[6]. Ce monastère, dans l'enceinte duquel s'élevait une église consacrée à la Vierge, était situé près de la Porte Dorée, mais en dehors des murs. Ce

1. Cf. *Cer.*, I, 18, p. 109.

2. V. une vue de ce monastère de Baloukli dans G. Schlumberger, *Un empereur grec au Xe siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 151.

3. Cf. *Cer.*, I, 96, p. 438 ; G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 302.

4. Cf. *Cer.*, App. ad. lib. I, p. 499, 501 ; cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*, Paris, 1910, p. 8-9.

5. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 260. On connaît plusieurs tessères de la Panagia Acheiropoiètos ; cf. J. Ebersolt, *Sceaux byzantins du Musée de Constantinople* (Extr. de la *Revue Numismatique*, 1914, p. 5).

6. Cf. Dobschütz, *Christusbilder*, t. I, Leipzig, 1899, p. 83 ; t. II, p. 148-149 ; G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris, 1884, p. 38 ; Kondakov, *Ikonographija Bogomateri*, t. II, Pétrograd, 1915, p. 275 s. ; Lichatchev, *Istoričeskoe Značenie italo-greèeskoj ikonopisi Izobraženija Bogomateri*, Pétersbourg, 1911, p. 130. Sur un sceau de la collection Dethier au type de la Panagia Acheiropoiètos, la Vierge est représentée debout portant l'Enfant sur le bras droit. Cf. G. Schlumberger (*Bulletin de Correspondance hellénique*, t. VII, p. 177).

sanctuaire de la Vierge était appelé aussi *Nouvelle-Jérusalem*. Une procession ecclésiastique s'y rendait le 16 août [1].

A l'intérieur de la Porte Dorée, se trouvait une autre église de la Vierge, appelée *Jérusalem* [2]. Cette église, qui était à l'intérieur des murs, doit être distinguée de la précédente, qui se trouvait en dehors de l'enceinte. Dans l'église de la Vierge, surnommée Jérusalem, se trouvait un martyrion dédié à saint Diomède. L'empereur se rendait dans ce dernier sanctuaire le 15 août au soir [3], et le clergé y célébrait le lendemain la mémoire du martyr [4]. Aussi cette église de la Vierge-Jérusalem est-elle identifiée par les auteurs byzantins avec Saint-Diomède [5]. L'église de Saint-Diomède était donc une dépendance de l'église de la Vierge-Jérusalem et était située dans l'enceinte d'un monastère qui se trouvait à l'intérieur de la Porte Dorée. Quand le futur Basile Ier, ayant quitté la Macédoine, arriva à Constantinople où il devait faire une si brillante fortune, il pénétra dans la capitale par la Porte Dorée. Après avoir franchi cette dernière, fatigué par le voyage, il alla se coucher devant la porte de Saint-Diomède, qui était toute proche. Pendant la nuit saint Diomède apparut à l'higoumène du monastère et lui ordonna d'aller à la porte, d'introduire celui qui s'y trouvait, de le soigner, car cet homme, disait-il, serait un jour empereur [6]. Lorsqu'il fut monté sur le trône impérial,

1. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 106, 107. D'après le texte du typicon, l'église de la Vierge, surnommée Nouvelle-Jérusalem, se trouvait près de la Porte Dorée, mais en dehors de celle-ci.

2. Cf. *Depositio vestis Deiparae in Blachernis* (F. Combefis, *Auctarium novissimum*, t. II, Paris, 1648, p. 774 ; Loparev dans *Vizant. Vremennik*, t. II, 1895, p. 594).

3. Cf. *Cer.*, II, 52, p. 780.

4. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 901, 16 août. La synaxis a lieu dans le martyrion du saint, qui se trouve à l'intérieur de l'église de la Vierge, près de la Porte Dorée. D'après un autre texte (*Syn. eccl. Const.*, p. 910, 19 août) la mémoire de saint Diomède était célébrée à l'intérieur de l'église de la Vierge, surnommée Jérusalem.

5. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 237. On a souvent confondu ces églises diverses par suite de leur proximité. Krasnoselcev (*Ljetopis istoriko-philologičeskago Obščestva pri imperatorskom Novorossijskom Universiteljé*, t. II, 1, Odessa, 1892, p. 189, 190) a identifié l'église de la Vierge de la Source avec Saint-Diomède. Mais jamais l'église de la Source n'est appelée Jérusalem ou Nouvelle-Jérusalem. Son erreur vient d'une mauvaise interprétation d'un passage du typicon. La procession, d'après ce texte, a lieu, le 16 août, à la campagne, à Saint-Diomède, et en dehors de la Porte. Il s'agit de localités différentes. Saint-Diomède et l'église de la Vierge-Jérusalem se trouvant à l'intérieur des murs, le lieu situé en dehors de l'enceinte est l'église de la Vierge-Nouvelle-Jérusalem, où la procession se rend précisément le 16 août (cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 106-107). Gédéon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899, p. 154, 155, a placé à tort l'église de Saint-Diomède en dehors de la Porte-Dorée. Loparev (*Vizant. Vremennik*, t. II, 1895, p. 619-621) a distingué l'église de la Vierge-Jérusalem de l'église de la Vierge-Nouvelle-Jérusalem ; mais il identifie cette dernière avec l'église de la Vierge de la Source.

6. Cf. Theophan. Contin., V, 9, éd. Bonn, p. 223 ; Syméon Magister, 11, éd. Bonn, p. 656.

Basile Ier, pour témoigner sa reconnaissance au saint dont la prédiction s'était réalisée, agrandit son église, la décora magnifiquement et la dota de richesses considérables[1].

D'après une tradition l'église remonterait au règne de Constantin le Grand[2]. Elle existait sûrement au sixième siècle, sous le règne de Justinien[3]. Le culte de ce saint médecin de Nicée, qui mourut martyr sous Dioclétien[4], était en tout cas assez ancien à Constantinople. Ses restes, qui, d'après la légende, avaient été recueillis après son supplice par une femme, Petronia[5], furent transportés à Constantinople. Son bras est signalé à l'église des Saints-Apôtres, vers 1150[6]. En 1200, Antoine de Novgorod a vu près des Portes Dorées l'église de Saint-Diomède contenant ses reliques[7]. Le saint médecin continuait à opérer après sa mort de nombreuses guérisons[8].

Ainsi il existait aux portes de Constantinople plusieurs sanctuaires dédiés à la Vierge. En dehors de la ville impériale un culte se créa au-dessus d'une source miraculeuse ; près de l'entrée monumentale qu'on appelait la Porte Dorée, en dehors de l'enceinte, une icone de la Vierge attirait les fidèles dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem. A l'intérieur des murs, près des portes triomphales, l'église de la Vierge-Jérusalem était aussi célèbre par un sanctuaire élevé à un saint guérisseur.

*
* *

Parmi les sanctuaires dédiés à la Vierge, les deux plus importants étaient les Blachernes et les Chalcopratia, qui contenaient des reliques de Marie ; mais les images prirent très vite dans le culte une place importante. La Blachernitissa, l'Hagiosoritissa étaient des icones vénérées autant que les reliques de la Mère de Dieu. L'image évoquait mieux le souvenir du saint que sa relique, surtout depuis le moment où apparurent les images non faites de main d'homme, les Acheiropoiètes. Byzance, on l'a vu, croyait posséder dans l'église de la Nouvelle-Jérusalem un portrait que la Vierge avait fait de ses

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 225, 246-247 ; Theophan. Cont., V, 73, éd. Bonn, p. 316-317.
2. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 246-247.
3. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 237.
4. Cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 75 ; *Acta Sanct.*, août, t. III, p. 268 s.
5. Cf. *Acta Sanct.*, *loc. cit.*, p. 270.
6. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212.
7. Cf. *Itin. russes*, p. 102. L'église de Saint-Diomède est signalée encore par le Pèlerin anonyme (1421-1453) ; mais les reliques du saint n'y sont plus mentionnées (cf. *Ibid.*, p. 231).
8. Cf. *Itin. russes*, p. 231.

propres mains[1]. Elle entra aussi en possession du portrait de la Vierge peint par l'évangéliste Luc. D'après la tradition l'impératrice Eudoxie, femme de Théodose II (408-450), l'avait trouvé pendant son pèlerinage à Jérusalem et l'avait envoyé, à Constantinople, à Pulchérie, la pieuse sœur de l'empereur. Celle-ci fonda l'église de la Vierge des Guides (τῶν Ὁδηγῶν)[2], qui devint célèbre à cause de l'icone de la Vierge conductrice (Ὁδηγήτρια). Le type primitif de la Vierge Hodegetria représentait la Mère de Dieu debout portant le Christ-Enfant sur le bras gauche[3] (fig. 12). C'était une des icones les plus vénérées de la cité. Les empereurs l'emmenaient avec eux en campagne; elle rentrait avec eux en triomphe dans la capitale. Quand la ville était menacée, on la portait sur les murailles comme un palladium[4].

Fig. 12. — Sceau du Musée de Constantinople (Inv. n° 167). Type de la Vierge Hodegetria.

L'église, qui contenait cette icone, faisait partie d'un monastère qui attirait un grand nombre d'adorateurs et de pèlerins. « Il est vraiment merveilleux de voir, dit l'un d'eux, en quel nombre s'y rassemblent le peuple et les gens des autres villes ! » — « Qui l'approche avec foi recouvre la santé », dit un autre. Pendant la persécution iconoclaste, l'on conserva l'image murée dans le couvent du Pantocrator; et l'on alluma devant elle une lampe, qui ne s'éteignit pas pendant soixante ans, raconte un troisième. L'image, d'après les pèlerins, était très grande et il fallait quatre hommes pour la porter, quand elle quittait l'église[5]. Clavijo, qui vit encore l'église ornée de mosaïques et la fameuse icone, dit de cette dernière qu'elle était

1. Cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 83.

2. Cf. Théodore le Lecteur, *Eccles. Hist.*, I, 5 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 168) ; cf. Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, XIV, 2 (Migne, *P. G.*, t. 146, p. 1061). Un texte des Patria dit que l'église fut bâtie par Michel III (842-867), mais qu'il existait auparavant un oratoire avec une source miraculeuse (cf. Preger, *Script. Orig. Const.*, t. II, p. 223). Il s'agit d'un agrandissement et d'une restauration de l'église ancienne.

3. Sur cette image, v. Dobschütz, *Christusbilder*, t. III, Leipzig, 1899, p. 221 s., 269, 273 ; Kondakov, *Ikonographija Bogomateri*, t. II, Pétrograd, 1915, p. 152 s. ; Lichatchev, *Istoričeskoe Značenie italo-grečeskoj ikonopisi Izobraženija Bogomateri*, Pétersbourg, 1911, p. 106 s. ; Lipsius, *Die Apokryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, t. II, 2, Braunschweig, 1884, p. 361 ; Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 632.

4. Cf. Du Cange, *op. cit.*, lib. IV, p. 89-91 ; Ph. Meyer (*Byzant. Zeitschrift*, t. V, 1896, p. 84).

5. Cf. *Itin. russes*, p. 99, 102. Antoine de Novgorod a vu l'image au Grand Palais. Étienne de Novgorod, vers 1350, l'a vue dans le couvent de la Sainte-Vierge (cf. *Ibid.*, p. 119-120), de même les autres pèlerins du xiv^e^ et du xv^e^ siècle. (Cf. *Ibid.*, p. 137, 162, 201, 229).

peinte sur une planche carrée, posée sur deux pieds. La planche était recouverte d'argent ; on y voyait incrustés des saphirs, des émeraudes, des turquoises, des perles fines et beaucoup d'autres pierreries. Elle était placée dans une caisse en fer et chaque mardi on célébrait en son honneur une grande fête[1]. L'image fut vénérée jusqu'en 1453, époque à laquelle elle disparut[2], de même que le monastère, qui était situé à l'est de Sainte-Sophie, à droite du chemin conduisant de la Grande Église à la mer[3].

Ainsi les souvenirs de la Palestine, le berceau du christianisme, étaient nombreux à Constantinople. On y rencontrait des églises qui portaient le nom de Jérusalem et de Nouvelle-Jérusalem. La confrérie des Spoudaei, qui était installée près du saint Sépulcre, avait aussi à Constantinople un monastère[4]. Un couvent dont l'on attribuait la fondation à sainte Hélène avait reçu le nom de Bethléem[5]. L'église des Saints-Carpus-et-Papylus, que l'on attribuait aussi à la mère de Constantin, avait été construite « sur le modèle du tombeau du Christ[6] ». La Palestine n'avait pas seulement inspiré à Byzance des modèles pour ses sanctuaires, elle lui avait livré des trésors, des icones et surtout les reliques du Christ, de la Vierge et des Apôtres, si avidement recherchées par les souverains de Constantinople et par leurs sujets.

1. Cf. Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques au commencement du* xv^e^ *siècle. Fragment de l'Itinéraire de Clavijo*, Odessa, 1883, p. 18. — Le nom de l'Hodegetria est étrangement altéré en celui de Marie de la Dessetria.

2. Cf. Dobschütz, *loc. cit.*, p. 273.

3. Cf. *Itin. russes*, p. 201, 229. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 52, prétend avoir retrouvé dans cette direction un ayasma, qui serait la source signalée par les Patria ; cf. A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 257-258.

4. Cf. A. A. Dmitrievskij, *Drevnjeičie patriarčie tipikoni*, Kiev, 1907, p. 202 s. ; S. Petridès (*Echos d'Orient*, 1900-1901, p. 225 s. ; 1904, p. 341 s).

5. Cf. J. P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897 p. 132 s.

6. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 245 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 134, 135. Les reliques de ces deux martyrs de Pergame sont signalées en 1200 par Antoine de Novgorod et par l'Anonyme russe (1324-1453) ; cf. *Itin. russes*, p. 102, 234. Sur ces saints v. H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 176 ; *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 44.

VII

L'oratoire de Constantin au forum. — Saint-Mocius. Saint-Acace

On sait qu'au milieu du forum de Constantin, qui était une des plus belles places de la ville, le fondateur de la cité avait élevé une grande colonne en porphyre, qui est encore debout, mais dont la base est entourée aujourd'hui d'un grossier revêtement de maçonnerie (fig. 13). Les voyageurs anciens, qui ont décrit cette colonne[1], ne disent rien d'un sanctuaire qui était en liaison étroite avec elle. Il a disparu sans laisser de traces, du moins apparentes, et la même incertitude subsiste quant à l'époque où il fut érigé.

On le désignait sous le nom d'oratoire de Saint-Constantin. La cour s'y rendait à la fête de l'Annonciation, le 25 mars[2], le lundi de Pâques[3], à la fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre[4]. Enfin lorsqu'on célébrait la cérémonie du triomphe sur le forum, l'empereur se tenait devant l'oratoire, sur les marches du piédestal de la colonne, pour y entendre les acclamations[5].

L'oratoire de Constantin était, en effet, situé tout près de la colonne. Les marches qui entouraient le piédestal de cette dernière et les marches qui donnaient accès à l'oratoire étaient identiques[6].

1. Cf. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les Voyageurs du Levant*, Paris, 1919, *passim*.

2. Cf. *Cer.*, I, 30, p. 164 s.

3. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 74 s.

4. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 28 s. Au XIV^e^ siècle, l'empereur et le patriarche se rendaient encore en procession, le 1^er^ septembre, à la Colonne de porphyre sur le forum. Cf. Codinus, *De Offic.*, XV, éd. Bonn, p. 79-80.

5. Cf. *Cer.*, II, 19, p. 609 s.

6. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 74 ; I, 30, p. 164. L'empereur, qui se trouve au forum de Constantin, va jusqu'à la Colonne, où se dresse l'église de Constantin. Il monte les degrés de l'église et attend l'arrivée du patriarche.

Ce sanctuaire avait des dimensions très modestes. Pendant la cérémonie, le patriarche y entrait seul avec son clergé, pour officier; l'empereur n'y pénétrait pas, mais, ayant gravi les marches, il se tenait avec sa suite à la porte de l'oratoire[1]. Devant l'entrée se dressait un support de marbre, sur lequel on fixait la croix processionnelle pendant la cérémonie[2]. Lorsque celle-ci était terminée, l'empereur redescendait les degrés et quittait la place[3].

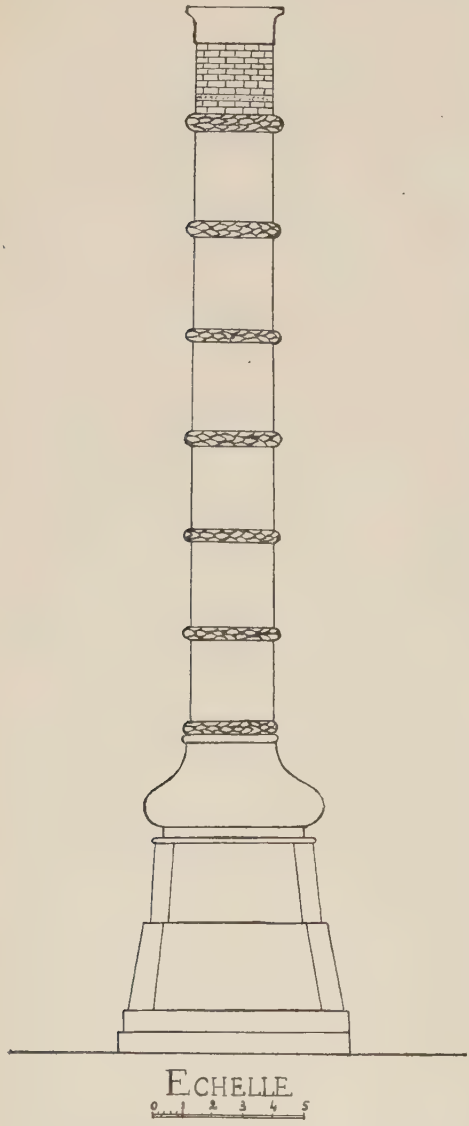

Fig. 13.— Colonne en porphyre de Constantin.

Ainsi l'oratoire de Constantin devait s'élever au pied de la colonne, sur le piédestal, qui était entouré de marches[4]. Cet oratoire a disparu, de même que la statue, qui était autrefois au sommet de la colonne. Elle représentait le fondateur de la ville en Apollon ra-

1. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 74-75 ; I, 30, p. 164-165 ; II, 19, p. 609. Le patriarche monte les marches où se tient le basileus. La croix processionnelle est placée derrière l'empereur, près de la porte du naos. Le patriarche entre ensuite dans l'oratoire pour célébrer l'office. Les degrés de la Colonne de porphyre sont aussi mentionnés ailleurs (cf. *Cer.*, I, 1, p. 28-30 ; II, 19, p. 609). L'oratoire, ayant des dimensions très petites, n'avait qu'une seule porte (πύλη). Mais il avait des fenêtres (θυρίδες) ; cf. *Cer.*, I, 1, p. 30.

2. Cf. *Cer.*, I, 1, p. 29-30 ; I, 10, p. 75 ; II, 9, p. 609.

3. Cf. *Cer.*, I, 10, p. 75 ; I, 30, p. 165.

4. Bjeljaev (*Ljétopis istoriko philologičskago obščestva pri imperatorskom Novorossijskom Universitetjé*, t. IV, Viz. otdj. 2, Odessa, 1894, p. 6, 12-13) a supposé que l'oratoire de Constantin se trouvait à l'intérieur de la Colonne, dans son soubassement. Bien que la base de la Colonne ne soit pas dégagée aujourd'hui, cette hypothèse est peu vraisemblable ; le piédestal de la Colonne de porphyre n'est pas assez vaste pour contenir un oratoire, quelque petit qu'il soit.

dié [1]; sa tête était entourée de rayons, qui, d'après la tradition, étaient des clous (ἧλοι), qui avaient percé le corps du Christ sur la croix [2]. Ces clous lui avaient été envoyés de Jérusalem par sa mère Hélène [3]. De même Constantin fit déposer dans sa propre statue une parcelle de la vraie Croix que sa mère lui avait fait parvenir, aussitôt après l'invention [4]. Cette statue était donc un véritable reliquaire. En 1105, elle fut renversée par une tempête [5] et fut remplacée par une croix. L'œuvre d'art périt sans doute, mais les saints clous ne disparurent pas avec elle, car Nicolas Mesaritis en signale un, au palais, à l'église de la Vierge-du Phare, et on en montrait certainement plusieurs à Constantinople [6].

Non seulement la statue, mais la colonne elle-même formait un énorme reliquaire. Sous la base on avait déposé d'autres reliques. C'étaient d'abord les douze paniers du miracle de la multiplication des pains [7]. Ces douze paniers sont mentionnés en 1092 [8]. Antoine de Novgorod, en 1200, les a vus dans l'église de Saint-Michel au palais [9]. Mais les pèlerins russes du quatorzième et du quinzième siècle les signalent dans la colonne même de Constantin [10]. C'était ensuite la hache avec laquelle Noé construisit l'arche; sa présence au palais est attestée en 1157 [11]; mais les pèlerins slaves de la dernière époque la mentionnent toujours dans la Colonne [12]. C'étaient enfin les deux croix des larrons et le vase de parfum dont le Christ fut oint [13].

1. Cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 528; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, v. 138, 174.

2. Cf. Zonaras, *Epit. hist.*, XIII, 3, éd. Dindorf, t. III, p. 182; Preger, *op. cit.*, p. 174; cf. Preger, *Konstantinos-Helios* (*Hermès*, t. 36, 1901, p. 457).

3. Cf. Socrate, *Hist. eccl.*, I, 17 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 117); Sozomène, *Hist. eccl.*, II, 1 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 933). Suivant ces deux auteurs, Constantin fit avec les clous de la vraie Croix un mors et un casque (v. plus haut, p. 7). Mais Constantin avait pu en utiliser une partie pour sa statue.

4. Cf. Socrate, *loc. cit.*; v. plus haut, p. 7.

5. Cf. Unger, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878, p. 154; Th. Reinach (*Revue des Études grecques*, t. IX, 1896, p. 71).

6. V. plus haut p. 27. Le Pèlerin anonyme (1424-1453) signale encore la Colonne « sur le sommet de laquelle sont scellés les clous du Christ ». Cf. *Itin. russes*, p. 238.

7. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 518, 565, mentionne, outre les douze paniers, sept corbeilles; de même Nicéphore Calliste (*Hist. eccl.*, VII, 49, Migne, *P. G.*, t. 145, p. 1325). Constantin le Rhodien signale douze paniers (cf. éd. Legrand, *Revue des Études grecques*, t. IX, 1896, p. 38, v. 75 s.). Les textes des Évangiles ne parlent que de douze paniers (cf. Matth. 14, 20; Marc, 6, 43; Luc 9, 17; Jean 6, 13).

8. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208.

9. Cf. *Itin. russes*, p. 99-100. Les douze paniers sont signalés aussi au palais en 1157 (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 215).

10. Cf. *Itin. russes*, p. 119, 203, 233. L'Anonyme (1424-1453) ne signale plus qu'une des douze corbeilles dans la colonne.

11. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 215.

12. Cf. *Itin. russes*, p. 119, 203, 238.

13. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 161.

Toutes ces reliques constituaient, comme le dit un historien byzantin, le trésor inviolé de la capitale[1]. Dans la Colonne de porphyre et dans le petit oratoire étaient conservés les souvenirs les plus sacrés pour les Byzantins, qui avaient ainsi associé le nom du fondateur du christianisme au nom du fondateur de leur cité. Sur ce forum de Constantin, qui était une des places les plus fréquentées de la capitale, les empereurs allaient rendre grâce, après leur victoire, au pied de la statue, qui passait pour le gage de la conservation de leur Empire.

*
* *

Les Byzantins, qui conservaient précieusement les souvenirs de leurs origines, élevèrent des sanctuaires non seulement en l'honneur de celui qui avait fondé leur ville, mais aussi en l'honneur des martyrs des premiers siècles, qui avaient arrosé de leur sang le sol de leur cité. Parmi ces derniers se trouvait saint Mocius (Μώκιος).

D'après le récit du martyre de ce saint et d'après le panégyrique écrit par le moine Michel avant la fin du dixième siècle, Mocius était un presbytre de l'église d'Amphipolis, né d'une bonne famille. Sous le règne de Dioclétien il essaie de convertir ses compatriotes au christianisme, mais il est dénoncé aux autorités. Comme il refuse de prendre part aux sacrifices en l'honneur de Dionysos, le proconsul Laodicius lui fait subir différents supplices, la fournaise, la roue, les bêtes de l'amphithéâtre. Mais le saint sort victorieux de ces épreuves et y puise même de nouvelles forces. Enfin le proconsul le livre au préfet d'Héraclée, qui l'envoie à Byzance. C'est là qu'il est mis à mort par le glaive. Son corps fut déposé à un mille de la ville, et la mémoire de son martyre était célébrée le 11 mai[2].

Le culte de ce saint est fort ancien. Sa sépulture, où s'opéraient de nombreuses guérisons, était située à un mille de Byzance, c'est-à-dire en dehors de l'ancienne enceinte de Constantin le Grand. Mais lorsque sous Théodose II (408-450), la grande muraille terrestre, qui subsiste encore, fut élevée, la sépulture du martyr se trouva à l'intérieur de la nouvelle enceinte. Sa situation approximative est indiquée par la citerne de Saint-Mocius, qui subsiste, transformée en Tchoukourbostan ou jardin creux, au nord de Hodja-Moustapha-Pacha-Djami et au nord-ouest du quartier dit Hexi-Marmara (*Alti Mermer*)[3].

1. Cf. Nicéphore Calliste, *loc. cit.*
2. Cf. H. Delehaye, *Analecta Bollandiana*, t. XXXI, 1912, p. 225 s.; *Synax. eccl. Const.*, p. 674-676; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 70.
3. Cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 77; J. Pargoire (*Byzant. Zeitschrift*, t. XII, p. 463).

De bonne heure on dut élever sur cette sépulture une église, où l'on conservait les reliques du saint[1]. D'après une tradition elle fut élevée par Constantin le Grand, sur l'emplacement d'un temple de Zeus, dont les pierres servirent à édifier le nouveau sanctuaire[2]. Des témoignages plus sûrs en attestent l'existence dès les premières années du cinquième siècle[3]. Elle fut rebâtie au sixième siècle par Justinien Ier[4].

La cour, qui tenait en grande vénération ce saint indigène, se rendait dans son sanctuaire le dimanche après Pâques (Antipascha)[5], et à la Mi-Pentecôte, qui tombait le mercredi de la quatrième semaine après Pâques[6]. Des textes du livre des *Cérémonies* il ressort que l'église était précédée d'un atrium (λουτήϱ), d'où l'on avait accès par quelques marches au narthex[7]. Du narthex on pénétrait dans la nef par les portes royales, on contournait l'ambon, pour arriver aux portes saintes du sanctuaire[8]. La nef était flanquée de bas côtés[9]. Au-dessus de ces bas côtés et au-dessus du narthex s'étendaient des tribunes, où l'on montait par un escalier en colimaçon, qui se trouvait dans le narthex. C'est dans ces tribunes que l'empereur assistait à l'office ; c'est là qu'il prenait un repas, la cérémonie terminée. Dans les tribunes, qui s'étendaient au-dessus du narthex, l'empereur avait même une chambre (κοιτών) à lui réservée[10].

1. Cf. H. Delehaye, *loc. cit.*, p. 187.

2. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 209 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 676.

3. L'église est mentionnée à l'époque du synode du Chêne (403) ; cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, VIII, 17 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 1560). C'est dans le martyrium de Saint-Mocius que fut lue, à l'époque du concile d'Éphèse (431), une lettre au sujet de la condamnation de Nestorius, cf. *Acta Sanct.*, mai, t. II, p. 621.

4. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 4, éd. Bonn, p. 190 ; Preger, *loc. cit.*

5. Cf. *Cer.*, I, 64, p. 284. D'après le Panégyrique du moine Michel la procession impériale s'y rendait à la fête de la Résurrection du Christ (cf. H. Delehaye, *loc. cit.*, p. 187).

6. Cf. *Cer.*, I, 17, p. 98 s. ; II, 52, p. 774.

7. Cf. *Cer.*, I, 17, p. 100-102. L'empereur entre dans le loutir et, après avoir monté les marches qui conduisent au narthex, il y pénètre. Il en sort ensuite pour aller à la rencontre du patriarche et descend les marches, pour les remonter ensuite (cf. *Cer.*, I, 17, p. 105). Quand l'empereur quitte l'église il traverse le narthex et passe par la porte centrale du narthex, qui s'ouvre sur l'escalier.

8. Cf. *Cer.*, I, 17, p. 102-103.

9. Cf. *Ibid.*, p. 103. L'empereur, après avoir accompli les rites accoutumés dans le sanctuaire, en sort et passe par le côté du gynécée.

10. Cf. *Ibid.*, p. 100. L'empereur, qui se trouve dans le narthex, monte par le cochlias, traverse les catichoumenia du narthex et entre dans son kiton (cf. *Ibid.*, p. 101). Il sort ensuite de cette chambre, qui se trouve dans les catichoumenia, au-dessus des portes royales, et descend par le même escalier en colimaçon dans le narthex (cf. *Ibid.*, p. 103-104). Quand l'empereur est remonté dans les tribunes il assiste à l'office ; puis, la cérémonie terminée, il traverse les tribunes et entre dans sa chambre pour attendre le patriarche. Celui-ci monte par le même escalier, le basileus sort de sa chambre et va dans les tribunes où est dressée une table. Le repas terminé, le patriarche redescend le premier par l'escalier en colimaçon.

Le livre des *Cérémonies* décrit la structure de l'église, telle qu'elle fut reconstruite par Justinien. Sa forme générale n'est pas indiquée par les textes. On sait du moins qu'elle était précédée d'un atrium et d'un narthex et qu'elle possédait de vastes tribunes. L'église, qui était spacieuse, contenait aussi le martyrion de saint Lucien, presbytre d'Antioche, martyrisé à Nicomédie[1]. C'était probablement un oratoire situé dans l'un des bas côtés de l'édifice. On conservait aussi dans ce sanctuaire les reliques du presbytre Sampson, le xénodoche, qui furent placées « dans la très grande église de Saint-Mocius, où elles opéraient chaque jour des guérisons[2] ». Antoine de Novgorod, en 1200, a visité cette grande église, dans laquelle les deux saints étaient enterrés sous l'autel ; de l'eau, ajoute-t-il, coulait du tombeau de Sampson[3]. Ce saint homme avait fondé un hospice, qui porta son nom et qui fut reconstruit par Justinien Ier, après l'incendie allumé pendant la sédition de Nica, en 532[4].

* * *

Byzance vénérait les restes d'un autre martyr local, saint Acace (Ἀκάκιος). Il était, suivant la légende, Cappadocien et centurion de la cohorte des Martésiens sous le règne de Maximien. Comme il confessait la foi chrétienne, il est cité devant le gouverneur Flavius Firmus, qui l'envoie au chef Bibianus. Après un long interrogatoire, il est cruellement flagellé ; mais cette épreuve ne l'abat point. Il est envoyé en prison à Périnthe, d'où il est conduit à Byzance. Pendant le trajet il convertit plusieurs compagnons de captivité et est réconforté par une voix céleste. Il est de nouveau flagellé et envoyé au proconsul, qui le condamne à la peine de mort. Il est conduit en dehors de Byzance et est décapité. Des hommes pieux ensevelirent son corps dans un endroit appelé Stavrion (Σταυρίον). Ce soldat martyr était vénéré le 7 ou le 8 mai[5].

L'empereur rentre un moment dans sa chambre, puis il la quitte pour descendre par l'escalier dans le narthex.

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 137 s., 141, 15 octobre. Le martyrion est mentionné à l'intérieur de Saint-Mocius. Sur saint Lucien, v. H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 182-183, 200-201, 231.

2. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 773, 776, 27 juin.

3. Cf. *Itin. russes*, p. 103. Il faut lire ici Sampson et non Siméon ; cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 226.

4. Cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 129 ; J. P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 194-195. Antoine de Novgorod signale aussi cet hospice où l'on conservait le bâton, l'étole et les vêtements de Sampson ; cf. *Itin. russes*, p. 107.

5. Cf. *Acta Sanct.*, mai, t. II, p. 762 s., 8 mai ; *Syn. eccl. Const.*, p. 661, 7 mai ;

Ainsi, comme dans la légende de saint Mocius, le lieu de la sépulture est situé en dehors de l'ancienne enceinte de Constantin. Le Stavrion faisait partie du quartier du Zeugma, qui comprenait la partie de la Corne d'Or située entre les deux ponts actuels[1]. Le culte de ce saint, qui avait arrosé le sol de Byzance de son sang, était aussi très ancien. Constantin lui aurait élevé une église[2]. D'après l'historien Socrate, une église de Saint-Acace, où reposait le corps du martyr, existait sous le règne de Constance (337-361). C'est là que le corps de Constantin fut transporté avant d'être déposé dans le mausolée des Saints-Apôtres[3]. Suivant le même historien, il existait à Constantinople, dans la cour d'une grande habitation appelée Karya, un petit oratoire (οἰκίσκος εὐκτήριος), élevé sur le lieu de son supplice. L'existence de ce modeste sanctuaire est attestée sous le règne d'Arcadius (395-408)[4]. Il est douteux que Socrate désigne dans ces deux textes le même édifice. On sait, en effet, qu'il existait à Constantinople deux sanctuaires dédiés à saint Acace. L'un, celui de Karya, près de la porte Basilikè, est attribué à Justin II (565-578) et à Tibère (578-582)[5]. Cette porte Basilikè étant localisée dans la dixième Région[6], Saint-Acace de Karya pouvait se trouver dans le quartier du Zeugma, au Stavrion, là où le saint avait été supplicié. Le martyrium aurait été élevé sur le lieu de la sépulture, et plus tard, au sixième siècle, il aurait été agrandi par les empereurs Justin II et Tibère.

L'autre église, mentionnée par Socrate comme étant l'endroit où reposaient les restes du martyr, a été vue, en 1200, par Antoine de Novgorod non loin de l'église des Saints-Serge et Bacchus[7]. Dans ces parages se trouvait l'Heptascalon (Ἑπτάσκαλον), un port situé sur

H. Delehaye (*Analecta Bollandiana*, t. XXXI, 1912, p. 228 s.) ; S. Salaville (*Échos d'Orient*, t. XII, 1909, p. 103 s).

1. Cf. J. Pargoire (*Échos d'Orient*, t. IX, 1906, p. 31) ; du même (*Byzant. Zeitschrift*, t. XII, p. 490) ; Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 45.

2. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 140, 214.

3. Cf. Socrate, *Hist. eccl.*, II, 38 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 329, 332) ; Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 46 ; v. plus haut p. 32, n. 3.

4. Cf. Socrate, *op. cit.*, VI, 23 (*loc. cit.*, p. 732).

5. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 253-254 ; cf. Du Cange, *Const. christ.*, lib. IV, p. 118.

6. Cf. Sur la porte Basilikè, J. Pargoire (*Échos d'Orient*, t. IX, 1906, p. 31) ; S. Salaville (*Ibid.*, t. XII, 1909, p. 262 s.); A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 213 ; Mordtmann, *op. cit.*, p. 40.

7. Cf. *Itin. russes*, p. 106. Antoine de Novgorod signale aussi derrière l'église de Saint-Acace le tombeau de saint Métrophane, patriarche de Constantinople (315-327). Il s'agit de l'église de Saint-Métrophane, qui était située près de l'église de Saint-Acace, à l'Heptascalon, et qui contenait les restes du patriarche (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 727, 730). L'église de Saint-Métrophane est attribuée à Constantin (cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 253, 281).

la mer de Marmara[1]. Les textes citent à plusieurs reprises l'église de Saint-Acace à l'Heptascalon, qui aurait été fondée par Constantin le Grand, agrandie et embellie au sixième siècle par Justinien Ier[2]. D'après Procope, Justinien la refit complètement ; il y dressa partout des colonnes blanches et couvrit le sol de pierres de même couleur, si bien que toute l'église était aussi resplendissante que la neige[3]. Au neuvième siècle l'église de l'Heptascalon fut restaurée par Basile Ier[4].

L'oratoire de Constantin au forum, les sanctuaires de Saint-Mocius et de Saint-Acace évoquent les souvenirs les plus anciens de Constantinople. Le martyrologe de la ville n'étant pas considérable, il est naturel qu'on ait vénéré tout particulièrement les deux saints, qui avaient subi le martyre dans l'ancienne Byzance, et que Constantin, qui devait donner son nom à la ville impériale, ait été considéré comme le propagateur de ces dévotions locales.

1. Sur l'Heptascalon, v. Mordtmann, *op. cit.*, p. 57 s., 69 ; Millingen, *op. cit.*, p. 304 s.

2. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 219 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 661, 663 : syn. sel., p. 834.

3. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 4, éd. Bonn, p. 190.

4. Cf. Theophan. Cont., V, 82, éd. Bonn, p. 324-325 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 240.

VIII

Sanctuaires de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean-l'Évangéliste. Églises de Saint-Étienne.

Si les saints indigènes conquirent rapidement droit de cité dans la capitale et furent l'objet d'une grande vénération, les saints du Nouveau Testament occupèrent toujours une place prépondérante dans la piété du peuple. La possession des reliques du Christ et de la Vierge ne suffisait pas à cette dévotion fervente ; on voulait acquérir les restes de tous les personnages qui avaient été associés à la vie du Christ.

Le culte de Jean-Baptiste prit une grande extension à Constantinople dès le quatrième siècle. La tête du Précurseur, qui avait été découverte à Jérusalem et qui était restée un certain temps en Cilicie, arriva dans un village près de Chalcédoine sous le règne de Valens (364-378). Elle y demeura jusqu'en 391. Cette année-là Théodose le Grand la fit venir à Constantinople. Il alla au-devant de la châsse, la porta lui-même dans son manteau de pourpre et la déposa à l'Hebdomon, où il éleva une église très grande et très belle en l'honneur du Baptiste [1]. Cette église, qui était de forme circulaire (στρογγυλόστεγος) et pourvue de conques [2], s'élevait dans la localité célèbre à l'époque byzantine, l'Hebdomon, qui était situé en dehors de la ville, sur les bords de la mer de Marmara [3]. Ce vieux sanctuaire fut restauré au

1. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 21 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 1484) ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 552-563 ; Du Cange, *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, p. 11 s. ; Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 220 s. ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 100.

2. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 260. Ces détails pourraient, il est vrai, ne s'appliquer qu'à la restauration de Justinien I^er^ (v. plus bas). Cependant l'auteur semble bien assigner à la fondation de Théodose les particularités essentielles qu'il enregistre : plan central avec absides multiples.

3. Cf. A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, p. 316 s.

sixième siècle par Justinien[1], et au neuvième par Basile Ier, qui le releva de ses ruines [2].

La tête de Jean-Baptiste, qui avait été déposée dans l'église construite en l'honneur du Précurseur par Théodose le Grand, ne semble pas avoir attiré beaucoup l'attention des gens pieux de la capitale. Toujours est-il que des moines trouvèrent à Jérusalem, dans le palais d'Hérode, un autre crâne du Précurseur, qui resta longtemps caché à Émèse en Phénicie. Ce crâne fut découvert sous le règne de l'empereur Marcien (450-457)[3]. D'après une tradition, Justinien Ier, qui fit restaurer l'église de l'Hebdomon, l'avait fait venir d'Émèse et l'avait déposé un certain temps dans ce sanctuaire pour le sanctifier. Il avait fait venir en même temps la main de Jean-Baptiste, qui était à Antioche. Il ne conserva pas du reste ces reliques à Constantinople, mais les renvoya à leur lieu d'origine[4].

1. Procope, *De Aedif.*, I, 8, éd. Bonn, p. 198, attribue l'édifice à Justinien, qui dut seulement le réparer.

2. Cf. Theophan. Contin., V, 94, éd. Bonn, p. 340.

3. Cf. Marcellinus Comes, *Chron.*, éd. Mommsen (*Mon. Germ. hist.*, t. XI, 2, p. 84, 85) ; *Chronicon Paschale*, éd. Bonn, p. 591 ; v. la relation de cette découverte dans Du Cange, *op. cit.*, p. 215 s.

4. Cf. *Acta Sanct.*, juin, t. IV, p. 741 ; cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 44. La main du Prodrome fut rapportée d'Antioche à Constantinople par le diacre Job, sous le règne de Constantin VII Porphyrogénète, en 956. Elle fut reçue en grande pompe par le patriarche Polyeucte, le Sénat et le clergé, puis déposée au Palais (cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 335 ; *Acta Sanct.*, *loc. cit.*, p. 742 ; cf. Rambaud, *L'empire grec au* x^e^ *siècle, Constantin Porphyrogénète*, Paris, 1870, p. 112 ; *Analecta Bollandiana*, t. XXXI, 1912, p. 324). Antoine de Novgorod signale, en effet, la main droite de Jean-Baptiste avec laquelle on sacre les empereurs dans l'église de la Vierge du Phare (cf. *Itin. russes*, p. 98). Elle est aussi mentionnée, vers 1150 et en 1157, dans la chapelle de l'empereur (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212, 214). La main droite est signalée plus tard dans le monastère de la Vierge Péribleptos par les pèlerins russes du xiv^e^ et du début du xv^e^ siècle (cf. *Itin. russes*, p. 122, 124, 138, 139, 204). Le pèlerin anonyme (1424-1453) ne la mentionne plus à la Péribleptos, mais dans l'église du Sauveur ; la relique n'était plus intacte ; les doigts manquaient ; le reste de la main était monté en or (cf. *Itin. russes*, p. 231).

A cette époque la relique n'était plus entière. Antoine de Novgorod, en 1200, avait déjà signalé un doigt du Précurseur dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios (cf. *Itin. russes*, p. 100). Ainsi la main n'a pas été toujours conservée au même endroit. Au début du xv^e^ siècle, Clavijo a vu dans l'église de la Vierge Péribleptos le bras droit de Jean-Baptiste « du coude en bas avec la main ; il était tout à fait bien conservé et intact ; il était enchâssé dans de minces baguettes en or, mais il lui manquait le pouce » (cf. Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques au commencement du* xv^e^ *siècle. Fragment de l'Itinerario de Clavijo*, Odessa, 1883, p. 7). D'après Bruun, *op. cit.*, p. 30, ce bras droit, qui était resté à Constantinople, passa de là à Rhodes, puis à Malte, d'où il fut envoyé en Russie à la fin du xviii^e^ siècle (cf. *Constantiniade*, Constantinople, 1846, p. 130). Quant à la main gauche du Baptiste, elle se trouvait, d'après Du Cange, à Sébaste, d'où elle aurait passé à Perpignan, où elle était conservée dans l'église des Pères Dominicains. C'était, dit-il, « le bras gauche non entier, mais seulement depuis le coude, avec la main et les doigts » (cf. Du Cange, *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, p. 186 s). Clavijo a cependant signalé le bras gauche dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Pétra. « De ce bras, dit-il, il n'y avait que la partie entre l'épaule et la main ; les jointures du coude et de la main étaient ornées en or,

Ainsi la tête du Baptiste découverte à Émèse aurait été déposée un certain temps, sous Justinien, à l'église de l'Hebdomon. Le chef, qui avait été apporté sous Théodose le Grand, ne devait plus s'y trouver. Qu'est-il devenu ? On ne sait.

Suivant un troisième récit, le chef, qui était à Émèse, fut porté en la ville de Comane, où il resta caché pendant la persécution des iconoclastes ; c'est là qu'il fut trouvé sous l'empereur Michel III (842-867),

Fig. 14. — Invention du chef de saint Jean-Baptiste sous Michel III. Miniature du Ménologe de Basile II.

comme le montre une miniature du Ménologe du Vatican (fig. 14). Ensuite il fut apporté à Constantinople sous le patriarcat d'Ignace (847-858) et déposé dans la chapelle du palais [1]. Mais il ne fut pas conservé toujours en cet endroit.

Le 29 août, où l'on célébrait la mémoire de la décollation du

avec des pierres précieuses » (cf. Ph. Bruun, *op. cit.*, p. 5). L'ambassadeur castillan a dû confondre cette relique avec celle d'un saint du même nom, qui restaura l'église, et dont on montrait la main aux pèlerins russes du XIV^e^ et du XV^e^ siècle (cf. *Itin. russes*, p. 137). Étienne de Novgorod affirme du reste, vers 1350, que la main droite de Jean-Baptiste se trouvait au monastère de la Vierge Péribleptos et que la main gauche n'était pas à Constantinople, comme on le prétendait aussi de son temps, mais « au Jourdain » (cf. *Ibid.*, p. 124).

1. V. les textes de cette troisième invention dans Du Cange, *op. cit.*, p. 229 s., 254 s. ; cf. p. 80 s. ; et la miniature du Ménologe du Vatican, cf. *Il Menologio di Basilio II*, t. II, Turin, 1907, pl. 420.

Précurseur, la cour impériale se rendait au monastère de Saint-Jean-Baptiste de Stoudios. Les souverains, ayant pénétré dans l'église, allaient dans un oratoire situé à droite de l'autel, où se trouvait la tête (κάρα) du Prodrome ; ils allumaient des cierges et déposaient un saint baiser sur la relique [1]. En décembre de l'année 1025, Basile II le Bulgaroctone nomma, quelques jours avant sa mort, patriarche de Constantinople Alexios, qui était higoumène du monastère de Stoudios. Celui-ci était venu visiter l'empereur dans ses derniers moments et lui avait apporté la tête du Précurseur [2]. Ainsi, aux dixième et onzième siècles, la relique était conservée dans l'église du monastère, qui fut, après l'église de l'Hebdomon, un des plus anciens sanctuaires dédiés à la mémoire de Jean-Baptiste. Cette magnifique basilique, dont les restes imposants subsistent encore aujourd'hui, date, en effet, de la seconde moitié du cinquième siècle [3].

La tête de Jean-Baptiste fut une des reliques les plus célèbres de Constantinople. Elle est mentionnée immédiatement après les reliques du Christ dans la lettre d'Alexis Comnène à Robert de Flandre [4]. Aussi l'église fut-elle visitée souvent par les pèlerins du moyen âge. Le corps du martyr Babylas, évêque d'Antioche, y fut aussi déposé et un office était célébré en son honneur le 4 septembre [5]. Antoine de Novgorod a vu sa tête en 1200 [6]. Le tombeau du célèbre higoumène du monastère, Théodore Stoudite, était encore plus réputé [7]. Les restes mortels de l'adversaire irréductible des iconoclastes avaient été ramenés à Constantinople, en 844, après la victoire de l'orthodoxie, et avaient été déposés à droite de l'autel, dans l'oratoire où étaient conservés les restes des martyrs [8].

1. Cf. *Cer.*, II, 13, p. 562, 563 ; cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les Églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 16.

2. Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 479-480.

3. Sur cette église, v. J. Ebersolt et A. Thiers, *op. cit.*, p. 3 s. ; album, pl. I-IV.

4. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 208. L'occiput de la tête est signalé vers 1150 à l'église de Saint-Jean et un os de la poitrine à l'église des Saints-Apôtres (cf. *Ibid.*, p. 212). En 1157, la tête est mentionnée une fois dans la ville, une autre fois au palais (cf. *Ibid.*, p. 213, 214). Vers 1190, le menton, les joues et l'occiput sont signalés aussi dans la chapelle impériale (cf. *Ibid.*, p. 217). C'est là aussi que Robert de Clari localise la tête (cf. *Ibid.*, p. 231). Mais, en 1200, Antoine de Novgorod avait vu dans l'église de Jean-Baptiste de Stoudios le crâne du Précurseur, sa face, sa poitrine, un doigt et une dent (cf. *Itin. russes*, p. 100). Au XV^e^ siècle, le pèlerin anonyme prétend avoir vu dans l'église du Sauveur la barbe du Précurseur et un os de son crâne (cf. *Ibid.*, p. 231).

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 11, 12 : syn. sel. Sur le martyr Babylas, v. Symeon Métaphraste (Migne, *P. G.*, t. 114, p. 968 s.) ; *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 31 ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 65, 227, 228.

6. Cf. *Itin. russes*, p. 100.

7. Son tombeau a été vu par Antoine de Novgorod, en 1200, et par Étienne de Novgorod vers 1350 (cf. *Itin. russes*, p. 100, 122).

8. Cf. *Acta Sanct.*, février, t. I, p. 547, 551 ; cf. Marin, *Saint Théodore*, 759-826, Paris, 1906, p. 194-195.

* * *

A l'Hebdomon, dans la banlieue de Constantinople, s'élevait un autre vieux sanctuaire. Il était consacré à saint Jean l'Évangéliste. La tradition, qui le fait remonter à Constantin le Grand, affirme que c'est là que Théodose le Grand déposa provisoirement la tête du Précurseur en attendant que l'église de Jean-Baptiste, qui devrait abriter la relique, fut construite. L'église de l'Évangéliste n'était pas un édifice circulaire, comme l'église du Baptiste, mais une basilique (δρομικὸς ναός)[1]. Elle fut restaurée au neuvième siècle par Basile Ier, qui refit la décoration et consolida l'édifice[2]. C'est là qu'on célébrait le 8 mai la mémoire de Jean l'Évangéliste[3]. La cour s'y rendait en procession pour assister à l'office, après lequel on célébrait un banquet auquel les Sénateurs étaient conviés[4].

Une autre église, dédiée au même saint, se trouvait à l'intérieur de la ville et était aussi célèbre, sinon plus. On y montrait, en 1200, la pierre qui fut mise sous la tête de Jean le Théologien dans son tombeau[5]. On sait que le tombeau de saint Jean, à Éphèse, attira durant le moyen âge une foule de pèlerins. On y venait recueillir une poussière sacrée, qui sortait de sa tombe le jour anniversaire de sa mort, et qui passait pour guérir toutes les maladies[6]. Constantinople voulut posséder une des pierres de cette tombe et c'est sans doute pour abriter cette relique que fut construite l'église, qui était voisine de Sainte-Sophie[7]. C'est là que l'on célébrait, en effet, le 26 septembre l'anniversaire de la mort de l'Évangéliste[8]. Les empereurs s'y rendaient aussi à cette occasion[9]. Ce sanctuaire était, en effet, une fondation impériale à laquelle deux basileis avaient attaché leur nom.

D'après la tradition, l'empereur Phocas (602-610) avait fondé

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 260. Sur la grande place de Makri-Keuï subsistent les restes d'une église qu'on a identifiée avec l'église de Saint-Jean-l'Évangéliste (cf. H. Glück, *Das Hebdomon von Konstantinopel*, Vienne, 1920, p. 29 s., pl. II, fig. 3 ; pl. IV, fig. 16). C'est une abside demi-circulaire qui s'élève à 1 m. 50 du sol environnant. Le soubassement est formé de pierres de taille, sur lesquelles reposent des assises de briques. Des fouilles pratiquées en cet endroit permettraient d'identifier ces ruines.

2. Cf. Theophan. Cont. V, 94, éd. Bonn, p. 340.

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 663, 664.

4. Cf. *Cer.*, II, 52, p. 776.

5. Cf. *Itin. russes*, p. 107.

6. Cf. Vie et pèlerinage de Daniel (1106-1107) dans *Itin. russes*, p. 7 ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 174.

7. Sur la situation de cette église, v. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 5, 61, 66 ; G. Laskin dans *Vizant. Vremennik*, t. VI, p. 138.

8. Cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 9 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 79, 82.

9. Cf. *Cer.*, II, 13, p. 562.

l'église de Saint-Phocas, mais il ne put la terminer et l'édifice resta sans toiture. Il avait dressé près de cette église les statues de deux chevaux sur un socle de pierre et avait donné à ce lieu le nom de Diippion. Son successeur, Héraclius (610-641), voyant l'église inachevée, la mit sous toit, mais il changea son nom. Saint-Phocas s'appela dès lors Saint-Jean le Théologien au Diippion[1].

Saint Phocas, en l'honneur duquel l'empereur du même nom avait élevé l'église inachevée, y avait un martyrion, où l'on célébrait sa mémoire le 22 septembre[2]. Le culte du célèbre martyr de Sinope dans le Pont, s'était implanté à Constantinople dès les premières années du cinquième siècle. Jean Chrysostome a décrit dans un discours la translation à Byzance des reliques de ce saint, si populaire chez les marins[3]. D'autres saints étaient honorés dans cette église[4]. Mais la relique de Jean l'Évangéliste resta le centre du culte. C'est là que l'on venait méditer sur la mort du « disciple bien-aimé ». C'est là que certain pieux personnage eut même le privilège de « s'endormir dans le Seigneur[5] ».

* * *

Saint Étienne, qui avait versé le premier son sang pour la cause chrétienne, était honoré à l'égal des Apôtres. On racontait que ses restes étaient arrivés dans la capitale déjà sous le règne de Constantin le Grand (324-337) et sous le patriarcat de Métrophane. Les mulets qui tiraient le char sur lequel le cercueil du saint était transporté, étant arrivés à un lieu dit Κωσταντινιαναί, s'étaient arrêtés brusquement, et l'un d'eux, disait-on, s'était écrié avec la voix d'un homme : « Pourquoi nous frappez-vous ? Le saint doit être déposé ici. » Aussitôt l'empereur fit élever une église en ce lieu au premier martyr. L'anniversaire de cette translation y était célébré le 2 août. C'est là que l'on se réunissait aussi le 27 décembre, pour la commémo-

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 168-170.

2. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 69, 70, 835-836.

3. Cf. Jean Chrysostome, *In S. Phocam martyrem* (Migne, *P. G.*, t. 50, p. 699 s.). Sur ce saint et son culte, v. H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 198 ; E. Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 248 ; C. Van de Vorst (*Analecta Bollandiana*, t. XXX, 1911, p. 252 s.). Il existait un monastère de Saint-Phocas sur la rive européenne du Bosphore (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 169, 829). Il fut élevé ou plutôt reconstruit par Basile Ier (cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 267 ; Theophan. Cont., V, 91, éd. Bonn, p. 340 ; IV, 8, p. 156 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 146).

4. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 305, 306, 530, 595, 598, 810. L'église contenait aussi le martyrion de saint Tryphon, martyr originaire de Phrygie, dont la mémoire était célébrée le 1er février (cf. *Ibid.*, p. 150, 151, 437 ; Gedeon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899, p. 66).

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 530.

ration du supplice du saint[1]. Ce sanctuaire des Constantinianæ, qui s'élevait au Zeugma, dans le quartier avoisinant la Corne d'Or[2], remonterait au règne d'Anastase Ier (491-518) d'après une autre tradition, suivant laquelle les restes du protomartyr seraient arrivés à Constantinople, sous cet empereur[3]. La légende présente des contradictions en ce qui concerne l'arrivée des reliques et l'érection de ce sanctuaire. Toujours est-il que Constantinople prétendait posséder les restes du saint, bien avant la découverte de ses reliques, qui eut lieu en 415 à Caphargamala, dans le territoire de Jérusalem[4]. Cette invention du tombeau du diacre Étienne dans les premières années du cinquième siècle eut un grand retentissement dans toute la chrétienté et ses reliques se dispersèrent en beaucoup d'endroits. Constantinople reçut, en 428, la main droite, qui fut placée par Pulchérie au palais dans l'église de Saint-Étienne de Daphné[5]. En 439, Eudoxie, la femme de Théodose II, rapporta de Jérusalem d'autres reliques du saint qu'elle déposa dans la basilique de Saint-Laurent[6].

Nombreuses étaient les églises consacrées à saint Étienne. On attribuait au premier Constantin, non seulement l'église des Constantinianæ, mais aussi celle du Sigma[7]. Aurélien, un haut fonctionnaire d'Arcadius (395-408) et de Théodose II (408-450), en avait érigé une autre[8], qui fut restaurée au neuvième siècle par Basile Ier[9]. Sisinnius, évêque des Novatiens, le contemporain de Jean Chrysostome ,avait aussi construit une église en l'honneur du premier martyr[10].

Ses reliques furent tout particulièrement recherchées[11]. Sa main droite, qui avait été déposée par Pulchérie au cinquième siècle dans l'église de Daphné, est signalée à Constantinople vers 1150 et en 1157[12]. Antoine de Novgorod, en 1200, affirme qu'il a vu dans

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 349-350, 861-864 ; *Scriptura de translatione Sancti Stephani de Jerusalem in urbem Byzantium* (Migne, *P. L.*, t. 41, p. 817 s.).

2. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 239 ; J. Pargoire (*Byzant. Zeitschrift*, t. XII, p. 489-490).

3. Cf. Preger, *op. cit.*, p. 236-237.

4. Sur cette invention de 415, v. E. Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 212 s. ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 96 s.

5. Voir plus haut, p. 18.

6. Cf. Marcellinus Comes, *Chron.*, éd. Mommsen (*Monum. German. Histor.*, t. XI, 2, p. 80) ; Théodore Lecteur, *Eccles. Hist.*, II, 64 (Migne, *P. G.*, t. 86. p. 216).

7. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 280.

8. Cf. Théodore Lecteur, *Fragmenta* (Migne. *P. G.*, t. 86, p. 221); *Acta Sanct.*, mai, t. VII, p. 258.

9. Cf. Theophan. Contin. V, 80, éd. Bonn, p. 323.

10. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, VIII, 24 (Migne, *P. G.*, t. 67, p.1577); cf. H. Delehaye. (*Analecta Bollandiana*, t. XXXI, 1912, p. 238).

11. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 209.

12. La liste des reliques de Constantinople (v. 1150) signale la main dans la cha-

l'église du protomartyr son front lapidé, que l'on avait raccommodé [1]. Ignace de Smolensk (1389-1405) a adoré les reliques du saint dans un monastère qui portait le nom d'Étienne [2]. Ainsi Byzance ne se contenta pas de posséder la main droite du diacre. L'impératrice Eudoxie, en 439, avait ramené des restes d'une autre partie de son corps. Si les sanctuaires consacrés à saint Étienne ne peuvent être attribués avec certitude à Constantin le Grand, tout indique que de bonne heure les empereurs et les hauts dignitaires s'efforcèrent de donner à la capitale de nombreux *martyria* et d'égaler, sinon de surpasser, dans une pieuse émulation, les villes les plus privilégiées.

pelle impériale. Nicolaus Thingeyrensis (1157) mentionne la main droite dans la ville (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212, 213).

1. Cf. *Itin. russes*, p. 106.
2. Cf. *Ibid.*, p. 138.

IX

Sanctuaires de martyrs étrangers.

La diffusion des cendres du premier martyr avait semé en quelque sorte des germes de vie religieuse dans la capitale de l'Empire. Byzance, qui voulait devenir comme Jérusalem et comme Rome une grande ville de martyrs, s'efforça d'attacher à ses destinées de nouveaux saints ; aussi réserva-t-elle une large place dans sa dévotion aux martyrs étrangers.

Saint Laurent, le martyr romain mort en 258[1], fut en grande vénération à Constantinople. Sa légende avait beaucoup frappé les esprits et l'on croyait avoir retrouvé le gril, instrument de son supplice. Au sixième siècle les Byzantins désiraient entrer en possession du corps du saint et du célèbre gril[2].

Les reliques du martyr, qui étaient arrivées sous Théodose II (408-450) et qui avaient été déposées dans le sanctuaire de Saint-Laurent[3], ne leur suffisaient pas sans doute. Cette église, fondée par Pulchérie[4], fut achevée sous le règne de Marcien (450-457)[5]. Une église de Saint-Laurent, qui se trouvait près des Blachernes, avoisinait

1. Sur saint Laurent, voir *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 136 ; *Acta Sanct.*, août, t. II, p. 485 ; H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 309.

2. Cf. Hagiographi Bollandiani, *Catalogus Codicum hagiographicorum bibliothecæ regiæ Bruxellensis*, Pars I, t. I, Bruxelles, 1886, p. 73-74 ; Mansi, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima Collectio*, t. VIII, p. 482 ; *Acta Sanct.*, août, t. II, p. 497. On montrait à Sainte-Sophie, non pas le gril de saint Laurent, mais un lit de fer sur lequel avaient été brûlés des martyrs du Christ (cf. *Itin. russes*, p. 118, 136, 161, 201, 226). Bertrandon de La Broquière, au début du xv^e^ siècle, affirme qu'il a vu à Sainte-Sophie le gril de saint Laurent ; cf. *le Voyage d'outr-mer de Bertrandon de La Broquière*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1892, p. 154.

3. Cf. Théodore Lecteur, *Eccl. Hist.*, II, 64 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 216).

4. Cf. *Ibid.*, I, 5, p. 168.

5. Cf. Marcellinus Comes, *Chron.*, éd. Mommsen (*Mon. Germ. Hist.*, t. XI, 2, p. 85) ; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 241.

l'église du prophète Ésaïe[1]. C'est sans doute celle qui fut restaurée par Justinien Ier. Procope raconte que le martyrion de Saint-Laurent, qui se trouvait sur le côté gauche de la Corne d'Or, était obscur et que Justinien le remit en meilleur état[2]. En 1200, Antoine de Novgorod a visité l'église de Saint-Laurent où étaient déposées les reliques de ce martyr, après avoir vu celles du prophète Ésaïe[3]. Ces indications permettent de conclure que les églises de Saint-Ésaïe et de Saint-Laurent, qui furent toutes deux construites au cinquième siècle, étaient situées l'une près de l'autre et s'élevaient dans le quartier qui avoisinait les Blachernes. Le culte de saint Laurent, d'importation romaine, était donc très ancien.

Sous Théodose le Grand (379-395) les reliques des martyrs Terentius et Africanus arrivèrent à Constantinople et furent déposées, sur l'ordre de l'empereur, dans le martyrion de Sainte-Euphémie ἐν τῇ Πέτρᾳ[4]. Dans ce quartier du Pétrion, où s'élevait aussi une église du prophète Élie, qu'on faisait remonter au règne de Zénon (474-491)[5], sainte Euphémie, la martyre de Chalcédoine, avait une église qui aurait été érigée sous le règne d'Anastase Ier (491-518)[6]. Mais, d'après le patriarche Nicéphore, il existait déjà au troisième siècle un oratoire de la martyre Euphémie au Pétrion, qui aurait été construit par l'évêque de Byzance, Castinos[7]. L'église existait sûrement à la fin du quatrième siècle, époque à laquelle Théodose le Grand y fit déposer les reliques des saints Terentius et Africanus.

L'église de la sainte à Chalcédoine était célèbre; c'est là que se tint le quatrième concile en 451[8]; c'est là qu'on montrait son tombeau et qu'un peintre avait représenté toute son histoire, son procès et son supplice[9]. Le culte de la martyre de Chalcédoine se répandit

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 424 : syn. sel., p. 667.

2. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 6, éd. Bonn, p. 193. C'est probablement la même église, qui fut restaurée par Basile Ier, au IXe siècle, et qui est signalée ἐν Πουλχεριαναῖς (cf. Theophan. Cont., V, 93, éd, Bonn, p. 339).

3. Cf. *Itin. russes*, p. 105.

4. Cf. Théodore Lecteur, *Eccl. Hist.*, II, 62 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 213); H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 67.

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 831-832, 20 juillet; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 239-240. Cette église du Prophète-Élie au Pétrion fut restaurée au IXe siècle par Basile Ier (cf. Theophan. Cont., V, 82, éd. Bonn, p. 325).

6. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 240. Le monastère de Sainte-Euphémie au Pétrion fut élevé par Basile Ier (cf. *Ibid.*, t. II, p. 274). Mais l'église existait auparavant. Cette même église est signalée au lieu dit Dexiokratianæ, près de Saint-Laurent (cf. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 41-42.)

7. Cf. Nicéphore, Χρονογραφικὸν Σύντομον, éd. de Boor, p. 113; cf. Nicéphore Calliste, *Hist. eccl.*, VIII, 6 (Migne, *P. G.*, t. 146, p. 29).

8. Cf. Zonaras, *Epit. hist.*, XIII, 24, éd. Dindorf, t. III, p. 246.

9. Cf. Astère d'Amasée, *Homilia XI in laudem S. Euphemiæ* (Migne, *P. G.*, t. 40,

très tôt à Constantinople, où on lui dédia plusieurs églises. La plus célèbre était celle qui était située près de l'Hippodrome, et que l'on attribuait au premier Constantin[1]. Dans ce sanctuaire, en effet, le corps de la sainte fut déposé lorsqu'il fut amené à Constantinople sous le règne d'Héraclius (610-641). Les restes de la martyre y opéraient de nombreuses guérisons. L'empereur iconoclaste Constantin V Copronyme (741-775), ne pouvant souffrir les bénédictions qu'ils répandaient sur tout le peuple, précipita dans la mer la châsse contenant les reliques. Mais la châsse, d'après la légende, fut recueillie par deux hommes, qui la mirent dans leur barque et arrivèrent à Lemnos. Sous le règne de l'impératrice Irène et de Constantin VI, les restes de la sainte furent ramenés à Constantinople et replacés dans le sanctuaire près de l'Hippodrome. L'impératrice fit nettoyer et restaurer l'église à cette occasion[2].

Une troisième église de Sainte-Euphémie s'élevait au quartier dit τὰ Ὀλυβρίου[3]. Elle avait été commencée par Eudoxie, fille de Théodose II et épouse de Valentinien III (424-455); elle fut décorée et achevée par Placidia, fille de Valentinien III, et par son mari Anicius Olybrius. Juliana Anicia, la fille de Placidia et d'Olybrius, l'embellit encore[4].

Mais c'est dans l'église située près de l'Hippodrome que la châsse de la sainte avait été déposée au septième siècle. Antoine de Novgorod, en 1200, a vu là son tombeau garni d'argent[5]. Ce sanctuaire fut très vénéré au moyen âge et si les reliques furent transférées plus tard dans d'autres églises de la ville[6], sainte Euphémie de Chalcédoine fut toujours à Byzance une des martyres les plus populaires.

p. 336-337). Sur l'église de Chalcédoine, voir J. Pargoire (*Échos d'Orient*, t. XIV, 1911, p. 107 s.); H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 184.

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 216-217.

2. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 439-440; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 20-21; Preger, *loc. cit.* D'après une autre tradition ce serait non pas Constantin V, mais Léon III l'Isaurien qui aurait jeté les reliques de sainte Euphémie à la mer; cf. *Acta sanct.*, septembre, t. V, p. 274-282; Chr. Loparev (*Vizant. Vremennik*, t. IV, 1897, p. 352 s.).

3. Sur ce quartier voisin des Konstantinianæ, voir J. Pargoire (*Byzant. Zeitschrift*, t. XII, p. 487-488); Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 61, 71; cf. *Cer.*, I, 10, p. 75, 83; I, 5, p. 50.

4. Cf. *Epigrammatum Anthologia palatina*, t. I, éd. Dübner, Paris, 1864, p. 3-4; *Chronicon Paschale*, éd. Bonn, p. 594; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 238; *Syn. eccl. Const.*, p. 890.

5. Cf. *Itin. russes*, p. 107. D'après le pèlerin russe les reliques de sainte Euphémie se trouvaient non pas dans ce tombeau, mais dans l'église des Saints-Cosme-et-Damien. Elles n'auraient été découvertes d'après lui que dix ans auparavant, ce qui paraît tout à fait invraisemblable (cf. *Ibid.*, p. 104). Les reliques de sainte Euphémie sont signalées encore, vers 1350, et au xv[e] siècle, dans un couvent de femmes près de la Porte Dorée (cf. *Ibid.*, p. 122, 232). Les reliques de la sainte ont changé de place, mais l'église, qui était située près de l'Hippodrome et près du Palais impérial, subsista jusqu'en 1453 (Cf. *Ibid.*, p. 235).

6. On montre aujourd'hui à Constantinople, dans l'église du Patriarcat grec,

*
* *

Un culte non moins ancien et non moins répandu était celui que l'on vouait à sainte Anastasie. Lorsqu'à la fin du quatrième siècle, Grégoire de Nazianze arriva à Constantinople pour défendre contre les Ariens les principes de foi arrêtés au concile de Nicée, il tenait des réunions dans un petit oratoire de Sainte-Anastasie, qui, d'après Socrate et Sozomène, fut agrandi et devint une des plus belles et des plus grandes églises de la capitale. Ce sanctuaire était renommé à cause des apparitions miraculeuses de la Vierge, qui délivrait les malades de leurs souffrances. On appelait cette église Anastasie parce que le dogme du concile de Nicée, qui était comme mort à Constantinople, y fut ressuscité par les discours de Grégoire de Nazianze. D'après d'autres, ajoute Sozomène, une femme serait tombée des galeries de l'église pendant une réunion et, grâce aux prières qui furent dites sur son cadavre, elle aurait été ramenée à la vie. Ce miracle aurait fait donner le nom d'Anastasis (Résurrection) à ce sanctuaire[1]. Mais on l'appelait aussi du nom de la sainte à laquelle il avait été dédié.

Grégoire de Nazianze dans ses poèmes a évoqué cette église, la plus honorée de toutes, dit-il, parce que la foi y a été réveillée[2]. Il a raconté aussi un songe qu'il eut à Constantinople dans ce sanctuaire. Anastasie lui était apparue, c'est pourquoi ce nom fut donné à l'église qui serait l'œuvre de Grégoire de Nazianze lui-même[3]. Ainsi cette église, qui fut le seul lieu de culte concédé par les Ariens aux Orthodoxes, avait été aussi dédiée à Anastasie la martyre[4].

Les reliques de cette sainte romaine, qui était honorée à Constantinople le 22 décembre[5], arrivèrent sous le règne de Léon Ier (457-474). On était allé les chercher à Sirmium, ville de Pannonie, et on les avait déposées dans son martyrion aux portiques de Domninus[6]. Cette église fut construite sous le règne de Marcien (450-457)

au Phanar, les restes de sainte Euphémie. Ces ossements, enveloppés d'étoffes, sont conservés dans une châsse moderne, en forme de cercueil.

1. Cf. Socrate, *Hist. eccl.*, V, 7 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 573); Sozomène, *Hist. eccl.*, VII, 5 (*op. cit.*, p. 1425); Theophanes, *op. cit.*, p. 67; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 551-552.

2. Cf. Grégoire de Nazianze, *Carmin.*, lib. II (Migne, *P. G.*, t. 37, p. 1103).

3. Cf. *Ibid.*, t. 37, p. 1254.

4. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 61.

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 333.

6. Cf. Théodore Lecteur, *Eccl. Hist.*, II, 65 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 216); Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 111. Suivant Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 615, les reliques d'Anastasie venaient de Nicomédie ; ce qui contredit l'assertion des deux

par saint Marcien, presbytre et économe de Sainte-Sophie, sur l'emplacement du modeste oratoire de Grégoire de Nazianze, qui fut complètement transformé [1]. Plus tard, au neuvième siècle, Basile Ier restaura la toiture ancienne, qui était en bois (ξυλόστεγος), la refit en pierre et la décora avec des ornements en or. A cette époque l'église était toujours désignée sous les deux noms d'Anastasie et de Résurrection (Anastasis)[2]. On honorait aussi le 25 janvier la mémoire de Grégoire de Nazianze non seulement aux Saints-Apôtres, mais aussi à Sainte-Anastasie, aux portiques de Domninus, où l'on avait déposé au dixième siècle une partie des reliques du grand docteur, qui venaient d'arriver de Cappadoce [3].

Cette église, qui était située non loin de l'Hippodrome [4], était appelée aussi Pharmacolytria [5], mot qui paraît indiquer la vertu miraculeuse de la martyre romaine. Ses reliques passaient pour être une source de prodiges ; elles apportaient à l'âme et au corps de nouvelles forces [6]. Aussi Constantinople les conservait précieusement et les pèlerins sont venus pendant longtemps déposer sur elles de pieux baisers [7].

sources plus anciennes qui font autorité. Cf. H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 68, 294.

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 379 ; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 233 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 610 ; t. II, p. 551-552.

2. Cf. Theophan. Contin., V, 82, éd. Bonn, p. 324 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 239 ; Preger, *loc. cit.*, p. 234.

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 421-423 ; cf. p. 336, 386 ; v. plus haut, p. 39, n. 5.

4. Cette église, qui était située aux portiques de Domninus, est indiquée aussi au quartier dit τὰ Μαυριανοῦ (cf. Preger, *loc. cit.*, p. 233) et en face du bain public de Dagisteus (cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 249). Antoine de Novgorod a vu dans le quartier de Maurianos l'église de la Résurrection, où il signale les restes de saint Auxence (cf. *Itin. russes*, p. 105 ; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 227). Le corps de saint Auxence est en effet signalé par le Synaxaire dans le monastère de l'Anastasis (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 465 : syn. sel. ; J. Pargoire, *Mont Saint-Auxence* (*Bibliothèque hagiographique orientale*, t. 6, Paris, 1904, p. 30). L'église se trouvait dans le voisinage de l'Hippodrome, mais elle ne peut être identifiée en toute certitude avec Mehemed-pacha-djami, qui est une mosquée turque n'ayant rien de byzantin. Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 364 s., et Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 56, admettent cette identification et prétendent avoir reconnu les restes du portique de Domninus.

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 333. D'après une tradition, Anastase Ier (491-518) aurait construit Sainte-Anastasie-Pharmacolytria sur l'emplacement de la maison du patrice Pharmacas (cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 250). Cette église ne doit pas être celle qui était située près de l'Hippodrome. Il existait une autre église d'Anastasie, signalée par Antoine de Novgorod près du monastère du Pantocrator (cf. *Itin. russes*, p. 106 ; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 228). Cette dernière est peut-être celle où l'on célébrait la mémoire d'une autre Anastasie, romaine elle aussi (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 133, 171 ; *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 12).

6. Cf. Syméon Métaphraste (Migne, *P. G.*, t. 116, p. 609).

7. Cf. *Itin. russes*, p. 140. Les reliques d'Anastasie ont été vues par Ignace de Smolensk (1389-1405). Antoine de Novgorod, en 1200, ne signale pas les reliques d'Anastasie dans l'église de la Résurrection, mais près de la porte Saint-Romain,

*
* *

Les Quarante martyrs de Sébaste en Arménie, qui moururent sous Licinius [1], étaient aussi l'objet d'une dévotion toute particulière. Une femme de Constantinople, Eusebia, qui s'était approprié une partie de leurs restes, les conservait dans sa demeure située près des murs de la ville. Quand elle mourut elle se fit enterrer avec ces reliques. En cet endroit Césaire, qui fut consul en 397, fit construire une église dédiée à saint Thyrse, un martyr de Bithynie [2]. Ce saint apparut un jour à Pulchérie, la sœur de Théodose, et lui révéla le lieu où les reliques des Quarante martyrs étaient cachées. Les martyrs de Sébaste, revêtus de chlamydes blanches, apparurent eux-mêmes à Pulchérie pour confirmer la révélation. Leurs restes furent, en effet, découverts à l'endroit désigné et furent déposés en grande pompe à côté de saint Thyrse [3].

Plusieurs églises furent consacrées aux Quarante martyrs à la suite de cette découverte. L'une, qui se trouvait au quartier des Constantinianæ, est attribuée à Anastase Ier (491-518)[4]. A la fin du sixième siècle Tibère (578-582) avait commencé l'érection d'une autre sur la rue centrale (Mésè); mais la mort l'empêcha de mener l'œuvre à bonne fin. L'église fut achevée par son successeur Maurice (582-602)[5]. La cour impériale s'associait, le 9 mars [6], à la fête des Quarante martyrs et se rendait en grande pompe dans leur église [7]. Au Palais même comme dans la ville, on retrouvait le souvenir des martyrs de Sébaste [8]. L'église, qui était située au centre de la ville, fut restaurée par Andronic Ier Comnène (1183-1185). L'icone du Christ, qui selon la légende avait parlé autrefois à l'empereur Maurice, ne

aujourd'hui Top-Kapou (cf. *Ibid.*, p. 103, 105; Mordtmann, *op. cit.*, p. 79). Des reliques d'Anastasie sont aussi mentionnées à Is-Pigas par le même pèlerin (cf. *Itin. russes*, p. 108).

1. V. leurs actes dans O. von Gebhardt, *Ausgewählte Märtyreracten*, Berlin, 1902, p. 166 s., 171 s.; cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 168 s.

2. Sur saint Thyrse, v. *Bibl. hag. græca*, p. 260; Syméon Métaphraste (Migne, *P. G.*, t. 116, p. 508 s.).

3. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, IX, 2 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 1597-1601); *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 590; cf. H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 102; E. Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 219.

4. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 236-237. Sur ce quartier, v. plus haut, p. 85.

5. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 234; Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 267; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 695.

6. Cf. Menologium Basilii (Migne, *P. G.*, t. 117, p. 345).

7. Cf. *Cer.*, II, 13, p. 559; cf. Gedeon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899, p. 81.

8. Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*, Paris, 1910, p. 123-126.

se trouvait plus à cette époque dans le vestibule du Grand Palais[1], mais dans l'église des Quarante-Martyrs. Andronic Ier entoura l'image d'une riche ornementation; il fit transporter aussi, du jardin du Grand Palais dans la cour qui précédait l'église, un grand bassin décoré de deux serpents, qui, la gueule ouverte, s'enroulaient et se tordaient. Près des portes qui donnaient accès à la place publique, l'empereur se fit représenter lui-même sur un grand tableau[2].

Ainsi le culte des martyrs de Sébaste fut toujours florissant à Byzance, qui posséda une partie de leurs reliques. C'est ce qu'affirme aussi Antoine de Novgorod. Il a vu, en 1200, l'église des Quarante-Martyrs où l'on conservait une partie de leurs restes; l'autre, ajoute-t-il, se trouvait à Sébaste[3].

* * *

Parmi les saints étrangers qui jouirent à Constantinople d'une grande réputation se trouve encore saint Mamas, martyr de Césarée en Cappadoce sous Aurélien[4]. Son culte est implanté à Byzance dès le règne de Léon Ier (457-474)[5], et ses reliques sont signalées, en 1200, par Antoine de Novgorod[6].

Saint Pantaléon ou Pantéleimon avait un oratoire qui contenait ses reliques et dont l'existence est attestée, par Théodore le Lecteur, sous le règne de Théodose le Grand (379-395)[7]. Le saint qui, d'après la tradition, avait été martyrisé à Nicomédie[8], eut dans la capitale une église, qui fut l'objet d'une vénération particulière de la part de la cour. Les empereurs s'y rendaient le 27 juillet, à la fête du saint, pour vénérer sa tête. Ils pénétraient dans l'atrium (loutir), puis dans le narthex, d'où ils entraient dans la nef pour gagner le sanctuaire. Là ils baisaient la tête (κάραν) du martyr[9], qui fut aussi plus tard

1. Sur cette icone, v. plus haut, p. 19.

2. Cf. Nicétas Choniate, *De Andron. Comn.*, II, 6, éd. Bonn, p. 431-432.

3. Cf. *Itin. russes*, p. 105. Les reliques changèrent de place par la suite. Elles sont signalées, en 1393, dans le monastère de la Péribleptos (cf. *Ibid.*, p. 163), plus tard à Sainte-Sophie, où elles étaient conservées dans « un grand coffre en pierre » (cf. *Ibid.*, p. 226).

4 Cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 143 ; *Acta Sanct.*, August. t. III, p. 423 s. ; Dmitrievskij, *Opisanie*, t. I, p. 2 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 5, 7.

5. Cf. *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 595 ; cf. J. Pargoire (Extr. du *Bulletin archéologique russe de Constantinople*, t. IX, Sofia, 1904, p. 8 s.).

6. Cf. *Itin. russes*, p. 102.

7. Théodore Lecteur, *Fragmenta* (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 225).

8. Cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, p. 196 ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 181 s. ; *Synax. eccl. Const.*, p. 847, 848.

9. Cf. *Cer.*, II, 13, p. 560-561. Sur le quartier (εἰς τὰ Ναρσοῦ) où se trouvait cette église, v. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 58. Une église de Saint-Pantéleimon est attribuée à Théodora, la femme de Justinien Ier

l'objet d'une grande vénération de la part des pèlerins et des voyageurs [1].

On connaît la grande renommée de saint Serge, le martyr syrien. Son tombeau à Resapha-Sergiopolis fut un des plus célèbres de l'Orient. Au sixième siècle, Justinien s'intéressa tout particulièrement à la ville, qui contenait les restes du saint. Il l'embellit et la fortifia [2]. A Constantinople il lui éleva, ainsi qu'à son compagnon de martyre, saint Bacchus, une magnifique église, qui subsiste encore [3]. Leur culte fut très florissant à cette époque dans la capitale, qui ne manqua pas d'acquérir une partie de leurs reliques qui attirèrent dans ce sanctuaire pendant longtemps une foule de gens pieux et de pèlerins [4].

C'est ainsi que Byzance s'efforçait sans cesse d'enrichir ses trésors religieux en acquérant de nouvelles reliques. L'Orient et l'Occident furent mis à contribution pendant des siècles par la capitale. Les martyrs d'Italie prirent place dans ses sanctuaires à côté de ceux d'Asie-Mineure, de Syrie, de Palestine et même d'Égypte, comme on le verra; et tous recevaient les honneurs qui leur étaient dus avec une égale ferveur.

(cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 248). Suivant Zonaras, elle fut construite sous le règne de Phocas (602-610) ; cf. Zonaras, *Epitome Histor.*, XIV, 14, éd. Dindorf, t. III, p. 301.

1. La tête de saint Pantéleimon est signalée, avec son sang, à Sainte-Sophie au milieu du XII[e] siècle (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212, 214). C'est là aussi qu'Antoine de Novgorod a vu ces restes (cf. *Itin. russes*, p. 87-88). Étienne de Novgorod (vers 1350) mentionne les reliques de saint Pantaléon dans l'église de la Vierge des Blachernes (cf. *Itin. russes*, p. 124). Sa tête est signalée par le même pèlerin dans un couvent de femmes (cf. *Ibid.*, p. 125). Une partie des reliques sont encore mentionnées, en 1393, dans le monastère de Jean-Baptiste (cf. *Ibid.*, p. 163). L'inventaire du trésor de Sainte-Sophie (1396) atteste l'existence d'un reste (λείψανον) du saint dans un reliquaire en plomb (cf. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata græca medii ævi*, t. II, Vienne, 1862, p. 569).

2. Cf. E. Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 315 s. ; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 242 s. Sur les monuments de Résapha-Sergiopolis, v. S. Guyer, *Rusafah* (Sonderabdruck aus : *Archäologische Reise im Euphrat-und Tigris-Gebiet von F. Sarre und E. Herzfeld*, Berlin, s. d., p. 1-45, pl. LIV s.).

3. Cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les Églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 21 s. ; Album, pl. V-XI.

4. En 1200, Antoine de Novgorod a vu dans l'église même les têtes des deux saints ainsi que la main de saint Serge et son sang (cf. *Itin. russes*, p. 106). Les têtes sont signalées à la même place par Étienne de Novgorod, vers 1350, et par le scribe Alexandre en 1393 (cf. *Ibid.*, p. 120, 164). Ignace de Smolensk (1389-1405) a vu les têtes des deux martyrs au monastère du Pantocrator (cf. *Ibid.*, p. 137).

X

Sanctuaires de saints guérisseurs.

Saint Jean Chrysostome a prononcé un éloge des martyrs égyptiens, dont les corps transférés à Constantinople fortifiaient, selon son expression, la ville comme un rempart de pierres[1]. Parmi les saints d'Égypte, Ménas était le plus réputé. Martyrisé sous Dioclétien, ce saint devint vite le patron national de l'Égypte. Le sanctuaire qu'on éleva sur son tombeau à Mariout fut un lieu de pèlerinage des plus fréquentés durant le moyen âge[2]. Son culte se répandit en dehors de l'Égypte. A Constantinople, il figure parmi les saints du calendrier au 11 novembre. Sa fête était célébrée dans son *martyrion* de l'Acropole et la dédicace de ce sanctuaire était commémorée le 21 septembre[3].

On a attribué au premier Constantin la fondation de cette église. Elle était située près de la mer à l'endroit où s'élevait un temple de Poseidôn[4]; d'après une autre tradition cette église de l'Acropole était située sur l'emplacement d'un temple de Zeus[5]. On prétendait que Constantin avait chassé les idoles de ce temple et l'avait dédié au martyr égyptien[6]. L'achèvement de l'édifice aurait eu lieu sous

1. Cf. Migne, *P. G.*, t. 50, p. 693, 694.

2. Sur le sanctuaire de saint Ménas et les fouilles qui y ont été faites récemment, v. K. M. Kaufmann, *Die Menasstadt und das Nationalheiligtum der altchristlicher Aegypter in der Westalexandrinischen Wüste*, t. I, Leipzig, 1910. Sur les ampoules qui furent rapportées par un grand nombre de pèlerins dans leurs églises respectives, v. du même, *Ikonographie der Menas-Ampullen*, le Caire, 1910. Sur sa vie et ses miracles, v. E. A. Wallis Budge, *Texts relating to Saint Mêna of Egypt*, Londres, 1909; le chap. de M. Chaîne dans Kaufmann, *Ikonogr. der Menas-Ampullen*, p. 31 s., et H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, Paris, 1906, p. 174.

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 68, p. 211, 214; *Analecta Bollandiana*, t. XVIII, 1899, p. 405 s.; t. XXIX, 1910, p. 117 s.; H. Delehaye, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 256-257.

4. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. I, p. 7.

5. Cf. *Ibid.*, t. II, p. 140.

6. Cf. *Ibid.*, t. II, p. 214-215; Nicéphore Calliste, *Eccl. Hist.*, VII, 49 (Migne, *P. G.*, t. 145, p. 1328).

Pulchérie et Marcien (450-457)[1]. Sous le règne d'Anastase Ier (491-518), on aurait découvert dans l'église une galerie souterraine et des ossements de géants en grand nombre[2]. L'église est mentionnée au sixième siècle. Lors de la révolte de Nica, en 532, le monastère de Sainte-Olympiade ayant été incendié, Saint-Ménas, qui était situé près de la maison des Manganes, servit de lieu de refuge[3].

Le vieux sanctuaire de l'Acropole donna naissance à une légende, qui n'est pas antérieure au dernier tiers du neuvième siècle. On racontait que la boîte de fer contenant les reliques du saint avait été mise à la mer et qu'après un voyage de vingt jours elle était arrivée à Byzance. Au milieu de la nuit, on aperçut à l'est de la ville une grande clarté et deux anges qui éclairaient avec des torches les reliques. Un autre ange vint prévenir l'évêque de la ville, qui, entouré des fidèles et du clergé, alla au bord de la mer recevoir des mains des anges la châsse, qui fut déposée dans l'oratoire au nom du martyr, où ses reliques opéraient de nombreux miracles[4].

On célébrait à Constantinople, le 17 février, la mémoire de l'invention des reliques du saint. La légende, qui est narrée dans le Synaxaire, diffère sensiblement de la précédente; mais elle n'est pas antérieure non plus au règne de Basile Ier (867-886). Sous le règne de cet empereur, le saint était apparu à Philommates, de la schole des Hicanates. Ce militaire s'étant levé va prévenir un ami, Marianos, qui avertit le basileus. On fouille au bord de la mer, au pied de l'Acropole, à l'endroit que saint Ménas avait indiqué, et l'on trouve le cercueil en fer contenant le corps du martyr[5].

Ainsi Constantinople prétendait posséder les reliques du grand saint de la Maréotide. Le pèlerin Antoine de Novgorod, en 1200, signale leur présence dans la ville[6]. Au nom de ce martyr est associé celui de sainte Marina, la vierge martyrisée à Antioche de Pisidie[7]. Sa mémoire était célébrée, le 17 juillet, dans l'église de Saint-Ménas[8].

1. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 215.
2. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 34.
Cf. *Narratio Sergiæ de translatione Sanctæ Olympiadis* (*Analecta Bollandiana*, t. XVI, 1897, p. 45).
4. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXIX, 1910, p. 146 s., où est édité le texte grec de l'invention des reliques de saint Ménas.
5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 470.
6. Cf. *Itin. russes*, p. 103; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 226. Le passage n'est pas très clair. Antoine énumère des sanctuaires dans le voisinage de Saint-Mocius. De ce côté il mentionne une église de Saint-Luc, plus loin le corps de saint Démétrius, qui est semblable, dit-il, à saint Ménas.
7. Cf. *Syn. eccl. Const.* p. 825.
8. Cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 163; *Acta Sanct.*, juil-

*
* *

Les saints Cyr et Jean étaient aussi des martyrs égyptiens. Ils opéraient de nombreuses guérisons miraculeuses dans leur sanctuaire de Menouthi, situé dans les environs de Canope, où ils exerçaient une grande puissance d'attraction[1]. D'après le Synaxaire de Constantinople, leurs reliques avaient été retrouvées sous le règne d'Arcadius (395-408) et cette invention était commémorée le 28 juin[2]. Le 31 janvier on fêtait la mémoire des deux martyrs dans leur martyrion, qui se trouvait au quartier de Sphorakios (ἐν τοῖς Σφωρακίου)[3]. Constantinople dut entrer en possession d'une partie au moins de leurs restes. Un pèlerin a vu en 1200, à Sainte-Sophie, les têtes des deux saints égyptiens[4], et signale aussi leurs reliques dans les environs du monastère de Saint-Mocius[5].

*
* *

Les saints guérisseurs, Ménas, Cyr et Jean, dont le culte semble implanté de bonne heure dans la capitale, étaient cependant l'objet d'une vénération moins grande que les deux saints médecins, Cosme et Damien, les Anargyres, ainsi appelés parce qu'ils exerçaient de leur vivant la médecine gratuitement. Ils continuèrent leur activité médicale après leur mort et les miracles de guérison, qui s'accomplissaient dans les différents sanctuaires qui leur étaient dédiés, leur valurent rapidement une renommée universelle[6]. Byzance comptait dès la première moitié du cinquième siècle plusieurs églises

let, t. V, p. 24 s.; L. Clugnet (*Bibliothèque hagiographique orientale*, t. 8, Paris, 1905, p. v, vii). Les Latins nomment cette sainte non pas Marina, comme les Grecs, mais Margarita. Un reliquaire de Venise porte l'inscription grecque : relique de la sainte mégalomartyre Marina ; cf. G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1895, p. 343.

1. Sur le culte de ces saints en Égypte, voir E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 352 s.; H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 257 s.; du même, *Les légendes hagiographiques*, Paris, 1906, p. 168 s.; *Bibliotheca hagiogr. græca*, p. 66.

2. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 775-777.

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 433-435. Au 12 novembre est mentionné l'anniversaire de la dédicace de l'oratoire de Saint-Cyr (cf. *Ibid.*, p. 218). Sur ce quartier de Sphorakios, voir Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 67-68.

4. Cf. *Itin. russes*, p. 96.

5. Cf. *Ibid.*, p. 103.

6. Sur ces saints et l'origine de leur culte, voir Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 344 s.; H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 172, 194, 195, 221 s.; du même, *Les légendes hagiographiques*, Paris, 1906, p. 168 s.; P. Maas (*Byzant. Zeitschrift*, t. XVII, 1908, p. 604 s.).

sous le vocable des saints Anargyres. L'une, située dans le quartier de Paulinos (ἐν τοῖς Παυλίνου), avait été fondée par un ami de Théodose II (408-450), le *magister officiorum* Paulinus[1]. Une autre fut élevée, sous le même règne, au Zeugma, par le patriarche Proclus (434-447)[2].

L'église de Paulinus éclipsa la seconde au sixième siècle, à la suite du grand miracle qui s'accomplit sur la personne de Justinien Ier. L'empereur, ayant recouvré la santé à la suite de l'apparition des deux saints, fit rebâtir leur sanctuaire, pour leur témoigner sa reconnaissance. Cette église, d'après Procope, s'élevait au fond de la Corne d'Or, dans un endroit escarpé. Elle était auparavant un édifice sans ornement et banal, peu digne de saints aussi réputés. Justinien l'agrandit et la décora magnifiquement[3]. Située dans le faubourg (προάστειον) du Cosmidion, au nord de la ville[4], elle était visitée par la cour impériale, le 1er juillet, à la fête des deux saints. Les souverains s'y rendaient soit à cheval soit par bateau et allaient prier devant les portes saintes du sanctuaire, puis ils adoraient les saintes reliques, après quoi ils revenaient au palais[5]. Ainsi une partie des reliques des saints Cosme et Damien était conservée dans cette église suburbaine et c'est là que plusieurs pèlerins les ont signalées[6].

Le culte des deux saints dut croître en importance à partir du sixième siècle, époque à laquelle Justinien leur donna une sorte de consécration officielle. On attribue, en effet, à Justin II (565-578) deux autres églises consacrées aux Anargyres. La première fut fondée au quartier du Basiliscos (εἰς τὰ Βασιλίσκου)[7]. La cour impériale s'y

1. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 261; Marcellinus Comes, *Chron.* (Mon. Germ. histor., t. XI, 2, p. 80).

2. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 239. Sur le Zeugma, voir plus haut, p. 77.

3. Cf. Procope, *De Aedif.* I, 6, éd. Bonn, p. 193.

4. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 261. Sur ce quartier, voir Mordtmann, *op. cit.*, p. 37, 39; Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 170.

5. Cf. *Cer.*, II, 13, p. 559-560; *Syn. eccl. Const.*, p. 791; Gedeon, Βυζαντινὸν Ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899, p. 121.

6. Vers 1150, les têtes des saints Cosme et Damien sont mentionnées à l'église des Saints-Apôtres (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 212). Antoine de Novgorod signale à côté de l'église de Sainte-Photine la grande église des Anargyres, avec le front de saint Cosme monté en argent. Plus loin, il parle encore des reliques des deux saints dans leur monastère (cf. *Itin. russes*, p. 100, 104). Étienne de Novgorod, vers 1350, est plus explicite. Après avoir décrit l'église de la Vierge des Blachernes, il ajoute qu'il sortit de la ville et là, près de la ville, il a vu un grand couvent des Saints-Cosme-et-Damien, où il baisa les têtes des saints ingénieusement montées en or (cf. *Itin. russes*, p. 124). Le pèlerin Alexandre (1393) signale dans ce même couvent une partie des reliques; leurs têtes, d'après lui, se trouvaient au monastère de Saint-Daniel (cf. *Ibid.*, p. 163). Le pèlerin anonyme (1424-1453), qui vient de mentionner le quartier des Blachernes, a vu aussi, plus loin, le couvent des saints et leurs têtes montées en or (cf. *Ibid.*, p. 233).

7. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 255; Zonaras, *Epit. hist.*, XIV, 10, éd.

rendait le 1er novembre[1]. La seconde était située au quartier dit τὰ Δαρείου[2]; c'est là qu'on célébrait le 1er novembre la mémoire des saints médecins[3].

Ainsi la ville impériale ne possédait pas moins de quatre églises dédiées aux saints thaumaturges, et toutes remontaient au cinquième et au sixième siècle. La faveur dont ces martyrs étaient l'objet n'était pas modérée. Leur autorité s'étendait à toutes les classes de la population. Ils guérissaient non seulement les empereurs, mais les personnes plus modestes qui affluaient dans leur sanctuaire pour chercher l'atténuation de leurs maux. Ces malades venaient déposer de pieux baisers sur leurs restes et adorer aussi les images des deux saints, qui resplendissaient à côté de celles du Christ et de la Vierge[4].

*
* *

Parmi les saints guérisseurs honorés à Constantinople, l'archange Michel prit bien vite une place importante à côté des deux couples de saints : Cyr et Jean, Cosme et Damien. Le chef des milices célestes ne fut pas vénéré à Byzance, du moins dans les premiers temps, pour ses qualités guerrières, mais pour son pouvoir médical miraculeux. A Chonae, en Phrygie, qui fut le centre de son culte, l'archange avait déjà opéré bien des guérisons[5]. D'après Sozomène, Constantin le Grand éleva sur la rive européenne du Bosphore, en un lieu appelé Hestiae, une église, qui portait au cinquième siècle le nom de Michaelion. L'archange étant apparu en ce lieu, les malades venaient y chercher la délivrance de leurs maux[6]. Suivant Malalas, il existait sur le Bosphore un autre sanctuaire dédié à saint Michel. Il avait été construit sur l'emplacement d'un temple antique, dont on faisait remonter l'origine aux Argonautes, et qui s'appelait Sosthène. L'archange y

Dindorf, t. III, p. 285; *Epigrammatum Anthologia palatina*, éd. Dübner, t. I, Paris, 1864, p. 3.

1. Cf. *Cer.*, II, 13, p. 562. Sur ce quartier, voir J. P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897, p. 379; Mordtmann, *op. cit.*, p. 66.

2. Cf. Theophanes, *Chron.*, éd. de Boor, p. 243.

3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 185; cf. p. 886. Sur ce quartier, voir J. Pargoire (Extr. du *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, t. IX, 1904, p. 55).

4. Cf. Miracula sanct. Cosmæ et Damiani (Mansi, *Sacrorum concil. nova et ampliss. Collectio*, t. XIII, p. 64).

5. Cf. E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 338, 357 s.; F. Wiegand, *Der Erzengel Michael in der bildenden Kunst*, Stuttgart, 1886, p. 6 s.; G. Stuhlfauth, *Die Engel in der altchristlichen Kunst*, Fribourg i. B., 1897, p. 47; W. Lueken, *Michael*, Göttingen, 1898, p. 82 s.

6. Cf. Sozomène, *Hist. eccl.*, II, 3 (Migne, *P. G.*, t. 67, p. 940).

étant apparu en songe à l'empereur Constantin, celui-ci avait consacré cet endroit au chef des milices célestes[1].

Les écrivains ont attribué à Constantin ces deux sanctuaires, qui s'élevaient sur les rives du Bosphore, le premier à Anaplous, le second à Sosthène et qui étaient tous deux des « lieux de guérison[2] ». Le sanctuaire d'Anaplous fut reconstruit au sixième siècle par Justinien Ier. Devant l'édifice s'étendait un grand quai. L'église était précédée d'une cour pavée de marbre et entourée de portiques. A l'intérieur, elle était de forme circulaire et entourée d'une série de colonnes (στοαί), qui s'interrompaient du côté de l'est, où s'ouvrait le sanctuaire. D'autres séries de colonnes entouraient l'église plus haut, et bordaient les tribunes. Une coupole élevée couvrait l'édifice, dont le sol et les parois étaient recouverts de marbre ; l'or était semé à profusion dans ce sanctuaire[3]. Ainsi cette église, qui s'élevait au bord même du Bosphore, était une église à plan central avec des tribunes, et une coupole centrale. Elle était précédée d'un atrium et ressemblait, d'après Procope, à l'église de Saint-Jean-Baptiste à l'Hebdomon[4].

On s'y réunissait le 6 septembre, à la fête de l'archistratège[5]. L'église ne fut pas négligée au moyen âge. A la fin du douzième siècle, Isaac II Ange l'embellit de marbres et d'œuvres d'art, qu'il emprunta à d'autres édifices. Il y mit des images représentant l'archange Michel. Il fit venir de Monemvasie une œuvre d'art magnifique, figurant le Christ conduit à la croix. Il transporta aussi à Anaplous les portes de bronze de l'entrée du Grand Palais et les vases sacrés de la Nouvelle Église[6]. Ainsi l'église recouvra sa splendeur primitive.

1. Cf. Malalas, *Chron.*, IV, éd. Bonn, p. 78-79. Sur la tradition antique relative à ce temple, voir A. Maury (*Revue archéologique*, t. VI, 1, 1849, p. 150 s.).

2. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 265, 267 ; *Epigrammatum Anthologia palatina*, éd. Dübner, t. I, Paris, 1864, p. 6 ; Nicéphore Calliste, *Eccl. hist.*, VII, 50 Migne, *P. G.*, t. 145, p. 1328 s.). Sur la question topographique, v. J. Pargoire (*Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, t. III, 1898, p. 60 s.). L'auteur place Anaplous sur la rive européenne du Bosphore à Arnaout-Keuï et Sosthène sur la même rive à Stenia. Le Michaelion, signalé par Sozomène (*loc. cit.*), se trouvait à la droite de celui qui du Pont-Euxin se rendait à Constantinople, par conséquent sur la rive européenne. Anaplous est signalé par Procope, *De Aedif*, I, 8, éd. Bonn, p. 197-199, à la gauche de celui qui se dirige vers le Pont-Euxin, par conséquent sur la rive européenne du Bosphore. Procope signale aussi un autre sanctuaire dédié à l'archange Michel sur la rive opposée. Ce dernier sanctuaire fut reconstruit par Justinien, qui rebâtit aussi le sanctuaire d'Anaplous ; cf. J. Pargoire (*Byzant. Zeitschrift*, t. XII, p, 478 s.).

3. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 8, éd. Bonn, p. 197-198 ; cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *les Églises de Constantinople*, Paris, 1913, p 51, n. 1, 253.

4. Sur cette église, voir plus haut, p. 79.

5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 19, 20.

6. Cf. Nicétas Choniates, *de Isaac. Ang.* III, 6, éd. Bonn, p. 581-582.

L'église de Sosthène avait été restaurée auparavant, au neuvième siècle, par Basile Ier, qui lui rendit aussi son ancienne beauté [1]. Mais à Constantinople même il existait plusieurs églises dédiées au chef des armées célestes [2]. L'une d'elles, qui s'élevait au quartier de Steiros, remontait au règne de Léon Ier (457-474). C'était un petit oratoire [3]. Justinien Ier, le trouvant trop étroit et trop obscur, le démolit complètement et le reconstruisit. La nouvelle église de l'archange présentait, d'après Procope, la forme générale d'un rectangle; mais sa longueur ne dépassait pas de beaucoup sa largeur. Sur les côtés, l'église était soutenue par des colonnes aux couleurs variées. Des portes d'accès s'ouvraient dans le mur occidental [4]. Cet édifice rappelle les monuments du règne de Justinien qui ont été épargnés, Sainte-Sophie et les Saints-Serge-et-Bacchus. Ils furent conçus, du moins à l'intérieur, sur un plan analogue. Le corps même de l'église dessine un carré, qui est un peu allongé par l'adjonction du ou des narthex. Seule, l'abside fait saillie sur le mur oriental. Dans ces édifices, la disposition intérieure peut varier; mais l'église présente à l'extérieur une masse cubique, dominée par une grande coupole. L'église de l'archange, telle qu'elle fut construite par Justinien, devait avoir cet aspect.

L'érection dans la ville même de plusieurs sanctuaires dédiés à l'archange ne fit pas oublier les deux anciens sanctuaires du Bosphore. C'est là, au bord de ces flots bleus et toujours mouvants, que l'on aimait à venir implorer une guérison ou un soutien du chef des milices célestes. L'archange, venu d'Orient d'un vol rapide, avait conquis d'abord les rives du « grand fleuve », qui conduit à la ville impériale; la capitale érigea bientôt à l'ange tutélaire d'autres sanctuaires, qui égalèrent peut-être en somptuosité ceux du Bosphore, mais auxquels n'étaient sûrement pas attachées des traditions aussi antiques.

1. Cf. Theoph. Cont., V, 94, éd. Bonn, p. 340-341.
2. Cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 97-99.
3. Cf. Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 220-221. Le mot Steiros s'est corrompu plus tard en Tziros. Cette église fut restaurée au IXe siècle par Basile Ier; cf. *Ibid.*, t. II, p. 225; Theophan. Cont, V, 93, éd. Bonn, p. 339.
4. Cf. Procope, *De Aedif.*, I, 3, éd. Bonn, p. 185-186.

DEUXIÈME PARTIE

LA DISPERSION DES TRÉSORS DES SANCTUAIRES

I

Reliques et reliquaires byzantins.

L'étude des anciens sanctuaires byzantins montre l'importance que les hommes du moyen âge attachaient à la possession des restes des saints et des martyrs. En présence de ces monuments dont la plupart ont disparu, en face de ces reliques, qui étaient pour ainsi dire l'âme de ces lieux de prière, on aime à penser qu'il n'y avait pas là uniquement des ossements desséchés. Ces reliques étaient autrefois du sang, de la chair, des os de personnalités dont la vie avait laissé une trace lumineuse. Ces hommes et ces femmes, qui ont aimé et souffert, avaient semé des germes de vie spirituelle. Leurs restes évoquaient leur personnalité. Le fidèle, qui venait chercher dans ces sanctuaires l'atténuation de ses maux, la sympathie dans l'isolement, le secours dans la détresse, se mettait en contact direct avec le saint et pouvait prendre exemple sur sa vie.

La relique n'avait pas seulement une vertu éducative ; elle a été souvent la cause directe de l'érection des églises. Beaucoup ont été construites spécialement pour abriter des restes de saints nouvellement importés. La relique faisait partie intégrante du sanctuaire ; on ne pouvait concevoir une église qui n'eût pas de reliques dans son autel. En ceci Byzance ne faisait que se conformer à un usage ancien. Les premiers sanctuaires chrétiens furent les tombeaux des martyrs ; les premiers lieux de culte s'élevèrent sur les tombes de ceux qui étaient morts pour la foi. Bientôt, leurs reliques furent portées sur le lieu où l'on voulait construire une église, et déposées sous l'autel. En Orient les corps des martyrs furent divisés en parcelles et ces fragments furent désignés en des termes souvent peu précis, qui ne permettent pas toujours d'apprécier leur importance [1].

1. Cf. E. A. Stückelberg (*Mittheilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich,*

Ces translations de reliques étaient célébrées avec solennité et prirent place au rang des fêtes dans le calendrier ecclésiastique. L'arrivée à Constantinople d'une relique était toujours un événement important. Elle stimulait la piété du peuple et permettait la consécration d'une nouvelle église. La consécration (καθιέρωσις) était une cérémonie spéciale, distincte du rituel de la dédicace (ἐγκαίνια). La procession ecclésiastique pénétrait dans le narthex de la nouvelle église, dont toutes les portes étaient fermées. Elles s'ouvraient ensuite devant les reliques, qui faisaient leur entrée solennelle. Le prêtre qui les accompagnait allait les déposer sous l'autel, que l'on avait oint au préalable avec le saint myre[1].

La capitale, avec ses nombreuses églises, avait besoin d'une quantité considérable de reliques. Les empereurs et les fidèles s'employèrent avec zèle à l'acquisition de ces précieux restes. Parfois ils échouèrent. Lorsque l'empereur Léon Ier (457-474) demanda aux habitants d'Antioche le corps de saint Syméon le Stylite, ils refusèrent de le livrer en alléguant que « le très saint corps était pour leur ville un rempart, une forteresse[2] ». Rome refusa aussi à Justinien de lui livrer des reliques réelles[3]. Elle en refuse également, à la fin du sixième siècle, à l'impératrice Constantina, femme de l'empereur Maurice[4]. Mais Byzance, qui voulait posséder les dépouilles religieuses du monde entier, obtenait généralement ce qu'elle désirait. Elle employait dans son zèle pieux tous les moyens pour arriver à ses fins, et parfois des moyens peu recommandables. On connaît le subterfuge qui fut employé, d'après la tradition, par deux Byzantins, pour s'emparer du vêtement de la Vierge[5]. Dans le but de se ménager l'amitié d'un peuple étranger, on introduisait le culte de ses saints nationaux et l'on prétendait même avoir découvert à Constantinople leurs reliques. C'est ainsi que par diplomatie Byzance se mit à révérer, à partir du règne de Basile Ier (867-886), saint Grégoire,

t. XXIV, 1895, p. 69) ; E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 67 ; H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 29 s., 60 s., 75, 170.

1. Cf. Goar, *Euchologion*, Paris, 1647, p. 832 s.; Syméon de Thessalonique, *De sacro templo* (Migne, *P. G.*, t. 155, p. 320 s.). Le rituel de la dédicace venait après la consécration, comme l'indiquent plusieurs eucologes ; cf. Dmitrievskij, *Opisanie*, t. II, p. 62, 885.

2. Cf. Evagrius, *Hist. eccl.*, I, 13 (Migne, *P. G.*, t. 86, p. 2457).

3. Voir plus haut, p. 11.

4. Cf. Mansi, *Sacrorum concil. nova et amplissima Collectio*, t. IX, p. 1175 ; cf. E. Lucius, *les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 255 ; H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 61 s.

5. Voir plus haut, p. 45. Sur cette question, voir E. Le Blant, *le Vol des reliques*, Paris, 1887, p. 2 s.

le fondateur de l'église arménienne, et les martyres Rhipsimé et Gaïanè[1].

Le culte des reliques était si ardent, qu'il fallait donner continuellement des éléments nouveaux à la piété. Il semble même qu'il y eut des saints à la mode, d'autres qui, on ne sait pourquoi, tombaient dans l'oubli. Basile Ier affectionnait tout particulièrement le prophète Élie[2]. Constantin VII admirait le génie de Jean Chrysostome[3]. Il en était de même pour les reliques. Certaines étaient recherchées avec avidité, puis on laissait tomber dans l'oubli ces restes auxquels on avait attaché durant quelque temps le plus haut prix. C'est ainsi que la tête de Jean-Baptiste, que Théodose le Grand avait transférée lui-même à Constantinople dans son manteau de pourpre à la fin du quatrième siècle, sortit complètement de la mémoire du peuple, si bien que, au milieu du cinquième siècle, on put découvrir un autre chef du Précurseur[4]. Il en fut de même pour les images. L'image du Christ non faite de main d'homme, qui fut amenée dans la seconde moitié du sixième siècle de Camouliana, en Cappadoce, à Constantinople, y opérait des miracles jusqu'au septième siècle. Plus tard elle disparaît[5].

Bien qu'on ne doive pas conclure du silence des auteurs à la disparition d'une image ou d'une relique, on peut constater que les Byzantins, toujours avides de nouveautés, furent parfois inconstants dans leurs faveurs. Mais toutes ces reliques étaient pour eux plus précieuses que l'or et les pierreries, tant ils étaient certains qu'elles faisaient descendre sur la « ville-reine » la protection divine. Byzance se confiait plus dans leurs saints dépôts que dans la hauteur de ses murs ou dans la bravoure de ses défenseurs. Une vie religieuse singulièrement intense remplissait de ses manifestations les sanctuaires de la capitale. C'est là que se rassemblent les malades accourus pour implorer le secours des saints. Ils y attendent que les saints leur envoient la guérison, leur révèlent en un songe comment ils pourront recouvrer la santé. Un miracle opéré dans un sanctuaire, une exposition ou une translation de reliques étaient des événements fort importants, qui mettaient en émoi toutes les couches de la population.

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 89; voir J. Laurent, *l'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, Paris, 1919, p. 264, n. 4.
2. Voir plus haut, p. 29.
3. Voir plus haut, p. 39.
4. Voir plus haut, p. 81.
5. E. von Dobschütz, *Christusbilder*, t. I, Leipzig, 1899, p. 40, 47, 59 s.; t. III, p. 12 s.

Siècle après siècle, avec ténacité, Byzance cherche à se procurer des reliques. Son zèle ne se ralentit jamais. Au onzième siècle elle faisait encore venir d'Occident les restes de sainte Agathe, à la suite de la conquête de la Sicile par Georges Maniacès ; elle avait admis la sainte sicilienne dans son calendrier et elle lui avait élevé un sanctuaire[1]. Grâce à cette continuité dans l'effort, la capitale réussit à accumuler dans ses églises une quantité considérable d'objets précieux. Ceux-ci lui venaient de partout, d'Occident aussi bien que d'Orient. Mais ce sont les provinces asiatiques de l'Empire qui furent dépouillées le plus méthodiquement de leurs trésors. C'est là, en effet, que se trouvaient les reliques les plus vénérables, celles du Christ, celles de la Vierge et celles des saints de la Nouvelle et de l'Ancienne Alliance. Constantinople avait pu réussir à mettre la main non seulement sur les reliques du Christ et de la Vierge, mais sur celles des autres personnages du Nouveau-Testament. Elle possédait le pied de Paul de Tarse[2], la main de saint Onésime, le disciple de saint Paul[3], les restes de saint Lazare, qui arrivèrent de Chypre sous Léon VI le Sage (886-911) dans une châsse en argent[4]. Sous le règne du même empereur les reliques de Marie-Madeleine avaient été aussi amenées de Béthanie d'après une tradition[5], d'Éphèse suivant un autre chroniqueur[6]. Le corps et l'omophorion de sainte Anne, la mère de la Vierge, avaient été transportés à Constantinople sous le règne de Justinien II (685-695 ; 705-711)[7]. Les souvenirs des pieuses femmes, qui avaient été associées de près ou de loin à la vie du Christ, étaient conservés et honorés au même titre que ceux des grands saints.

Les personnages de l'Ancienne Alliance, les Prophètes, avaient pris rang à côté des saints de la Nouvelle Alliance et furent recherchés comme autant de protecteurs et d'intercesseurs. On était allé chercher jusqu'à Babylone les reliques des trois jeunes Hébreux, Ananias, Azarias et Misaël, qui arrivèrent sous le règne de Léon Ier (457-474)[8]. Des reliques du prophète Daniel, qui fut enseveli, d'après la tradition, à Babylone[9], se trouvaient avec celles de plusieurs autres

1. Cf. *Acta Sanct.*, février, t. I, p. 635 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 445, 905 : syn. sel.
2. Cf. Manuel Philès, *Carmina*, éd. E. Miller, t. I, Paris, 1855, p. 85.
3. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 465 : syn. sel.
4. Cf. *Ibid.*, p. 146-148 ; Preger, *Script. orig. Const.*, t. II, p. 288 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 260.
5. Cf. Preger, *loc. cit.*
6. Cf. Cedrenus, *loc. cit.*
7. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 244.
8. Cf. *Analecta Bollandiana*, t. XIII, p. 406-407.
9. Cf. E. Nestle, *Marginalien und Materialen*, Tubingue, 1893, p. 23, 55.

prophètes près de l'église Saint-Romain, construite, affirmait-on, par sainte Hélène, mère de Constantin [1]. Les restes de Samuel avaient été transférés de Judée à Constantinople sous le règne d'Arcadius (395-408) [2]. Le corps du prophète Ésaïe avait été apporté sous Théodose II (408-459) de Panéas d'après une tradition, de Jérusalem suivant un autre auteur [3].

Toutes les provinces de l'Empire avaient ainsi apporté leur tribut à la capitale avide de richesses. Ces reliques, qui furent un enrichissement au point de vue religieux, ont suscité un grand nombre d'œuvres d'art. Les saints restes étaient conservés dans des reliquaires de formes diverses. Malheureusement les descriptions de reliquaires sont fort rares chez les auteurs byzantins [4]. On ne possède qu'en très petit nombre les inventaires des églises de Byzance, ces βρεθια, comme on les appelait, qui contenaient les listes des objets précieux conservés dans chaque sanctuaire [5]. L'étude des anciennes églises de Constantinople permet d'en connaître un certain nombre, qui ont échappé jusqu'ici à l'attention.

L'enveloppe de ces reliquaires était composée de matières diverses. Certains étaient en or, décorés de pierres précieuses [6], d'autres étaient revêtus d'argent [7] ; d'autres étaient simplement en fer ou en plomb [8]. Les reliquaires affectaient différentes formes. C'étaient d'abord les châsses (σορός) destinées aux autels et aux oratoires. Celles qui contenaient le corps entier du saint avaient la forme de véritables cercueils, comme ceux que l'on voit dans le Ménologe de Basile II [9]. Mais il en existait de plus petites destinées à contenir des parcelles de reliques. Elles étaient en marbre et ressemblaient parfois aux sarcophages antiques [10]. Ces châsses pouvaient être constituées par plu-

1. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II, p. 245 ; *Itin. russes*, p. 103.

2. Cf. Théodore Lecteur, *Eccl. Hist.*, II, 63 (Migne, *P. G.*, t. 89, p. 213) ; *Chronicon paschale*, éd. Bonn, p. 569).

3. Cf. Preger, *op. cit.*, t. II. p. 241 ; Cedrenus, éd. Bonn, t. I, p. 600; sur l'église d'Ésaïe, voir plus haut, p. 88.

4. Le poète Manuel Philès a donné quelques renseignements, peu précis d'ailleurs, sur un certain nombre de reliquaires ; cf. Manuel Philès, *Carmina*, éd. Miller, t. I, II, Paris, 1855, 1857.

5. On possède pour Sainte-Sophie un inventaire daté d'octobre 1396 ; cf. Miklosisch et Müller, *Acta et diplomata græca medii ævi*, t. II, Vienne, 1862, p. 566 s. De courtes listes d'objets précieux conservés au Grand Palais se trouvent dans le livre des *Cérémonies* ; cf. *Cer.*, II, 40, p. 640-641. On sait qu'on a trouvé des documents de cette sorte pour Patmos et Rhodosto ; cf. Ch. Diehl (*Byzant. Zeitschrift*, t. I, 1892, p. 491 s.); Riant, *Exuviæ*, t. I, p. cc s.

6. Voir plus haut, p. 21, 24.

7. Voir plus haut, p. 30.

8. Voir plus haut, p. 94, n. 1, 96.

9. Voir plus haut, p. 35, fig. 4.

10. Voir l'exemplaire conservé au Musée de Berlin (O. Wulff, *Altchristliche und*

sieurs enveloppes s'emboîtant les unes dans les autres. L'enveloppe extérieure était en métal, or ou argent. A l'intérieur se trouvait une châsse en pierre, qui contenait une troisième enveloppe renfermant la relique enveloppée elle-même dans un tissu de soie [1]. Certaines de ces châsses étaient de véritables œuvres d'art. La châsse du prophète Daniel était décorée d'anges sculptés, qui paraissaient dormir, et de lions sur lesquels reposait le reliquaire [2]. D'autres châsses, qui étaient placées sur les autels, avaient la forme de *ciborium*, c'est-à-dire d'un petit dôme soutenu par quatre colonnettes [3].

Les têtes des saints étaient ingénieusement montées dans une parure en or ou en argent [4]. Les bras étaient enchâssés dans de minces baguettes d'or [5]. La classe des reliquaires portatifs était plus nombreuse que celle des reliquaires destinés aux autels. C'est là qu'on enfermait les petites parcelles de reliques détachées du corps ou des fragments d'objets ayant été en contact avec le saint. On les portait parfois suspendus au cou. C'étaient les *encolpia*, qui étaient souvent de véritables bijoux, tel l'ἐγκόλπιον en jaspe veiné de rouge et de vert, sur lequel était représenté le prophète Daniel [6].

Les auteurs byzantins, qui sont en général si peu précis dans leurs descriptions d'œuvres d'art, ne permettraient pas de mesurer l'effort artistique de la capitale dans une branche de l'art où elle a exercé sa prépondérance. Constantinople, qui était la ville du monde la plus riche en reliques, qui avait tant reçu et tant pris, consentit heureusement à se défaire d'une partie, bien infime il est vrai, de ses trésors. Elle sut un peu donner à son tour.

C'est ainsi que Rome reçut une parcelle du bois de la vraie Croix, don de l'empereur Justin et de sa femme, comme l'indique l'inscription gravée sur la Croix du Vatican [7]. Le reliquaire de Sainte-Croix à Poitiers a été identifié avec celui qui fut envoyé au sixième siècle par Justin II à sainte Radegonde. D'après Grégoire de Tours, cette sainte avait envoyé en Orient des clercs chargés de rapporter du bois de la croix du Seigneur et des reliques des Apôtres et des mar-

mittelalterliche, byzantinische und italienische Bildwerke, t. I, Berlin, 1909, p. 309, n° 1627), et le reliquaire de saint Trophime (G. Mendel, *Catalogue des Monuments grecs, romains et byzantins du Musée impérial ottoman de Brousse* dans le *Bulletin de Correspondance hellénique*, 1909, p. 312 s., fig. 46, 47).

1. Voir plus haut, p. 46, 54.
2. Cf. Manuel Philès, *Carmina*, éd. E. Miller, t. I, Paris, 1855, p. 51.
3. Voir plus haut, p. 21.
4. Voir plus haut, p. 98, n. 6.
5. Voir plus haut, p. 80, n. 4.
6. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, t. I, p. 50.
7. Cf. E. Molinier, *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie*, t. IV. *L'orfévrerie*, Paris, p. 37 s., fig. p. 39.

tyrs [1]. A la fin du cinquième siècle, l'empereur Zénon avait consenti à donner des reliques à saint Laurent, évêque de Siponto [2].

Les richesses de Byzance, connues par les récits des pèlerins et des voyageurs qui avaient visité les sanctuaires de la capitale, étaient convoitées par le monde entier. Les reliques de la Passion étaient plus spécialement l'objet de cette convoitise. Saint Bernard, qui, au douzième siècle, avait prêché avec son éloquence pathétique la seconde Croisade, invitait ses auditeurs à se plonger dans la contemplation des souffrances du Christ et à se représenter les scènes de la Passion dans tous leurs détails. Dans son Livre, son Sermon et sa Méditation sur la Passion, il s'appliquait à rendre présents à l'esprit les instruments du martyre. Dans sa Lamentation sur la Passion il évoque les souffrances du Christ, comme si l'image du Crucifié était devant ses yeux : « Qui me consolera, Seigneur Jésus-Christ, moi qui t'ai vu suspendu à la croix, avec ton corps meurtri, ton visage pâle ? Regardez. La couronne a blessé sa tête d'une si rare beauté de mille piqûres ; ses mains innocentes sont couvertes de sang ; son flanc est ensanglanté par le coup de lance cruel ; ses pieds immaculés sont transpercés par les deux clous. Regardez [3]. » Ce mysticisme, allié à la force suggestive d'une nature vibrante, exerça une influence incontestable sur les foules du douzième siècle. Les reliques les plus recherchées et les plus précieuses furent pour les Croisés celles de la Passion.

Mais le culte enthousiaste des reliques avait des racines encore plus profondes dans le passé [4]. Déjà au début du moyen âge, l'Occident avait acquis soit par don, soit par l'intermédiaire des colons syriens établis en Occident, par les marchands, les pèlerins et les voyageurs, un certain nombre de reliques orientales. C'est ainsi que dans l'Église latine le culte des saints orientaux s'introduisit en même temps que leurs reliques [5].

1. Cf. Grégoire de Tours, *Hist. Franc.*, IX, 40 (Migne, *P. L.*, t. 71, p. 518) ; E. Molinier, *op. cit.*, p. 39-40, fig.

2. Cf. *Acta sanct.*, février, t. II, p. 58.

3. Cf. Migne, *P. L.*, t. 182, p. 1133 s. ; t. 183, p. 263 s. ; t. 184, p. 741 s., 769 s.

4. Sur le rôle des reliques dans la vie publique et privée des hommes du moyen âge occidental, v. A. Luchaire, *Le culte des reliques* (*Revue de Paris*, 1er juillet 1900, p. 189 s.) ; E. Mâle, *L'Art religieux du XIIIe siècle en France*, Paris, 1902, p. 359 s.

5. V. la liste des reliques transportées d'Orient en Occident jusqu'au XIIe siècle dans Ch. Kohler, *Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des Croisades*, t. I, Paris, 1900, p. 197-199. Sur les reliques orientales apportées en Italie durant le haut moyen âge, v. Ch. Diehl, *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne* (*568-751*), Paris, 1888, p. 261 s. Sur les reliques orientales apportées en Gaule à l'époque mérovingienne, v. A. Marignan, *Études sur la civilisation française*, t. II, Paris, 1899, p. 224 s. ; C. A. Bernouilli, *Die Heiligen der Merowinger*, Tubingue,

La prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, fut la cause d'un appauvrissement considérable de la capitale. Le pillage fut systématique. Le butin partagé entre les vainqueurs fut envoyé en Occident[1]. Les Latins trouvèrent à Constantinople la fleur des trésors religieux de l'Orient. Parmi ces trésors les reliques furent la partie du butin la plus recherchée. Le comte Riant, qui a réuni et publié les documents historiques nés du transport en Occident des trésors religieux enlevés par les Latins au treizième siècle, a montré toute l'importance que les Croisés attachaient à la possession des reliques de Byzance[2]. Les chevaliers revenaient avec leur part de butin, fruit du pillage en règle des églises byzantines, en 1204, et de la spoliation qui, par suite de la tolérance des empereurs latins, continua jusqu'au milieu du treizième siècle. La quatrième Croisade fut ainsi la cause d'un accroissement de richesses inouï, inespéré. L'Occident tout entier tressaillit d'allégresse. Les reliques, distribuées dans toutes les provinces, devinrent la possession des églises et des monastères. On accourait de tous côtés pour les recevoir et les vénérer.

Sans doute, comme on l'a vu, bien des objets religieux avaient quitté l'Orient pour l'Occident avant 1204. De même, après la fin de l'occupation latine et la rentrée des Grecs à Constantinople, en 1261, l'exportation des objets orientaux en Occident ne cessa point[3]. Au surplus, il est certain que Byzance, si avide qu'elle ait été, n'a pu dépouiller de leurs trésors toutes les provinces de l'Empire. Mais elle gardait dans ses murs le lot le plus considérable et le plus important. Dans la ville impériale les arts somptuaires avaient pris, en

1900, p. 159 s., 234 s. ; L. Bréhier, *Les Colonies d'Orientaux en Occident au commencement du moyen âge, v^e^-viii^e^ siècle* (*Byzant. Zeitschrift*, t. XII, 1903, p. 35 s.). Sur les colonies de Syriens en Occident, v. aussi E. Le Blant, *L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine*, Paris, 1890, p. 43 ; L. Courajod, *Leçons professées à l'École du Louvre*, t. I, Paris, 1899, p. 119, 326 s. On sait aussi que les Vénitiens s'emparèrent, avant 1204, de plusieurs reliques conservées dans les églises d'Orient. En 1102 ils emportent les restes de saint Nicolas de Myra ; en 1110, ils enlèvent le corps de saint Étienne ; cf. J. Armingaud, *Venise et le Bas Empire*, Paris, 1868, p. 83-84 ; Riant, *Des dépouilles religieuses enlevées à Constantinople au xiii^e^ siècle* (*Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, t. XXXVI, 1875, p. 57). En 1087, des marins de Bari avaient enlevé déjà dans la ville de Myra des reliques de saint Nicolas et les avaient rapportées à Bari (cf. E. Bertaux, *L'Art dans l'Italie méridionale*, Paris, 1904, p. 335). A Arles un inventaire de Saint-Trophime (xii^e^ siècle) atteste la présence dans cette ville de reliques provenant du trésor des empereurs de Constantinople (cf. F. de Mély dans *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, Toulouse, 1902, p. 128-129).

1. Sur la manière dont le butin fut partagé, v. Riant, *Dépouilles religieuses*, p. 35 s.

2. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. I, p. XXXVIII s. ; *Dépouilles religieuses*, p. 2 s.

3. V. une liste de reliques transportées d'Orient en Occident du xiv^e^ au xvii^e^ siècle dans Ch. Kohler, *Mélanges pour servir à l'histoire de l'Orient latin et des Croisades*, t. I, Paris, 1900, p. 203 s.

outre, un développement prodigieux. Aussi la prise de Byzance par les Croisés, en 1204, fut-elle la cause d'une dispersion considérable d'œuvres grecques.

Cependant les Latins ne purent pas tout emporter. Ils respectèrent ou dédaignèrent certains reliquaires. D'autres leur échappèrent, qui avaient été soigneusement cachés par les Grecs[1]. Au quatorzième et au quinzième siècle, les voyageurs et les pèlerins venaient encore, on le verra, adorer à Constantinople un nombre fort respectable de reliques. Les Croisés ont pu aussi se tromper sur le contenu des reliquaires qu'ils emportaient, ou être induits en erreur par les clercs byzantins, qui avaient intérêt à dissimuler les reliques les plus précieuses. On a remarqué que l'homonyme d'un saint notable a été pris pour ce saint lui-même[2] et qu'une partie de la relique a été considérée par les Croisés comme constituant la relique tout entière[3]. Certes les récits des pèlerins et des voyageurs constituent une source d'information précieuse, mais ils ne doivent être consultés qu'avec réserve. Ils ont été rédigés par des gens animés d'excellentes intentions, mais trop souvent crédules. Ces hommes pieux n'étaient pas suffisamment protégés contre les entreprises peu scientifiques des guides et des sacristains, trop souvent enclins à exagérer l'importance des richesses que contenait la ville impériale du Bosphore.

Les textes des auteurs byzantins doivent être consultés en premier lieu, si l'on veut savoir l'importance des reliques jalousement conservées par les Byzantins. L'étude des anciens sanctuaires de la capitale a permis de connaître, sinon toutes les reliques, du moins les plus importantes, et de les localiser dans le lieu de culte où elles étaient adorées de préférence. Les textes des auteurs occidentaux doivent être contrôlés par les sources byzantines, en tenant compte du fait que la même relique a pu ne pas être conservée toujours dans le même sanctuaire[4]. Les témoignages des voyageurs et des pèlerins postérieurs à la restauration des Paléologues constituent une source d'information précieuse, qui a été trop souvent négligée. Ils permet-

1. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. 1, p. LXXXV, n. 5.

2. Cf. Riant, *Dépouilles religieuses*, p. 68. Les nombreux saints qui portaient le même nom, saint Grégoire par exemple, ont été confondus par les voyageurs; v. un exemple dans Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques. Fragment de l'Itinerario de Clavijo*, Odessa, 1883, p. 8, 30 s.

3. Cf. S. Beissel, *Geschichte der Trier Kirchen, ihrer Reliquien und Kunstschätze*, t. II, Trèves, 1889, p. 223-224, 230-231.

4. E. M. Antoniadis, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, t. III, Athènes, 1909, p. 145 s., et Paspatis, Βυζαντιναὶ Μελέται, Constantinople, 1877, p. 285 s., 343, ont publié des listes des reliques conservées à Sainte-Sophie. Ces listes sont dressées en mettant bout à bout, sans les contrôler, les témoignages des pèlerins et des voyageurs, qui sont parfois bien fragiles.

tent de connaître les richesses, qui avaient été laissées à Constantinople après l'occupation latine, et d'établir, quand ils sont confirmés par les textes grecs, un contrôle en sens contraire.

Ainsi l'étude des sanctuaires byzantins est utile à bien des égards. Elle permet de vérifier l'origine des reliques, qui furent emportées en Occident par les Latins [1]; elle révèle en même temps une partie des trésors, qui constituaient un des principaux ornements des églises de l'ancienne Byzance. Ces trésors ont été malheureusement détruits ou dispersés pour la plus grande part. Un certain nombre a fort heureusement échappé à la destruction. Il s'agit de rechercher si les reliquaires, qui accompagnaient les reliques, existent encore ou si leur présence a été signalée en Occident dans le cas où ils ont été détruits. Parmi ces derniers plusieurs ont disparu pendant la Révolution. Mais il est possible pour certains d'entre eux, ceux notamment qui portaient des inscriptions grecques, d'établir d'une façon certaine leur provenance byzantine, grâce aux descriptions qui en ont été faites avant leur disparition. On pourra ainsi reconstituer, dans une certaine mesure, les trésors qui brillaient autrefois dans l'ombre des vieux sanctuaires byzantins, et rechercher ensuite si ces œuvres d'art dispersées ont exercé une influence sur l'art des pays où elles ont été recueillies. On pourra de la sorte préciser, dans une certaine mesure, l'apport de l'Orient, de Constantinople en particulier, dans les créations et les productions du moyen âge occidental.

1. Notre but n'est pas ici de discuter l'authenticité de telle ou telle relique. Ce sujet sortirait du cadre de la présente étude. On ne se propose pas de discuter l'autorité historique de tel ou tel document écrit du moyen âge, mais de tirer des sources occidentales les renseignements qu'elles renferment sur les anciens trésors des églises byzantines.

II

Reliquaires du Christ.

Le Grand Palais abritait, on le sait, un lot considérable de reliques. Parmi celles-ci se trouvaient celles de la Passion, qui furent conservées dans l'église de la Vierge-du-Phare jusqu'à la prise de Constantinople par les Croisés[1]. Les voyageurs qui visitèrent la capitale après l'occupation latine mentionnent deux églises fort intéressantes, Saint-Georges-des-Manganes et Saint-Jean-de-Pétra, et y signalent les reliques les plus précieuses, celles de la Passion.

La première de ces églises était dédiée à saint Georges, dont le culte était répandu dans tout l'Orient[2]. Elle était située non loin du Grand Palais, près du palais des Manganes, et faisait partie du monastère du même nom[3]. Elle devint une des églises importantes de la capitale, quand Constantin Monomaque (1042-1054) l'eut reconstruite magnifiquement[4]. Cette église a été signalée à différentes reprises par les pèlerins et les voyageurs. L'ambassadeur castillan Clavijo l'a décrite très sommairement dans son *Itinéraire* au début du quinzième siècle, et a vanté ses mosaïques, qui représentaient Dieu le Père, l'Ascension et la Pentecôte[5]. En 1393, le scribe Alexandre y a vu tous les instruments de la Passion : le Manteau de pourpre et le Sang,

1. V. plus haut, p. 23 s.

2. Cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 124 s. ; J. B. Aufhauser, *Das Drachenwunder des heiligen Georg* (*Byzantinisches Archiv*, t. 5, Leipzig, 1911, p. 7, n. 2). Sur le culte de saint Georges, spécialement à Lydda ou Diospolis en Palestine, v. H. Delehaye, *Les légendes grecques des saints militaires*, Paris, 1909, p. 45 s. ; du même, *Les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 214 ; E. Lucius, *Les Origines du culte des Saints*, Paris, 1908, p. 322 s. ; Cornelia Steketee Hulst, *St. George of Cappadocia in legend and history*, Londres, 1909, p. 13 s., 42 s. ; Dobschütz, *Christusbilder*, t. I, Leipzig, 1899, p. 90.

3. Cf. Guillaume de Tyr, *Histor.*, II, 7 (*Recueil des historiens des Croisades*, t. I, 1 p. 83); A. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, p. 254 s.

4 Cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 608 s. ; G. Schlumberger, *L'épopée byzantine*, t. III, Paris, 1905, p. 671 s. Au XIVe siècle, l'empereur s'y rendait, le 23 avril, à la fête de saint Georges ; cf. Codinus, *De Offic.*, XV, éd. Bonn, p. 81.

5. Cf. Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques au commencement du*

la Lance, le Bâton et l'Éponge [1]. Jean VI Cantacuzène a signalé aussi au quatorzième siècle dans ce même monastère des Manganes les emblèmes de la Passion, qui y étaient conservés (τὰ τῶν τοῦ Χριστοῦ σωτηρίων παθῶν τεθησαυρισμένα σύμβολα)[2].

La seconde église était un des nombreux sanctuaires dédiés à Jean-Baptiste. Située au quartier de Pétra [3], elle devint célèbre sous les Paléologues. Les souverains, qui habitaient à cette époque le palais des Blachernes, s'y rendaient, le 29 août, à la fête de la Décollation du Précurseur [4]. Clavijo l'appelle Saint-Jean-Baptiste *della Piedra*, et la situe près du palais de l'empereur. Au-dessus de la porte d'entrée, d'après l'ambassadeur castillan, se trouvait une mosaïque représentant saint Jean. Le vestibule, dont les murs étaient décorés de mosaïques, était éclairé par une coupole reposant sur quatre arcs. Au centre de l'église s'élevait une haute coupole soutenue par quatre piliers « de jaspe vert ». A l'est, en face de l'entrée, se trouvaient les trois absides; celle du milieu était plus grande que les autres. Cette église, qui était décorée de marbres et de mosaïques, dont une représentait, d'après Clavijo, Dieu le Père, était aussi très riche en reliques [5].

Le Florentin Christophore Buondelmonti, qui visita aussi Constantinople dans les premières années du quinzième siècle, a vu dans le monastère de Saint-Jean-de-Pétra des reliques fort importantes, qui étaient soigneusement conservées dans un endroit bien protégé : c'étaient les vêtements du Christ (τὰ ἱμάτια), le roseau (ὁ κάλαμος), l'éponge (ὁ σπόγγος), la lance (ἡ λόγχη), la couronne d'épines (ὁ ἀκάνθινος στέφανος), des poils de la barbe du Sauveur (αἱ ἀπὸ τοῦ πώγωνος τρίχες)[6]. Le pèlerin russe Zosime (1419-1421) confirme ce témoignage. Il a vu aussi dans le couvent du Prodrome les instruments de la Passion : la tunique, la lance, le roseau sur lequel cette lance était fixée, l'éponge ainsi que le « petit pain que le Seigneur mangea pendant la sainte Cène avec les disciples [7].

xv^e^ *siècle. Fragment de l'Itinerario de Clavijo*, Odessa, 1853, p. 14. Antoine de Novgorod a vu aussi au-dessus de l'autel l'image du Christ causant avec la Samaritaine près du puits; cf. *Itin. russes*, p. 100.

1. Cf. *Itin. russes*, p. 162.

2. Cf. Cantacuzène, *Histor.*, I, 59, éd. Bonn, t. I, p. 305. Sur le mot σύμβολον, v. Sophocles, *Greek Lexicon* s. v.; cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. lat.* s. v. Instrumentum.

3. Cf. A. van Millingen, *op. cit.*, p. 205; Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, p. 75.

4. Cf. Codinus, *De Offic.*, XV, éd. Bonn, p. 81.

5. Cf. Ph. Bruun, *op. cit.*, p. 4-5.

6. Cf. Buondelmonti, *Description des îles de l'Archipel*, éd. Legrand, Paris, 1897, p. 88.

7. Cf. *Itin. russes*, p. 205.

Ghillebert de Lannoy, au cours des deux voyages qu'il fit à Constantinople dans le premier quart du quinzième siècle, a vu beaucoup de « saintes reliques », « le saint fer de la lance et autres très dignes », qui lui furent montrées par l'empereur Manuel II Paléologue lui-même [1].

Vers la même époque Nestor Iskander confirme la présence à Constantinople de l'ensemble des instruments de la Passion [2]. Aucun des voyageurs du temps de Clavijo ne donne autant de détails que l'ambassadeur castillan sur ces reliques et les reliquaires conservés à cette époque à Saint-Jean-de-Pétra [3].

Elles étaient conservées dans une « arche rouge », scellée avec deux cachets de cire blanche, appliqués sur deux fermoirs d'argent, et fermée avec deux serrures. On en fit sortir un sac cacheté avec un sceau de cire. Les moines le décachetèrent et en tirèrent une petite cassette ronde, en or, dans laquelle était « le pain que Notre-Seigneur Jésus-Christ donna le jeudi de la Cène à Judas ». Cette cassette était couverte d'une étoffe rouge, cachetée avec deux sceaux de cire vermeille ; le pain avait à peu près la largeur de trois doigts de la main [4]. Les moines tirèrent ensuite du sac une autre cassette en or, plus petite que la première dans laquelle était enchâssé un flacon en cristal contenant « du sang sorti de la côte de Notre-Seigneur Jésus-Christ », puis un petit flacon de cristal, muni d'un tampon avec une chaîne en or; dans ce flacon se trouvaient, enveloppés dans un petit morceau d'étoffe rouge, « les cheveux de la barbe de Notre-Seigneur Jésus-Christ que les Juifs lui arrachèrent lorsqu'ils le crucifièrent ». Les moines ôtèrent ensuite de la caisse une boîte carrée en argent doré, longue de deux paumes et demie ; elle était cachetée de six sceaux appliqués sur six paires de fermoirs ronds en argent ; elle avait aussi une serrure à laquelle était suspendue une clef en argent.

Ils ouvrirent cette boîte et en tirèrent une planche toute couverte d'or sur laquelle se trouvait « le fer de la lance avec laquelle Longin blessa Notre-Seigneur Jésus-Christ ». « Ce fer, poursuit Clavijo, était mince comme la pointe d'un javelot ou le fer d'un carquois; il était troué à l'endroit où il a dû être emmanché dans le bois et avait une longueur d'une paume et deux doigts ; à l'extrémité de la pointe

1. Cf. Ch. Potvin, *Œuvres de Ghillebert de Lannoy*, Louvain, 1878, p. 11, 65.

2. Cf. Nestor-Iskander, *Povjest o tsargradjé* (Pamjatniki drevnej pismennosti, Pétersbourg, 1886, p. 5).

3. Le témoignage de Clavijo concorde avec celui de Buondelmonti et de Zosime. Bertrandon de La Broquière, qui était à Constantinople à la même époque, a eu raison de mettre en doute le fait que les reliques de la Passion étaient conservées alors dans l'église de Sainte-Sophie ; cf. *Le voyage d'outre-mer de Bertrandon de La Broquière*, éd. Ch. Schefer, Paris, 1892, p. 154.

4. Cf. Ph. Bruun, *op. cit.*, p. 16.

le sang était frais comme si le mal qu'on avait fait au Christ avec ce fer était arrivé tout récemment. Ce fer avait la largeur de deux doigts et il était enchâssé dans cette planche, qui était couverte d'or. Le fer n'était pas de couleur claire, mais foncé, comme s'il avait été rouillé. A cette planche était aussi attaché un morceau du roseau avec lequel on frappa Jésus-Christ Notre Dieu sur la tête lorsqu'il était devant Pilate. Ce roseau avait la longueur de deux paumes et demie, et il était rougeâtre ; sous le fer de la lance, ce roseau était attaché à la planche avec un morceau de l'éponge avec laquelle on donna à Jésus-Christ Notre Dieu le fiel et le vinaigre sur la croix. Dans la même cassette en argent d'où ils avaient tiré la planche se trouvaient les vêtements de Jésus-Christ Notre Dieu, vêtements que les soldats de Pilate tirèrent au sort. Ils étaient pliés et cachetés avec des sceaux. » Les vêtements étaient en étoffe rouge ; une des manches, qui sortait hors des parties pliées, était assez étroite et ouverte jusqu'au coude [1].

Ainsi, d'après ces témoignages, les reliques de la Passion, qui étaient conservées, jusqu'en 1204, dans l'église de la Vierge-du-Phare au Grand Palais, se trouvaient, au quatorzième siècle, dans l'église de Saint-Georges-des-Manganes, puis, dans la première moitié du quinzième siècle, dans l'église de Saint-Jean-de-Pétra. Les Byzantins montraient ces reliques aux pèlerins et aux voyageurs, qui n'émettaient aucun doute sur leur authenticité et consignaient dans leurs récits de voyage les affirmations qu'on retrouve non seulement dans les écrits de Jean Cantacuzène, mais aussi dans les œuvres de Joseph Bryennios [2], à savoir que les reliques de la Passion restèrent à Constantinople après la conquête latine.

Pendant l'occupation latine, plusieurs reliquaires byzantins contenant des reliques de la Passion furent cependant envoyés en France. Un grand morceau de la vraie Croix fut cédé par Baudouin II à saint Louis, qui le déposa à la Sainte-Chapelle. Il se trouvait dans un reliquaire byzantin qui a disparu, mais dont on possède un dessin publié à la fin du dix-huitième siècle par Morand [3]. Ce reliquaire

1. Cf. Ph. Bruun, *op. cit.*, p. 17-18.

2. Cf. Joseph Bryennios, *Opera quæ supersunt*, éd. Eugenios Bulgaris, Leipzig, 1768-1784, t. II, p. 28, 35, cité dans F. de Mély, *Exuviæ*, t. III, p. 112-113. Les reliques de la Passion sont les suivantes : αὐτοῦ τοῦ Δεσπότου Χριστοῦ χιτῶνα τὸν ἄνωθεν ὑφαντόν, τὰ ἱμάτια τούτου, τὸ ἐκ τῆς πλευρᾶς αὐτοῦ ῥεύσαν αἷμα, τὸν σταυρὸν, τὴν λόγχην, τοὺς ἥλους, τὸν σπόγγον, τὸν κάλαμον.

3. Cf. J. Morand, *Histoire de la Sainte-Chapelle royale du Palais*, Paris, 1790, p. 44. Ce dessin a été reproduit plusieurs fois ; cf. Didron, *Annales archéologiques*, t. V, 1846, p. 327 ; Rohault de Fleury, *Mémoires sur les Instruments de la Passion*, Paris, 1870, p. 110 s., pl. XI ; G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au* x^e^ *siècle, Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 171.

présente l'aspect d'un tableau dans lequel sont ménagées trois cavités en forme de croix à double travée, qui contenaient autrefois les morceaux de la relique. En haut, de chaque côté de la grande croix, sont représentés quatre archanges volant, qui sont désignés par des inscriptions grecques : Michel, Gabriel, Ouriel, Raphaël. En bas, au pied des trois croix, figurent saint Constantin et sainte Hélène, debout, avec leur nom inscrit en grec. Bien que le style ne soit pas rendu sur ce dessin, on saisit la disposition de l'ensemble, qui est conforme au type d'une classe de reliquaires, dont on connaît de nombreux spécimens, les staurothèques. Ce reliquaire ne paraît pas dater d'une époque très ancienne. Les costumes sont ceux de la dernière époque de l'empire byzantin[1] (fig. 15).

FIG. 15. — Staurothèque de la Sainte-Chapelle (d'après Morand).

Outre cette staurothèque, il existait à la Sainte-Chapelle un au-

1. Constantin, qui porte le costume des empereurs byzantins, est revêtu du *saccos* et du *loros;* cf. J. Ebersolt, *Mélanges d'histoire et d'archéologie byzantines,* Paris, 1917, p. 61, 62, 64.

tre reliquaire, que Morand a dessiné sur la planche où sont représentées les reliques qui furent données à saint Louis par l'empereur Baudouin. Ce reliquaire, qui contenait aussi une partie de la vraie Croix, a la forme d'une croix à double travée, dont les bords sont ornés de pierres précieuses[1]. Cette grande croix à double travée apparaît aussi sur une miniature d'un manuscrit latin de la Bibliothèque nationale, où l'on voit saint Louis vénérant les reliques de la Sainte-Chapelle[2]. Il s'agit ici non d'une staurothèque, mais d'une croix-reliquaire à double travée. Malheureusement les reproductions anciennes ne permettent pas de constater s'il s'agit d'une œuvre byzantine ou d'un travail occidental imité d'un modèle oriental. On en peut dire autant des autres reliquaires que Morand a fait figurer sur son dessin. Ce sont des vases de formes diverses, des tableaux dont les bords sont ornés de pierreries, et dont le champ est divisé en carrés ou en rectangles avec un ornement quadrilobé. Dans ces reproductions sans caractère on ne peut reconnaître à coup sûr des œuvres byzantines. Le reliquaire ancien de la Couronne d'épines, qui demeura à la Sainte-Chapelle jusqu'à la Révolution, n'existe plus[3]. Les anciens dessins lui donnent la forme d'une couronne, parfois montée sur un piédestal[4]. Le reliquaire de la sainte Lance a disparu également à la fin du dix-huitième siècle. La relique était enchâssée dans un reliquaire en forme de croix gemmée, mais la forme de la relique n'apparaît pas sur le dessin de Morand[5].

Les reliques de la Passion ne paraissent pas avoir été envoyées toutes en France au treizième siècle. Jean de Mandeville signale à Constantinople, dans la première moitié du quatorzième siècle, une grande partie de la Croix, la tunique sans couture, l'éponge, le roseau (*arundo*) et un clou[6]. Son témoignage, qui pour Constantinople paraît authentique, est confirmé en partie par celui de Clavijo, qui signale dans les premières années du quinzième siècle la présence à Constantinople d'un « morceau de l'éponge avec laquelle on donna à Jésus-Christ Notre Dieu le fiel et le vinaigre sur la croix[7] ».

Jean de Mandeville affirme aussi avoir vu deux couronnes, celle

1. Cf. J. Morand, *op. cit.*, p, 40.
2. Cf. F. de Mély, *Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ*, t. III, Paris, 1904, p. 276, fig. 19.
3. On sait que la Couronne d'épines est conservée à Notre-Dame de Paris dans un nouveau reliquaire ; cf. F. de Mély, *op. cit.*, p. 169 s., 171, fig. 5, 173, fig. 6, 274 s., 277, fig. 20.
4. Cf. J. Morand, *op. cit.*, p. 40 ; F. de Mély, *op. cit.*, p. 276, fig. 19, p. 279 s. fig. 21-23.
5. Cf. J. Morand, *op. cit.*, p. 40 ; F. de Mély, *op. cit.*, p. 42-43.
6. Cf. *Itinerarius domini Johannis de Mandeville militis*, cap. III, s. l. n. d.
7. Voir plus haut, p. 118.

de Paris et celle de Constantinople. La sainte Couronne aurait été divisée en deux parties ; l'une avait été cédée par Baudouin II à saint Louis ; l'autre serait restée à Constantinople [1]. Le voyageur anglais distingue de même deux fers de Lance. Il dit à ce propos : « Le fer (de la Lance) est à Paris et meismes l'empereur de Constantinople dit qu'il a le fer de la Lance. Je l'ay veu, il est plus larges asses que celui de Paris [2]. » Clavijo a vu à Constantinople, au début du quinzième siècle, le reliquaire, qui avait la forme d'une planche recouverte d'or, dans laquelle le fer était enchâssé avec d'autres reliques de la Passion [3].

Cette division des reliques de la Passion n'est pas, du reste, un fait isolé. On verra qu'elle était pratiquée par les Byzantins, qui divisaient leurs reliques en parcelles pour les conserver dans leurs reliquaires. Les parcelles de la vraie Croix notamment sont signalées dans un grand nombre de reliquaires, qui existent encore ou qui ont disparu. Il s'agit de rechercher ces œuvres d'art, qui peuvent être attribuées avec certitude à l'école qui fleurissait à Constantinople. Elles montreront l'habileté des orfèvres byzantins, leur aptitude à concevoir une forme et à en composer la décoration.

*
* *

Beaucoup de reliquaires ont eu le même sort que ceux de la Sainte-Chapelle. Parmi les reliquaires disparus se trouvaient plusieurs staurothèques, qui avaient été envoyées de Constantinople en Occident pendant l'occupation de la ville par les Latins ou qui furent rapportées de la capitale du Bosphore par les Croisés.

1. Buondelmonti mentionne aussi dans les premières années du xv[e] siècle une couronne d'épines à Constantinople (v. plus haut, p. 116). D'après Jean de Mandeville, la Couronne était « de jons de mer blancs qui poingnent comme espines » (cf. F. de Mély, *op. cit.*, p. 267). Ce témoignage est conforme à celui de Robert de Clari (v. plus haut, p. 27, n. 3), mais il ne concorde pas avec celui de Nicolas Mesaritis. D'après cet auteur byzantin, la Couronne conservée, vers l'an 1200, à l'église de la Vierge-du-Phare était lisse et très douce au toucher (v. plus haut, p. 27).

2. Cf. de Mély, *op. cit.*, p. 42-43, 70. Suivant M. de Mély, c'est la pointe de la Lance, rien que la pointe, qui a été envoyée à Paris ; la relique, qui était restée à Constantinople, a été envoyée à la fin du xv[e] siècle par Bajazet II au pape Innocent III. M. de Mély a publié un ancien dessin reproduisant cette Lance de Rome d'après un manuscrit de l'Ambrosienne de Milan (cf. *Ibid.*, p. 26 s., p. 33 fig., p. 44 s.). La pointe du fer est, en effet, brisée. On aperçoit le trou qui servait à emmancher le fer dans le bois.

3. Voir plus haut, p. 117-118. D'après la description de Clavijo, le fer était troué à l'endroit où il était emmanché dans le bois ; mais il possédait toujours « l'extrémité de la pointe ». La remarque au sujet de la pointe est en contradiction avec le dessin de l'Ambrosienne.

La staurothèque du Mont-Saint-Quentin provenait du pillage de Constantinople[1]. Elle était en argent doré, et décorée d'émaux et d'images représentant des anges, des saints et des scènes de la Passion : Crucifixion, Descente de Croix, Tombeau (ὁ τάφος), Anastasis. De chaque côté de la croix à double travée, des petites cavités renfermaient d'autres reliques avec des inscriptions grecques indiquant le contenu. Une autre inscription mentionnait le nom du moine grec Timothée.

Garnier de Traînel, évêque de Troyes, qui avait été préposé à la garde des reliques mises en commun par les Croisés après le pillage de 1204, en avait prélevé un certain nombre dont s'enrichit le trésor de son église[2]. Dans ce lot figurait un reliquaire de la Croix en argent doré et décoré de pierreries. Il a disparu en 1794, mais Charles le Beau avait déchiffré l'inscription grecque qui mentionnait le nom du protoproèdre Constantin[3].

Dans le trésor de Clairvaux se trouvait un reliquaire apporté de Constantinople par le moine Artaud, qui le tenait de Louis, comte de Blois[4]. Dans les inventaires de 1405 et de 1504, cet objet est décrit très sommairement et rien ne permettrait d'y reconnaître une œuvre byzantine, si un évêque grec banni par les Turcs, Nicodème, n'avait déchiffré, en 1744, les inscriptions grecques. Le reliquaire avait la forme d'un tableau. Il était décoré de figures et de scènes de la Passion : en haut, à droite, le Crucifiement ; en haut, à gauche, la

1. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 370, n° 8809. D'après une tradition cette staurothèque fut donnée en 1207 au monastère par Hugues de Beaumetz, qui l'avait reçue de Baudouin I^er^. Sur ce don, voir Riant, *Exuviæ*, t. I, p. CXI, 192 ; *Dépouilles religieuses*, *loc. cit.*, p. 131. Suivant une autre tradition reproduite par du Cange, qui a décrit ce même reliquaire, il aurait été donné au monastère par Nivelon, évêque de Soissons, à son retour de Constantinople ; cf. du Cange, *Dissertations sur l'histoire de saint Louys* (*Gloss. med. et inf. latinit.*, t. X, Niort, 1887, p. 92-93) ; F. de Mély, *Exuviæ*, t. III, p. 241-243.

2. Sur Garnier de Traînel, voir Riant, *Exuviæ*, t. I, p. XLII ; *Dépouilles religieuses*, *loc. cit.*, p. 37, 39, 40.

3. Cf. Coffinet, *Recherches historiques sur l'origine des parcelles de la vraie Croix conservées dans le trésor de la cathédrale de Troyes* (*Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, t. XIX, 1855, p. 190 s., 195, 196, 301). Ce reliquaire est mentionné dans l'inventaire de 1611 ; cf. Le Brun-Dalbanne, *le Trésor de la cathédrale de Troyes* (*loc. cit.*, t. XXVIII, 1864, p. 36). Du Cange (*Familiæ augustæ byzantinæ*, Paris, 1680, p. 165) mentionne Constantin Ducas proèdre, fils du césar Jean Ducas (cf. Cedrenus, éd. Bonn, t. II, p. 702). On sait que la dignité de proèdre fut créée par Nicéphore Phocas (963-969) (J. Ebersolt, *le Grand Palais de Constantinople et le livre des Cérémonies*, Paris, 1910, p. 8). La dignité de protoproèdre ayant dû être créée après celle de proèdre, le reliquaire ne peut être antérieur au règne de cet empereur. Parmi les personnages qui furent protoproèdres, du Cange n'en cite aucun du nom de Constantin. Cf. Du Cange, *Gloss. med. et inf. græc.* s. v. πρόεδρος.

4. Sur Louis, comte de Blois et le moine Artaud, voir Riant, *Exuviæ*, t. I, p. CXCIV-CXCV ; *Dépouilles religieuses* (*loc. cit.*, p. 36, n. 1).

Descente de Croix ; en bas, sainte Hélène et saint Constantin [1].

Une des plus belles pièces du trésor de Clairvaux provenait du trésor des empereurs de Constantinople. Elle avait été confiée par Henri Ier, successeur de Baudouin Ier, à Hugues, abbé de Saint-Ghislain, qui la remit à l'abbaye [2]. Les inventaires de 1405 et de 1504 la mentionnent comme une « œuvre grecque » admirable avec ses émaux et ses pierres précieuses. Grâce à l'évêque grec Nicodème on possède des renseignements complémentaires sur ce reliquaire et sur les inscriptions grecques, qui expliquaient les sujets représentés. Il avait la forme d'un triptyque. On voyait, en haut, Constantin le Grand en buste; sur les volets, à l'intérieur, Jean-Baptiste et la Vierge ainsi que les scènes du cycle évangélique : Annonciation, Nativité, Baptême, Présentation du Christ au temple (ἡ ἀπάντησις), Transfiguration, Crucifiement, Descente de Croix, Ascension, Incrédulité de Thomas, Anastasis, Dormition de la Vierge [3]. A en juger par le nombre des sujets représentés, cette staurothèque devait être un des spécimens les plus caractéristiques et les plus somptueux de l'art impérial.

A Soissons une staurothèque provenait très probablement de Nivelon de Chérisy, l'évêque croisé. Elle avait la forme d'un tableau en argent doré, enrichi de pierres précieuses « avec des figures à la grecque [4] ». L'ancienne abbaye de Grandmont en Limousin possédait aussi une staurothèque, mais elle ne provenait pas du pillage de Constantinople. Elle avait été donnée par le roi de Jérusalem Amaury, qui mourut en 1173. Elle portait une inscription grecque mentionnant le nom du possesseur, Alexis Ducas, descendant de l'impératrice Irène, femme d'Alexis Ier Comnène. Ce reliquaire, qui avait appartenu à un prince de la famille des Ducas, était en argent doré et décoré de la scène du Crucifiement [5].

1. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *Trésor de Clairvaux* (*Revue des Sociétés savantes des départements*, 5e série, t. V, 1873, p. 492, 499, 506, 507). L'inventaire de 1405 mentionne en outre « *tres alie parve tabule, opere greco composite, quorum una continet quamdam pulcram crucem de argento cum reliquiis sanctorum* » (Cf. *Ibid.*, p 492).

2. Sur ce personnage, voir Riant, *Exuviæ*, t. I, p. CLVII, CXCV ; t. II, p. 99, 100.

3. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 492, 497, 498, 507.

4. Cf. Poquet, *Notre-Dame de Soissons*, Paris, 1855, p. 82. On sait que Nivelon envoya des reliques à Soissons et en rapporta avec lui de Constantinople ; cf. Riant, *Dépouilles religieuses* (*loc. cit.*, p. 37, 41) ; *Exuviæ*, t. II, p. XLII, LV, 8. Dans le texte de l'Anonyme de Soissons, on trouve mentionnée parmi les reliques *unam crucem de ligno Domini*.

5. Cf. Texier, *Dictionnaire d'orfévrerie*, Paris, 1857, p. 834-836, 884-887; du Cange, *Gloss. med. et inf. latin.*, t. X, Niort, 1887, p. 91-92.

* * *

Ces reliquaires, dont l'or et les pierres précieuses brillaient autrefois dans l'ombre des sanctuaires de Byzance, étaient venus enrichir les trésors des cathédrales et des monastères d'Occident. Ils n'existent plus aujourd'hui, mais il est possible de mesurer l'étendue de cette perte grâce aux reliquaires qui ont heureusement échappé à la destruction. Ces reliquaires ont la forme générale d'un tableau au centre duquel est pratiquée une cavité en forme de croix à double travée, destinée à contenir la relique. On les appelait σταυροθῆκαι ou ξυλοθῆκαι. Ils étaient facilement transportables. Ainsi lorsque l'empereur de Byzance partait en guerre, un fonctionnaire le précédait, portant suspendue à son cou la xylothèque [1]. Ces staurothèques constituent une des séries les plus importantes parmi les reliquaires byzantins [2].

Fig. 16. — Staurothèque de Poitiers (d'après Molinier).

Une des plus anciennes est la staurothèque de Poitiers, don d'un empereur byzantin du sixième siècle [3] (fig. 16). Elle avait primitivement la forme d'un triptyque [4], comme un des reliquaires disparus du trésor de Clairvaux [5]. La staurothèque conservée dans la cathédrale de Limbourg sur la Lahn provient du butin fait, en 1204, au sac de Constantinople. Le chevalier Henri d'Ulmen, qui avait pris part au pillage, en fit don en 1208 à l'église de Steuben. Elle a la forme d'une boîte rectangulaire fermée par un couvercle à coulisse. C'est une des œuvres les plus remarquables du dixième siècle sorties des ateliers de Byzance [6]. La célèbre stauro-

1. Cf. *Cer.*, App. ad lib. I, p. 485 ; N. Kondakof, *Histoire et monuments des émaux byzantins*, Francfort-sur-Mein, 1892, p. 196.

2. Voir une liste incomplète de ces staurothèques dans E. Molinier, *le Reliquaire de la vraie Croix du trésor de Gran* (*Gazette archéologique*, t. XII, 1887, p. 245-246).

3. Voir plus haut, p. 110.

4. Cf. E. Molinier, *l'Orfévrerie*, p. 39-40 ; H. Leclercq, *Manuel d'archéologie chrétienne*, t. II, Paris, 1907, p. 455, 458, 459.

5. Voir plus haut, p. 123.

6. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323-324, n° 8695 ; E. Molinier, *l'Orfévrerie*, p. 46-48 ; Kon-

thèque de Lavra, attribuée à Nicéphore Phocas, est fermée par deux volets, décorés de pierreries et de médaillons en émail[1] (fig. 17).

Souvent la staurothèque n'a pas l'aspect d'une boîte fermée, mais d'un simple tableau, entouré d'un cadre. Au milieu est enchâssée la

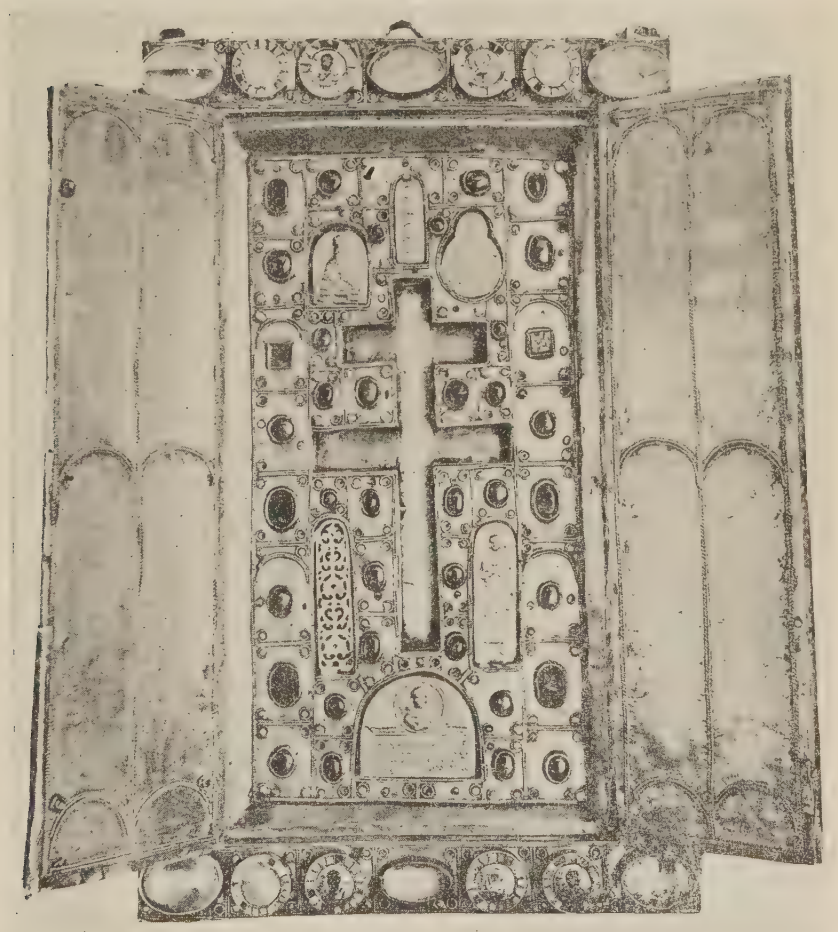

Fig. 17. — Staurothèque de Lavra (d'après Kondakov).

relique. Des anges volant dans la partie supérieure, les figures traditionnelles de Constantin et d'Hélène, des saints, parfois des scènes

dakof, *op. cit.*, p. 196 s.; Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 646, 647, fig. 327; O. M. Dalton, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 528, 529, fig. 311.

1. Cf. Kondakof, *op. cit.*, p. 207; du même, *Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonjé*, Pétersbourg, 1902, p. 204 s., pl. xxiv-xxv; Brockhaus, *Die Kunst in den Athos-Klöstern*, Leipzig, 1891, p. 45 s.; Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 649.

de la Passion ornent le champ. La décoration de ces reliquaires n'était pas établie non plus suivant un modèle uniforme et les artistes byzantins usèrent de cette liberté pour composer des œuvres remarquables. Tels étaient les reliquaires de la Sainte-Chapelle [1], du Mont-Saint-Quentin, de Troyes, de Clairvaux, de Soissons [2]. Ils ressemblaient à un groupe de staurothèques qui nous sont parvenues : celle de Gran, qu'on date du onzième ou du douzième siècle [3] (fig. 18), celle du trésor de Saint-Marc à Venise, qui fut envoyée de Constantinople, par le doge Henri Dandolo et qui porte le nom d'une impératrice byzantine du nom de Marie [4], celle en vermeil du trésor de Moscou, qui fut apportée de Constantinople, en 1354, par le métropolite Alexis [5].

Ces monuments avec leur ornementation exécutée au repoussé, leurs émaux, leurs pierres précieuses, dont le coloris est souvent d'un éclat extraordinaire, avec leurs personnages et leurs ornements dont le dessin est d'une finesse souvent remarquable, sont des œuvres très représentatives de l'art impérial. On employait non seulement les métaux précieux, les émaux, les pierreries, mais aussi l'ivoire, comme pour la staurothèque de Cortone, sur laquelle est ciselé le nom du possesseur, l'empereur Nicéphore Phocas [6]. Ces staurothèques byzantines ne furent cependant pas toutes dispersées. Un certain nombre resta à Constantinople après l'occupation latine. L'inventaire du trésor de Sainte-Sophie, de l'année 1396, en mentionne plusieurs en argent ou en argent doré [7].

* * *

Les reliquaires de la vraie Croix n'avaient pas tous la forme des staurothèques. Ils avaient aussi l'aspect de croix. Ces croix-reliquaires étaient parfois à double travée, comme celle que l'on voit sur

1. Voir plus haut, p. 119.
2. Voir plus haut, p. 122, 123.
3. Cf. E. Molinier dans *Gazette archéologique*, t. XII, 1887, p. 245 s., pl. 32 ; du même, *l'Orfévrerie*, p. 50-51, pl. I ; Kondakof, *Hist. et mon. des émaux byzantins*, p. 203 Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 646, 648, fig. 328, 649; O. M. Dalton, *op. cit.*, p. 525; F. Bock, *Die byzantinischen Zellenschmelze*, Aachen, 1896, p. 271 ; cf. *Die historischen Denkmäler Ungarns in der 1896er Milleniums-Landes-Ausstellung*, Budapest-Vienne, p. 55, pl. X.
4. Cf. A. Pasini, *Il tesoro di San Marco in Venezia*, Venise, 1886, p. 27, pl. XXVI, n° 33 ; E. Molinier, *le Trésor de la basilique de Saint-Marc à Venise*, Venise, 1888, p. 85-86.
5. Cf. A. Weltmann, *le Trésor de Moscou*, Moscou, 1861, p. 20.
6. Cf. Gori, *Thesaurus veterum diptychorum*, t. III, Florence, 1759, p. 129, 131 ; pl. XVIII, XIX ; G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au xe siècle. Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 689, 693.
7. Cf. Miklosisch et Müller, *Acta et diplomata græca medii ævi*, t. II, Vienne, 1862, p. 567.

la miniature byzantine du Ménologe du Vatican [1] (fig. 1). Cette forme de

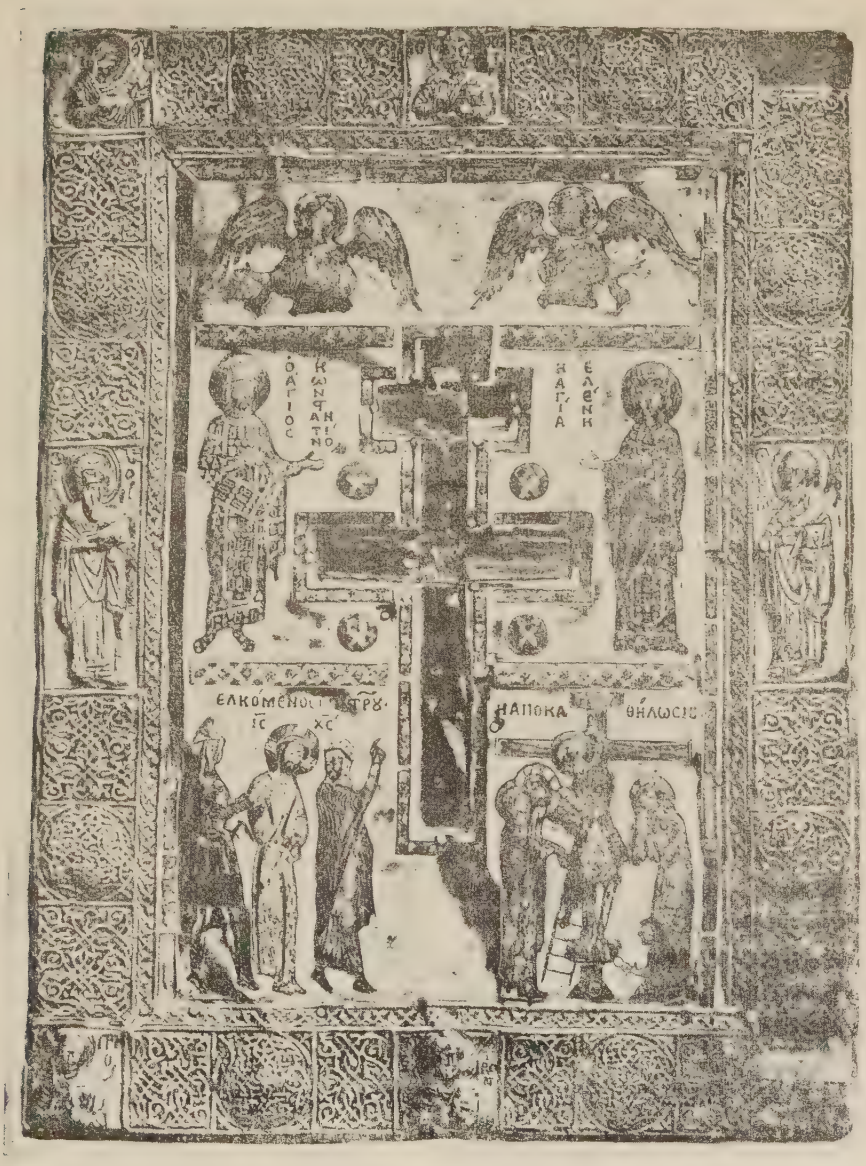

Fig. 18. — Staurothèque de Gran (d'après Molinier).

la croix à double travée est d'origine orientale. Le titre de la croix de

1. Voir plus haut, p. 8.

Jésus en a donné le modèle aux Orientaux qui le reproduisirent très apparent sur beaucoup de leurs croix[1]. Tel était un des reliquaires disparus de la Sainte-Chapelle[2]. Tel était aussi un reliquaire, qui se trouvait dans l'église collégiale de Notre-Dame à Maestricht, et qui a disparu à la fin du dix-huitième siècle. Sur cette croix à double travée, décorée de pierres précieuses, on lisait le nom d'un des empereurs byzantins du nom de Romain[3].

Les croix-reliquaires de Byzance présentaient souvent aussi la forme d'une croix simple. Parmi ceux qui proviennent incontestablement de Constantinople se trouvent la Croix du Vatican, qui contenait, comme l'indique l'inscription « le bois dont le Christ vainquit l'ennemi du genre humain[4] » (fig. 19), la croix-reliquaire, portant le nom de Marie Comnène, fille de l'empereur Alexis Ier Comnène (1081-1118). Cette œuvre se trouve aujourd'hui dans l'église du village d'Eyne, près d'Audenarde, dans la Flandre occidentale[5]. Le trésor de Saint-Marc possède aussi une croix-reliquaire simple, qui provient de Constantinople, comme l'indique une inscription grecque mentionnant le contenu (τὸ ζωῆς ξύλον), et le nom de l'impératrice Irène, femme d'Alexis Ier Comnène (1081-1118)[6].

* * *

Ces reliquaires de formes diverses contenaient tous un fragment du bois de la vraie Croix. Plusieurs renfermaient aussi des parcelles d'autres reliques. La staurothèque de Chartres portait une inscription grecque mentionnant les huit reliques byzantines qui y étaient conservées[7]. Celles de Limbourg et du Mont-Saint-Quentin sont dans le même cas[8]. Les Byzantins ne divisèrent pas seulement le bois de

1. Cf. Didron, *Annales archéologiques*, t. V, 1846, p. 328.
2. Voir plus haut, p. 120.
3. Ce reliquaire est reproduit d'après un dessin ancien dans G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 477.
4. Voir plus haut, p. 110; cf. F. Bock, *Die Kleinodien des heiligen römischen Reiches deutscher Nation*, Vienne, 1864, p. 111 s., pl. XX, fig. 27; A. de Waal, *Die antiken Reliquiare des Peterskirche* (*Römische Quartalschrift*, t. VII, 1893, p. 246 s., pl. XVI-XVII; Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 291, fig. 151, p. 292; O. M. Dalton, *op. cit.*, p. 548.
5. Cf. G. Schlumberger (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, 1901, p. 1 s).
6. Cf. A. Pasini, *op. cit.*, p. 28-29, pl. XXV; E. Molinier, *op. cit.*, p. 85.
7. Cf. F. de Mély, *le Trésor de Chartres, 1310-1793*, Paris, 1886, p. 51-52; du même, *Exuviæ*, t. III, p. 265-266. L'auteur voit dans cette staurothèque un de ces « tableaux qui furent composés au moment de la prise de Constantinople pour récompenser les hauts faits des chevaliers présents à la quatrième croisade ». Les reliques qu'elle contenait provenaient en tout cas de Constantinople.
8. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323, n° 8695, p. 370 n° 8809; F. de Mély, *le Trésor de Chartres*, p. 52.

la Croix, ils partagèrent aussi les autres reliques du Christ et en placèrent des fragments soit dans les reliquaires de la vraie Croix, soit dans des reliquaires spéciaux.

Les inscriptions grecques des staurothèques de Limbourg, du Mont-Saint-Quentin et de Chartres attestent la présence dans chacun de ces reliquaires d'un fragment (τμῆμα) de la Couronne d'épines. Un autre fragment est signalé dans un petit reliquaire italien, con-

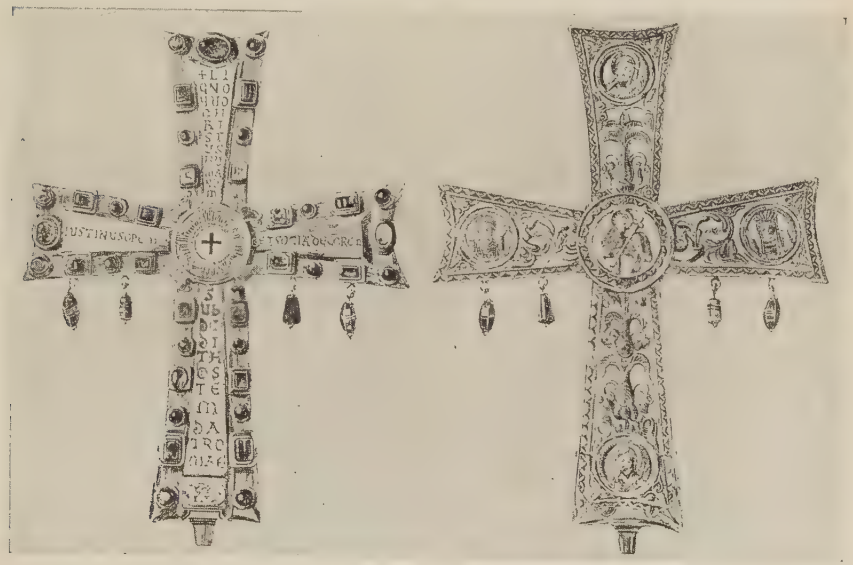

Fig. 19. — Croix-reliquaire du Vatican (d'après Molinier).

servé à Venise, qui porte l'inscription byzantine : Ἐκ τοῦ ἀκανθίνου στεφάνου [1].

Comme le bois de la Croix, comme la Couronne d'épines, les saints Clous se sont multipliés. On en trouve un fragment (τρύφος) dans la staurothèque du Mont-Saint-Quentin, des parcelles dans celle de Chartres [2]. La sainte Éponge et le Manteau de pourpre sont signalés dans le reliquaire de Limbourg [3]. Celui de Chartres en contenait aussi un morceau (ἀπὸ τοῦ πορφυροῦ ἱματίου) [4].

Ainsi Byzance possédait de nombreux reliquaires contenant des fragments des reliques de la Passion. Les autres reliques du Christ,

1. Cf. Didron, *Annales archéologiques*, t. XX, 1860, p. 313 ; F. de Mély, *Exuviæ*, t. III, p. 269.
2. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 370 n° 8809 ; F. de Mély, *le Trésor de Chartres*, p. 52.
3. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323 n° 8695.
4. Cf. F. de Mély, *op. cit.*, p. 52.

les objets qu'il avait sanctifiés par son contact, furent aussi divisés. Parmi ceux-ci se trouvaient, non seulement le vêtement qu'il avait porté pendant son supplice, mais aussi les langes dont il avait été enveloppé dans la crèche. On trouve une petite partie (μικρὸν μέρος) de cette relique de l'Enfance, qui était conservée, on le sait, à Sainte-Sophie[1], dans nos trois staurothèques[2], et dans un reliquaire provenant de Constantinople et conservé au trésor de Saint-Marc à Venise[3]. La staurothèque du Mont-Saint-Quentin contenait aussi un fragment de la crèche du Christ (ἐκ τῆς τοῦ Χριστοῦ φάτνης).[4]

Des parcelles du linge dont le Christ se ceignit pour laver les pieds des Apôtres furent prélevées aussi par les Byzantins sur la relique qui était conservée, vers l'an 1200, à l'église de la Vierge-du-Phare[5], et furent placées dans le reliquaire de Limbourg, dans celui de Chartres et dans un *encolpion* de Saint-Marc qui porte l'inscription : ἐκ τοῦ ἁγίου λεντίου[6].

Les Byzantins avaient mis aussi une pierre du Golgotha (τίμιος λίθος ἐκ τοῦ Κρανίου) dans la staurothèque du Mont-Saint-Quentin[7]. Ils avaient placé de même dans cette dernière, ainsi que dans celle de Chartres, un fragment de la pierre du Tombeau (λίθος ἐκ τοῦ τάφου[8]), qui était, vers l'an 1200, à l'église du Phare[9]. Dans un morceau de cette pierre du Sépulcre ils avaient même sculpté le Crucifiement[10]. Ainsi cette relique précieuse avait servi à l'élaboration d'une œuvre d'art.

Le linceul du Christ avait été aussi divisé par les Byzantins, qui gardaient, vers l'an 1200, la relique principale dans la célèbre église de la Vierge au Grand Palais[11]. Ils en avaient déposé des parcelles dans les reliquaires de Limbourg et de Chartres[12], dans un *encolpion* décrit par Manuel Philès[13] et dans un autre reliquaire conservé à Saint-Marc de Venise et portant l'inscription : ἐκ τῆς ἁγίας σινδόνος[14]. Mais la pierre de l'onction paraît être restée intacte. Cette pierre rouge (λίθος ἐρυθρός) de la longueur d'un homme, qui appartenait aupa-

1. V. plus haut p. 12.
2. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323, n° 8695 ; p. 370, n° 8809 ; F. de Mély, *op. cit.*, p. 52.
3. Cf. A. Pasini, *op. cit.*, p. 34.
4. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 370, n° 8809.
5. V. plus haut, p. 28.
6. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323 n° 8695 ; F. de Mély, *op. cit.*, p. 52 ; A. Pasini, *op. cit.* p. 35.
7. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 370, n° 8809.
8. Cf. *Ibid.* ; F. de Mély, *op. cit.*, p. 52.
9. V. plus haut, p. 28.
10. Cf. Manuel Philès, *Carmina*, éd. Miller, t. II, Paris, 1857, p. 202.
11. V. plus haut, p. 28.
12. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323, n° 8695 ; F. de Mély, *op. cit.*, p. 52.
13. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, p. 164-165.
14. Cf. A. Pasini, *op. cit.*, p. 35.

ravant à l'église d'Éphèse, les Byzantins l'avaient aussi acquise. Manuel Comnène (1143-1180) l'avait transportée sur son dos du port du Boucoléon, où elle était arrivée, jusqu'à l'église du Phare. Après la mort de cet empereur cette pierre, qui passait pour celle sur laquelle le Christ, descendu de la Croix, fut enveloppé dans les linges funéraires et embaumé, fut enlevée du Grand Palais et transférée au monastère du Christ-Pantocrator[1]. C'est là que les pèlerins et les voyageurs sont venus l'adorer jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs[2].

Une dernière relique du Christ paraît avoir été très divisée par les Byzantins, c'est celle du saint Sang. Cette relique était le sang même qui avait coulé du flanc du Christ sur la Croix[3], mais aussi le sang qui était sorti de l'icone miraculeuse du Christ[4], et de l'icone de Béryte[5], qui toutes deux avaient été transpercées par un Juif. Au début du quinzième siècle, l'ambassadeur castillan Clavijo signale dans l'église de Saint-Jean de Pétra « une petite cassette en or » contenant du sang qui avait jailli du Crucifix de Beyrouth[6]. Manuel Philès mentionne dans une de ses épigrammes un *encolpion*, qui renfermait du sang du Seigneur (ἀπὸ τοῦ δεσποτικοῦ αἵματος)[7]. On en conservait aussi dans les reliquaires de la vraie Croix, dans la staurothèque du Mont-Saint-Quentin[8] et dans celle du trésor de Saint Marc[9]. Henri

1. Cf. Nicétas Choniates, *De Manuele Comneno*, VII, 7, éd. Bonn, p. 289-290. Nicolas Mesaritis ne mentionne pas la pierre de l'onction parmi les reliques du Christ qu'il énumère, vers l'an 1200, dans l'église de la Vierge-du-Phare ; V. plus haut. p. 28.

2. La pierre de l'onction est signalée par Antoine de Novgorod en 1200, par Robert de Clari et par les pèlerins et les voyageurs jusqu'en 1453 (Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 232 ; *Itin. russes*, p. 102, 137, 162, 204, 234 ; Chr. Buondelmonti, *Description des îles de l'Archipel*, éd. Legrand, Paris, 1897, p. 88 ; Clavijo, cf. Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques. Fragment de l'Itinerario de Clavijo*, Odessa, 1883, p. 18 ; Bertrandon de La Broquière, cf. Ch. Schefer, *le Voyage d'outre-mer de Bertrandon de La Broquière*, Paris, 1892, p. 160). D'après ces témoignages on voyait sur cette pierre des larmes de la Vierge « blanches comme des gouttes de cire ou comme du lait ». Suivant Clavijo, la relique était « un marbre sculpté de différentes couleurs et d'une longueur de neuf paumes ; sur cette pierre on voyait les larmes des trois Marie et de saint Jean ; ces larmes paraissaient comme gelées et comme si elles venaient d'être versées ». Bertrandon affirme aussi que la pierre était de « diverses couleurs ». Il se pencha sur la relique pour observer les larmes de la Vierge, croyant tout d'abord que c'étaient des gouttes de cire. Il y mit même la main pour les toucher, se baissa pour les voir à contre-jour. Il lui sembla alors qu'elles étaient « des gouttes d'eau gelée ».

3. V. plus haut, p. 115, 117, 118 n. 2.

4. V. plus haut, p. 7.

5. V. plus haut, p. 22.

6. Cf. Ph. Bruun, *Constantinople, ses sanctuaires et ses reliques. Fragment de l'Itinerario de Clavijo*, Odessa, 1883, p. 17.

7. Cf. Manuel Philès, *Carmina*, éd. E. Miller, t. II, Paris, 1857, p. 239-240.

8. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 370 n° 8809.

9. V. plus haut, p. 126 n. 4.

Dandolo avait envoyé à Venise, en 1204, un petit vase cylindrique en cristal de roche fermé par un disque de jaspe, serti d'or, émaillé et décoré de la scène du Crucifiement. Une inscription indique encore la nature de la relique (αἷμα σαρκός)[1].

1. Cf. A. Pasini, *Il tesoro di San Marco in Venezia*, Venise, 18-6, p. 24 ; Album, pl. XXVII ; E. Molinier, *le Trésor de la basilique de Saint-Marc à Venise*, Venise, 1888, p. 86 ; *C. I. G.*, t. IV, p. 372 n° 8815 ; Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 262, 263, 265, 268.

III

Reliquaires de la Vierge, des Apôtres, des Saints et des Martyrs.

L'usage de la division des reliques, qui naquit en Orient [1], était largement pratiqué par les Byzantins. Les reliques les plus précieuses, celles du Christ, qui faisaient l'orgueil de la cité, n'étaient pas restées intactes. On préleva aussi des parcelles sur les reliques des autres saints. Malheureusement ces fragments sont désignés en termes souvent peu précis, qui ne permettent pas toujours d'apprécier l'importance et la nature de ces prélèvements.

La présence du *maphorion* de la Vierge est attestée par une inscription grecque de la staurothèque de Limbourg [2]. Il s'agit du fameux vêtement de la Mère de Dieu, qui était conservé dans la châsse de l'église des Blachernes [3]. Les Byzantins n'avaient pas hésité à ouvrir ce reliquaire triple pour en distraire un fragment. Est-ce la même relique qui est désignée sous les noms suivants : ἱμάτιον, χλανίς, ἐσθής, sur une authentique grecque jointe à un minuscule sac de toile, qui est conservé à Rome [4], sur un *encolpion* décrit par Manuel Philès [5] et dans un écrit de Joseph Bryennios [6] ?

La célèbre ceinture de la Vierge, qui était conservée dans la châsse de l'église des Chalcopratia [7], fut aussi divisée. Des fragments prirent place à côté des reliques du Christ, dans les staurothèques de Limbourg et de Chartres [8], et dans un reliquaire provenant de

1. V. plus haut, p. 105.
2. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323, n° 8695.
3. V. plus haut, p. 46.
4. Cf. Ph. Lauer, *le Trésor du Sancta Sanctorum* (*Monuments Piot*, t. XV, 1906, p. 134).
5. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, t. II, p. 164-165.
6. Cf. Josephi Bryennii, *Opera quæ supersunt*, éd. Eugenios Bulgaris, Leipzig, 1768-1784, t. II, p. 28, cité dans F. de Mély, *Exuviæ*, t. III, p. 113.
7. V. plus haut, p. 54.
8. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323, n° 8695 ; F. de Mély, *le Trésor de Chartres*, p. 52.

Constantinople et conservé à Venise avec l'inscription : ἐκ τῆς ἁγίας ζώνης τῆς θ(εοτό)κου [1].

La dévotion pour saint Jean-Baptiste était si intense que les Byzantins étaient parvenus à se procurer des restes de plusieurs parties de son corps. On jugera de la ferveur de ce culte par les reliquaires qui nous sont parvenus, autant que par les sanctuaires qui lui avaient été dédiés dans la capitale.

A Notre-Dame de Paris un reliquaire portait l'inscription : λείψανον τοῦ Προδρόμου [2]. La même inscription est tracée sur le tableau-reliquaire de la Collection Stroganoff à Rome. Sur le revêtement métallique du cadre ont été soudés des réceptacles destinés à contenir les reliques parmi lesquelles figurent celles du Précurseur [3]. Un reliquaire en or, qui se trouvait dans la chapelle du château de Saint-Chaumont en Lyonnais, portait une inscription grecque attestant la présence d'une molaire (μύλην) du Baptiste [4]. Constantinople possédait aussi la chevelure de saint Jean [5]. Des cheveux (αἱ τίμιαι τρίχες) du Prodrome se trouvaient dans le reliquaire de Limbourg [6] et dans un *encolpion* décrit par Manuel Philès [7].

Au dix-septième siècle il existait au monastère de Sainte-Madeleine à Châteaudun (Eure-et-Loire) un reliquaire, qui avait été rapporté, disait-on, après la prise de Constantinople par les Latins en 1204. L'inscription en a été conservée. Ce sont de jolis vers d'Anne Comnène. La princesse avait fait fabriquer elle-même ce reliquaire en or, qui affectait la forme d'une main et qui contenait un os du poignet (καρπός ὀστοῦν) du Précurseur [8]. Cet os avait été détaché par les Byzantins de la main rapportée d'Antioche à Constantinople sous le règne de Constantin VII [9]. Cette main, qui était conservée dans un reliquaire d'argent doré, passa dans le trésor du monastère de Cîteaux. Il avait été donné, en 1263, à cette abbaye par Eudes de Cicons, seigneur de Carystos, qui le tenait de l'empereur Baudouin II [10]. L'ins-

1. Cf. A. Pasini, *op. cit.*, p. 34.
2. Cf. Du Cange, *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, p. 198.
3. Cf. G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1895, p. 187 s., pl. XI ; Dalton, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 510.
4. Cf. Du Cange, *op. cit.*, p. 151.
5. V. plus haut, p. 20, 23, 58.
6. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 323, n° 8695.
7. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, t. II, p. 164-165.
8. Cf. Du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 104 ; *C. I. G.*, t. IV, p. 333-334, n° 8719.
9. V. plus haut, p. 80, n. 4.
10. Cf. Du Cange, *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, p. 183; Riant, *Dépouilles religieuses* (*loc. cit.*, p. 51) ; *Exuviæ*, t. I, p. CLXXXII s. ; t. II, p. 144 s.

cription en vers, qui a été conservée, rapporte que la main du Prodrome (τὴν χεῖρα τοῦ Προδρόμου) possédée autrefois par les Barbares, a été arrachée de leurs mains par l'empereur Constantin, qui l'a

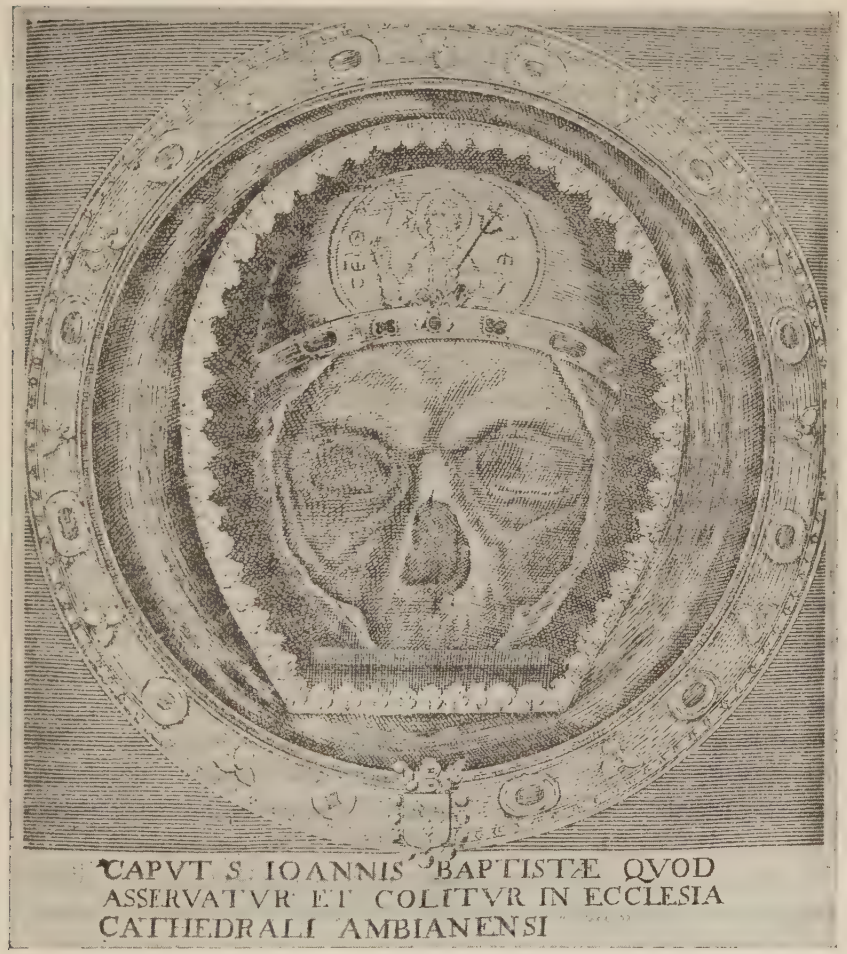

Fig. 20. — Reliquaire de la tête de saint Jean-Baptiste à Amiens (d'après Du Cange).

déposée dans un trésor, où elle protège l'Empire et lui apporte un surcroît de puissance[1]. Constantin VII avait déposé la main dans ce

1. Cf. *C. I. G.*, t. IV, p. 362, n° 8786. D'après du Cange (*op. cit.*, p. 183), il s'agirait de la main droite. Le bras gauche, qui proviendrait de Sébaste, se trouvait dans « un coffret, ou une petite châsse en bois curieusement travaillée, qui avait sur le couvercle l'image de saint Jean-Baptiste, avec des inscriptions et des vers iambiques en langue grecque ». Ce reliquaire se trouvait au xvii[e] siècle à Perpi-

reliquaire, confectionné sur son ordre après l'arrivée de la relique, en 956. Le monastère de Cîteaux était ainsi entré en possession d'une pièce importante du trésor impérial.

La tête de Jean-Baptiste, qui était une des reliques les plus fameuses de Constantinople, paraît avoir été divisée aussi par les Byzantins, suivant les témoignages des pèlerins [1]. Le monastère de Dionysiou au Mont Athos avait reçu en don un reliquaire d'or orné de pierres précieuses, contenant d'après une inscription slavonne la tête du Prodrome [2]. En 1206, arriva à Amiens la face antérieure de la tête. Elle avait été rapportée par Walon de Sarton, qui l'avait trouvée dans l'église de Saint-Georges des Manganes [3]. Du Cange a écrit son *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste* pour démontrer l'authenticité de la relique d'Amiens, dont il a publié un dessin. Le haut de la tête est recouvert d'une calotte d'argent doré et émaillé. Sur le front un cercle d'or est orné de pierreries et de perles. Au-dessus de ce diadème apparaît « saint Jean-Baptiste en émail » représenté en buste, tenant dans la main gauche une croix, et levant la main droite vers une petite figure du Christ. Les noms des personnages sont indiqués en grec, suivant les sigles byzantins accoutumés [4] (fig. 20).

Le cas du chef de saint Jean-Baptiste n'est pas isolé. La marquise de Créquy possédait dans son oratoire un reliquaire contenant une partie du chef de « Madame sainte Hélène impératrice », ainsi que la charte qui l'authentiquait. D'après ce document, qui date de l'année 1245, cette relique, qui se trouvait dans l'église de la Vierge Panachrante, avait été donnée à Baudouin de Créquy, connétable de l'Empire de Constantinople. Le chef était entouré d'une bande d'or, sur laquelle était inscrit le nom de la sainte en lettres grecques [5]. Il est regrettable que cette inscription n'ait pas été copiée.

Ces reliquaires en forme de tête étaient représentés par d'autres exemplaires. De la même église de la Vierge Panachrante provenait

gnan dans l'église des Pères Dominicains (Cf. *Ibid.*, p. 186 s.; V. plus haut, p. 80, n. 4).

1. V. plus haut, p. 82, n. 4.

2. Cf. G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, Paris, 1904, p. 162, n° 466.

3. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. I, p. LXIII-LXVII, 35 s., 40 s. Sur cette église, V. plus haut, p. 115 s.

4. Cf. du Cange, *op. cit.*, p. 116, 132 s.; du même, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 101. Le dessin est reproduit dans G. Schlumberger, *l'Épopée byzantine*, t. II, Paris, 1900, p. 613.

5. Cf. *Souvenirs de la marquise de Créquy de 1710 à 1803*, t. IV, Paris, éd. Garnier, p. 107-110. Sur l'église de la Vierge Panachrantos, V. J. Ebersolt et A. Thiers, *les Églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 211 s.; Album, pl. XLIX s.

un fragment du chef de saint Philippe l'apôtre [1], qui était aussi entouré d'une bande d'or, sur laquelle était gravée une inscription grecque. Cette relique fut donnée, en 1245, à Geoffroi de Méry, connétable de l'Empire de Constantinople, et parvint à Saint-Maur-des-Fossés [2]. Un autre fragment du chef du même apôtre fut envoyé à Troyes, en 1205, par l'évêque Garnier, qui l'avait pris aux Grecs. Il était aussi entouré d'un diadème en vermeil [3]. La tête de saint Mamas [4], qui fut trouvée à Constantinople, en 1204, et rapportée à Langres, avait encore son cercle d'argent sur lequel était inscrit en grec le nom du martyr [5]. Constantinople ne possédait pas seulement les chefs de Jean-Baptiste, de sainte Hélène, de saint Philippe et de saint Mamas, elle avait acquis également les reliques d'André, de Luc et de Timothée, celles de saint Pierre et de saint Paul [6]. Des reliques apostoliques (λείψανα ἀποστολικά) se trouvaient dans un *encolpion* décrit par Manuel Philès [7]. La mâchoire (σιαγών) de l'apôtre Paul était conservée dans un reliquaire d'ivoire signalé dans l'inventaire du trésor de Sainte-Sophie (1396) [8].

* * *

Les restes des martyrs et des autres saints étaient aussi conservés soit dans les tableaux-reliquaires soit dans des reliquaires spéciaux. Un os de la tête de saint Ménas [9] se trouvait dans une staurothèque du trésor de Clairvaux [10]. Manuel Philès mentionne un *encolpion* contenant des reliques de saint Georges [11]. Le bras du même saint, qui échut à Henri Dandolo, en 1204, fut envoyé par lui à Venise [12]. Le trésor de Saint-Marc conserve un reliquaire de travail vénitien, qui contient une lame d'argent avec une inscription grecque mentionnant une relique de saint Georges [13]. Parmi les restes des saints conservés

1. La tête de saint Philippe a été signalée à Constantinople par Antoine de Novgorod (v. plus haut, p. 36, n. 4).
2. Cf. du Cange, *Const. christ.*, lib. IV, p. 93-94 ; Riant, *Exuviæ*, t. I, p. CLXXIX s. ; t. II, p. 131 s.
3. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 178, 237 ; Coffinet dans *Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, art et belles-lettres du département de l'Aube*, t. XIX, 1855, p. 189.
4. V. plus haut, p. 93.
5. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. I, p. 29.
6. V. plus haut, p. 10, 40, 41, 108.
7. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, t. II, p. 164-165.
8. Cf. Miklosich et Müller, *Acta et diplomata græca medii ævi*, t. II, Vienne, 1862, p. 569.
9. V. plus haut, p. 96.
10. Cf. H. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 492, 499, 506, 507.
11. Cf. Manuel Philès, *op. cit.*, t. II, p. 205.
12. Cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 262 s., 265, 268, 271.
13. Cf. A. Pasini, *op. cit.*, p. 43-44 ; pl. XXX, n° 45, pl. XXXI, n° 46.

dans le reliquaire de la Collection Stroganoff, à Rome, se trouvent deux fragments d'os avec l'inscription : λείψανον τοῦ Χρυσοστόμου[1]. Ces parcelles avaient été prélevées sur le corps de Jean Chrysostome, qui reposait dans son tombeau aux Saints-Apôtres[2].

Plusieurs restes d'autres saints notables furent encore transportés dans l'enveloppe où les Byzantins les avaient placés. On a retrouvé, en 1891, dans le Jura une plaque d'argent de forme circulaire fixée à l'os d'un saint, qui est représenté en buste tenant la croix dans la main droite, avec son nom écrit en caractères grecs. Le reliquaire avait été rapporté par un seigneur de Franche-Comté, qui avait été à la croisade de 1204, et qui en fit don au trésor de l'abbaye de Rosières dans le canton d'Arbois[3]. Ce saint est Akindynos, qui subit le martyre en Perse, sous Sapor[4], et auquel les Byzantins avaient dédié un *martyrion*[5]. Le pèlerin Antoine de Novgorod avait vu, en 1200, dans l'église des Saints-Cosme et Damien au Cosmidion[6], le crâne de saint Akindynos recouvert d'argent[7].

L'abbaye de Saint-Vincent dans le diocèse de Chartres possédait le chef de saint Christophore, qui avait été rapporté de Constantinople par Gervais de Chateauneuf et donné par lui à son retour de la quatrième croisade. La relique était enfermée dans un reliquaire de cuivre doré, en forme de sphère. Au milieu figurait le saint en costume militaire, tenant dans la main droite la lance et dans la gauche le bouclier. Une inscription le désignait : ὁ ἅγιος Χριστοφόρος ; une autre mentionnait un empereur byzantin du nom de Michel, qui avait fait fabriquer ce reliquaire du martyr « solide et vigoureux[8] ». Son anniversaire était célébré le 9 mai à Constantinople, où on lui avait dédié une église[9]. L'effigie du saint a disparu avec le reliquaire. Peut-être était-il représenté avec « un aspect farouche, une stature démesurée, des yeux brillants comme l'astre à son lever, des dents proéminentes comme celles du sanglier ? » C'est ainsi qu'il apparaît dans la légende grecque[10]. Certains prétendaient même qu'il avait une tête de chien ;

1. Cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 187 s., pl. XI.
2. V. plus haut, p. 38.
3. Cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 147 s.
4. Cf. *Bibliotheca hagiographica græca*, Bruxelles, 1909, p. 4 ; *Acta Sanct.*, novembre, t. I, p. 445 s.
5. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 187, 190.
6. Sur cette église, v. plus haut, p. 98.
7. Cf. *Itin. russes*, p. 100.
8. Cf. du Cange, *Constantinopolis christiana*, Paris, 1680, lib. IV, p. 112 ; Didron, *Annales archéologiques*, t. XXI, 1861, p. 121 s.
9. Cf. *Bibl. hag. graeca*, p. 46 ; *Syn. eccl. Const.*, p. 314, 667-670 ; sur le culte du saint, v. H. Delehaye, *les Origines du culte des Martyrs*, Bruxelles, 1912, p. 185, 356, 422.
10. Cf. *Sancti Christophori Acta græca* (*Analecta Bollandiana*, t. I, p. 1882, p. 122 s., 124-125, 130.

mais beaucoup réprouvaient cette grossière hypothèse[1]. Une des caractéristiques du saint, sa grandeur colossale, apparaît déjà dans la légende orientale.

* * *

Les ateliers de Constantinople fabriquèrent aussi des reliquaires pour les saints qui avaient subi le martyre pendant la persécution iconoclaste. On sait que les corps des patriarches Nicéphore et Méthode, qui avaient combattu l'hérésie, reposaient aux Saints-Apôtres à côté des reliques des Apôtres et des grands docteurs de l'Église[2]. Celui de Théodore Stoudite, l'adversaire farouche des iconoclastes, attirait les foules dans l'église de son monastère[3]. Les saints, qui avaient versé leur sang pour le triomphe de l'orthodoxie, étaient honorés bien davantage. On vénérait leurs restes autant que ceux des martyrs des premiers siècles. Leurs reliques passaient aussi pour opérer des miracles. On se pressait autour de leur châsse dans l'espoir d'obtenir une délivrance. Le 29 mai 1453, une foule d'hommes et de femmes portant des cierges et de l'encens se pressait autour de la châsse (ἐν τῇ σορῷ) de la martyre iconophile Théodosie[4], espérant que la catastrophe, qui allait s'abattre sur leur ville, serait écartée. La présence d'un doigt de la sainte (ὁ δάκτυλος τῆς ἁγίας Θεοδοσίας) est attestée par cette inscription sur un reliquaire d'argent, en forme de croix, découvert dans le trésor de la cathédrale de Palma, dans l'île Majorque[5].

Les restes de saint André le Crétois, qui mourut sous Constantin V Copronyme (741-775), furent déposés dans l'église de Saint-André[6]. Saint Étienne le Jeune, qui fut supplicié sous le règne de cet

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 667.
2. V. plus haut, p. 38.
3. V. plus haut, p. 82.
4. Cf. G. Pachymère, *De Andronico Paleologo*, V, 32, éd. Bonn, t. II, p. 452. Cette châsse se trouvait dans l'église consacrée à la sainte ; cf. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, p. 113 s. ; Album, pl. XXVII s. Sur la sainte et son martyre, v. plus haut, p. 19.
5. Cf. G. Schlumberger (Extr. des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1905 p. 1 s.). Ce reliquaire contient aussi, d'après l'inscription grecque, du sang de sainte Barbara. Cette relique provenait peut-être de Constantinople. Antoine de Novgorod mentionne, en 1200, les reliques de cette sainte dans son église. Il ajoute : « De son sein que Dieu pétrifia coulèrent du sang et du lait » (cf. *Itin. russes*, p. 106). Un *martyrion* lui avait été dédié à Constantinople (cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 277-278). Léon VI le Sage (886-911) avait élevé un oratoire en son honneur (cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*, Paris, 1910, p. 139 n. 4, p. 143). Sur la légende de sainte Barbara, v. A. Wirth, *Danae in christlichen Legenden*, Vienne, 1892, p. 13 s. ; J. Viteau, *Passions des saints Ecaterine et Pierre d'Alexandrie, Barbara et Anysia*, Paris, 1897, p. 89 s.
6. Sur cette église, v. J. Ebersolt et A. Thiers, *Les églises de Constantinople*, Pa-

empereur iconoclaste, était aussi en odeur de sainteté [1]. Parmi les reliquaires qui ont été conservés, plusieurs contenaient des restes de ce moine iconophile [2].

Par ces exemples, il est possible de se rendre compte de la richesse des trésors que renfermaient les sanctuaires byzantins. Ces trésors n'étaient pas constitués uniquement par les reliquaires, mais aussi par des objets du culte, qui ont été aussi dispersés ou détruits. Dans le trésor de Saint-Marc, qui conserve de si nombreuses pièces d'orfévrerie grecque, figure un calice de jaspe, sur le pied duquel est gravée l'inscription : « Seigneur, protège Basile le très illustre proèdre et parakimomène [3]! » Ce calice provenait aussi de la capitale byzantine.

C'est ainsi que l'on peut rechercher et préciser l'origine des œuvres d'art qui sont venues enrichir les trésors des églises et des monastères d'Occident. Les influences et les échanges artistiques, qui sont toujours difficiles à saisir, sont mis en évidence par des faits précis, par des témoignages historiques, par les inscriptions grecques gravées sur les objets, qui indiquent la provenance exacte de ces derniers, et non plus seulement par la comparaison des monuments, qui ne suffit pas à produire la certitude. Certes l'importation en Occident des reliques et des reliquaires byzantins avait commencé bien avant la quatrième Croisade. Mais c'est surtout après la prise de Constantinople par les Croisés, en 1204, et pendant l'occupation de la ville par les Latins que les trésors de la capitale furent dispersés. C'est là un fait d'importance considérable dans l'histoire de la civilisation. A la suite de la quatrième Croisade, des relations plus étroites unissent les deux mondes. L'Occident latin et l'Orient grec, rappro-

ris, 1913, p. 75 s., pl. XIX s. Sur le saint, v. *Acta Sanct.*, octobre, t. VIII, p. 124 s. ; *Syn. eccl. Const.*, p. 151-152 ; J. Pargoire (*Échos d'Orient*, 1910, p. 84 s.).

1. Cf. *Syn. eccl. Const.*, p. 261, 263 ; J. Pargoire, *Mont Saint-Auxence* (*Bibliothèque hagiographique orientale* publiée par L. Clugnet, t. 6, Paris, 1904, p. 50, 57-58).

2. Manuel Philès, *op. cit.*, t. I, p. 30-31, mentionne un *encolpion* contenant des os du martyr saint Étienne le Jeune. L'inventaire du trésor de Sainte-Sophie (1396) signale sa tête (cf. Miklosich et Müller, *op. cit.*, t. II, Vienne, 1862, p. 567). Le tableau-reliquaire de la Collection Stroganoff à Rome contient un réceptacle avec une inscription grecque mentionnant une relique de saint Étienne le Jeune (cf. G. Schlumberger, *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1895, p. 189). Un petit reliquaire de la collection de M. Schlumberger porte sur le couvercle la même inscription (cf. G. Schlumberger, *Un empereur byzantin au X^e siècle. Nicéphore Phocas*, Paris, 1890, p. 93). Il y a lieu d'hésiter pour ces deux derniers reliquaires entre le martyr du VIII^e siècle et un autre saint Étienne le Jeune, qui fut patriarche de Constantinople de 886 à 893.

3. Cf. A Pasini, *op. cit.*, p. 42, pl. XXXIII, n. 50, et E. Molinier, *Le trésor de la basilique de Saint-Marc à Venise*, Venise, 1888, p. 88, identifient ce personnage avec l'empereur Basile I^er (867-886) ou avec Basile II (976-1025). Il s'agit en réalité du haut dignitaire, qui joua au X^e siècle un rôle important à Byzance (cf. G. Schlumberger, *op. cit.*, p. 291 s., 294 s.).

chés par cet événement politique, entrent en contact direct. Les œuvres d'art, rapportées ou envoyées par les Croisés, pénétrèrent en abondance dans les trésors de l'Occident. Tous ces objets venus d'Orient, avant et après l'année 1204, n'ont-ils pas inspiré les artistes occidentaux, et ne leur ont-ils pas fourni des motifs qu'ils recopiaient sans cesse ? Par ses reliques et ses reliquaires Byzance n'a-t-elle pas exercé une influence sur une des branches de l'art, qui fut des plus florissantes pendant le moyen âge dans le monde chrétien tout entier, l'orfévrerie religieuse ?

IV

LE RAYONNEMENT DES SANCTUAIRES DE BYZANCE.

L'étude des anciens sanctuaires a montré la place importante que les restes des saints et des martyrs occupaient dans la dévotion populaire, et la richesse du trésor de reliques que possédait la capitale. Parmi ces sanctuaires, les plus importants ont essaimé au dehors, comme des églises-mères. Un auteur byzantin rapporte que « dans plusieurs autres villes » on rencontrait des églises de la Vierge auxquelles on avait donné le nom de Blachernes [1]. En Grèce plusieurs églises avaient reçu le nom de Zoodochos Pigi [2].

La renommée des reliques de Constantinople avait franchi non seulement le mur d'enceinte de la capitale, mais les frontières de l'empire byzantin. Jacques de Voragine raconte tout au long l'histoire du Crucifix de Béryte et celle de l'image du Christ transpercée par un Juif à Sainte-Sophie [3]. L'empereur Théodose le Grand était célèbre en Occident pour avoir « transporté dans la pourpre impériale la tête de Jean-Baptiste à Constantinople, où il éleva en son honneur une église magnifique [4] ». L'empereur Théodose II était non moins populaire, lui qui avait transporté à Byzance les restes de saint Jean Chrysostome. Il était bien connu à cause du miracle des Sept dormants d'Éphèse. Cet empereur que Jacques de Voragine représente comme un prince clément et pieux, dont la cour ressemblait à un monastère et qui ne cessait point de lire les livres sacrés, était venu en toute hâte de Constantinople et avait été témoin du miracle d'Éphèse, qui resta si populaire durant le moyen âge [5].

1. Cf. *Depositio vestis in Blachernis* (F. Combefis, *Auctarium novissimum*, t. I Paris, 1648, p. 754).

2. Cf. Johann Georg (*Byzantin. Zeitschrift*, t. XVIII, 1909, p. 185).

3. Cf. Jacques de Voragine, *La légende dorée*, trad. T. de Wyzewa, Paris, 1913, p. 515-516.

4. Cf. *Ibid.*, p. 482.

5. Cf. *Ibid.*, p. 134, 369 s. ; L. Arnaud (*Échos d'Orient*, t. XV, 1912, p. 120 s.).

Le culte des saints de Byzance se répandit en Occident. Le culte de saint Mocius, martyr de Constantinople, se propage en Italie et jusqu'en Espagne, où le calendrier lapidaire de Carmona en Andalousie porte son nom inscrit [1]. Saint Acace, le soldat-martyr de Byzance, figure parmi les quatorze saints auxiliataires, invoqués dans les pays germaniques [2]. Il serait facile de multiplier ces exemples pour les martyrs étrangers à Byzance ou pour les saints du Nouveau et de l'Ancien Testament. En lisant les travaux du comte Riant, on peut se rendre compte de l'influence profonde que les reliques venues de Constantinople exercèrent sur la piété et le culte du moyen âge occidental à partir de 1204.

Mais ces influences s'exercèrent bien avant le treizième siècle. Constantinople offrait beaucoup de prise à l'imagination occidentale, avide de merveilleux. C'est de là que, d'après la légende, Charlemagne avait rapporté les reliques de la Passion. Cette légende a fait naître, on le sait, la chanson du *Pèlerinage de Charlemagne*, qui est essentiellement un récit de translation de reliques [3]. Des contes populaires racontaient la fondation de Constantinople et les infortunes conjugales de l'empereur Constantin [4]. La tradition merveilleuse relative à l'image du Christ, qui de Constantinople arrive par mer jusqu'à Rome, circule déjà à Byzance au milieu du neuvième siècle [5]. Cette légende n'est pas unique en son genre ; elle est commune à plusieurs images, notamment au Christ de Lucques, qui était arrivé sur la côte de Toscane dans un bateau, sans passagers ni pilote [6].

Ainsi Byzance apparaissait aux yeux des Occidentaux comme une contrée merveilleuse ; elle était une source de pieuses et poétiques légendes, de contes populaires dont tiraient profit les hagiographes et les auteurs de romans. Malgré les distances il existait antérieurement aux Croisades une certaine unité dans le monde chrétien. Malgré les dangers et les difficultés des voyages lointains, les hommes rudes et vigoureux du moyen âge se déplaçaient avec une facilité qui nous étonne aujourd'hui. Dans l'ancienne église Saint-Sauveur, à Nevers, existait un chapiteau du commencement du douzième siècle sur lequel était sculpté une église tout à fait byzantine d'aspect, avec

1. Cf. H. Delehaye (*Analecta Bollandiana*, t. XXXI, 1912, p. 231 s., 319 s.).
2. Cf. H. Delehaye (*Ibid.*, p. 232) ; S. Salaville (*Echos d'Orient*, t. XII, 1909, p. 104).
3. Cf. J. Bédier, *Les légendes épiques*, t. IV, Paris, 1913, p. 122 s.
4. Cf. G. Paris, *La littérature française au moyen âge*, Paris, 1890, p. 84.
5. V. plus haut, p. 20.
6. Cf. E. Mâle, *L'art du moyen âge et les pèlerinages* (*Revue de Paris*, 15 octobre 1919, p. 726 s.) ; F. de Mély, *Exuviæ*, t. III, p. 196 s.

une coupole à tambour percé de fenêtres, s'élevant au centre de l'édifice[1]. Le sculpteur, qui avait représenté cette église, avait été en Orient, ou bien il avait devant lui un modèle rapporté de ces régions.

Pendant tout le moyen âge, en Orient aussi bien qu'en Occident, la foi solide de l'époque a fait naître une quantité considérable d'objets destinés au culte, parmi lesquels les reliquaires figurent en grand nombre. Les reliques innombrables que Byzance possédait fournirent aux artistes l'occasion de se distinguer dans une branche de l'art, qui devait être très florissante, l'orfévrerie religieuse. Les orfévres byzantins s'ingénièrent à trouver des formes pour enfermer les ossements des saints dans une enveloppe précieuse ou pour les enchâsser dans l'or. Ils décorèrent ces petits monuments de pierres précieuses, d'émaux, de rinceaux de filigrane, d'ornements niellés. Ils composèrent, grâce au sens profond de la couleur allié au sentiment de réserve et d'élégance, ces chaudes harmonies, qui brillaient d'un éclat discret dans l'ombre des sanctuaires. Byzance devint très vite un de ces grands centres urbains où les besoins de luxe et la pratique d'une dévotion fervente suscitent les industries somptuaires, où l'artiste, encouragé par les commandes de personnages pieux et opulents, s'était dégagé de l'artisan. Les ateliers byzantins, qui avaient produit tant de chefs-d'œuvre, eurent leur activité ralentie après le sac de Constantinople par les Croisés. Mais ces œuvres dispersées dans différents pays d'Europe ne devaient-elles pas apporter, elles aussi, des éléments nouveaux dans les régions où elles furent importées?

Un type de reliquaire qui émane de Constantinople, est représenté par la staurothèque de Limbourg, qui contient le bois de la vraie Croix, les reliques de l'Enfance et de la Passion, celles de la Vierge et de Jean-Baptiste. Cette staurothèque, qui est une des pièces les plus remarquables sorties des ateliers byzantins, tant par la finesse du dessin que par la délicatesse du coloris, est aussi un reliquaire-type par les reliques qu'il contient. On retrouve, en effet, en Occident, dans plusieurs listes latines de reliques l'ordre même qui avait été d'abord mis en usage en Orient. Le bois de la vraie Croix occupe la première place, puis viennent les reliques de l'Enfance et de la Passion, enfin celle de la Vierge et des autres saints[2]. L'inventaire

1. Cf. Viollet-Le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, t. I, Paris, 1882, p. 217-218, fig. 47.

2. Cf. G. Richter, *Ein Reliquienverzeichniss der Fuldaer Stiftskirche, aus dem XV. Jahrhundert*, Fulda, 1907, p. 58 s. ; Poquet, *Notre-Dame de Soissons*, Paris, 1855, p. 82 s.:

de Clairvaux (1504) qui décrit un tableau-reliquaire d'argent, fait à Clairvaux même, énumère les reliques dans l'ordre suivant : Au milieu la Croix, contenant des portions de la vraie Croix, puis autour, des reliques du Sauveur, de la Vierge, de Jean-Baptiste, qui provenaient du trésor des empereurs de Constantinople[1]. Ainsi les reliques conservées dans ce reliquaire de travail occidental, avaient été disposées suivant l'ordre adopté par les Byzantins dans la staurothèque de Limbourg.

Les reliques venues de Byzance ont suggéré non seulement la disposition, mais aussi le choix des sujets aux artistes occidentaux. M. Mâle en a cité de bien curieux exemples. A la cathédrale d'Amiens le chef de saint Jean-Baptiste, qui arriva en 1206, suscita deux œuvres, un vitrail et des sculptures, qui retraçaient la vie du Précurseur. A la Sainte-Chapelle de Paris, qui fut construite pour conserver les reliques de la Passion, des vitraux illustrèrent des scènes de l'histoire évangélique[2].

L'enveloppe de la relique et non plus la relique elle-même, le contenant et non plus le contenu, bref le reliquaire lui-même en tant qu'œuvre d'art n'a pas été non plus sans influencer les artistes d'Occident quand ils se trouvèrent en présence de ces objets facilement transportables, qui se recommandaient d'une origine vénérable.

Voici le tableau-reliquaire de l'église de Saint-Matthias à Trèves, qui est un travail occidental (fig. 21). La croix à double travée occupe le milieu du tableau rectangulaire. Cette cavité a été ménagée pour la relique qui, d'après l'inscription latine, fut rapportée de Constantinople, en 1207, par Henri d'Ulmen et donnée par lui. Le champ du tableau est occupé par de petits réceptacles destinés à d'autres reliques[3]. Ce reliquaire, que l'on date du commencement du treizième siècle, est une imitation des staurothèques byzantines, disparues ou existantes, qui ont été apportées de Constantinople à la suite du sac de 1204[4]. L'église de Mettlach possède un tableau-reliquaire semblable à celui de Trèves[5]. Au Musée d'antiquités de Bruxelles un triptyque-reliquaire, qui est aussi une œuvre occidentale du début

inventaire de 1671 ; M. Félibien, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denys en France*, Paris, 1706, p. 215 ; recueil des pièces justificatives, p. CXV.

1. Cf. H. d'Arbois de Jubainville (*Recueil des Sociétés savantes des départements*, 5e série, t. V, 1873, p. 497).

2. Cf. E. Mâle, *L'art religieux du XIIIe siècle en France*, Paris, 1902, p. 359 s.

3. Cf. L. Palustre et Barbier de Montault, *Le trésor de Trèves*, Paris, p. 41 s., pl. XXI ; E. Aus'm Weerth, *Kunstdenkmäler des christlichen Mittelalters in den Rheinlanden*, t. III, Bonn, 1868, p. 99 s., pl. LXII, 1 ; O. von Falke et H. Frauberger, *Deutsche Schmelzarbeiten des Mittelalters*, Francfort, 1904, p. 132, pl. 89.

4. V. plus haut, p. 121 s.

5. Cf. Aus'm Weerth, *op. cit.*, t. III, p. 102, pl. LXII, 1.

du treizième siècle, renferme dans son panneau central une croix à double travée[1]. La forme de ce triptyque était celle d'un reliquaire

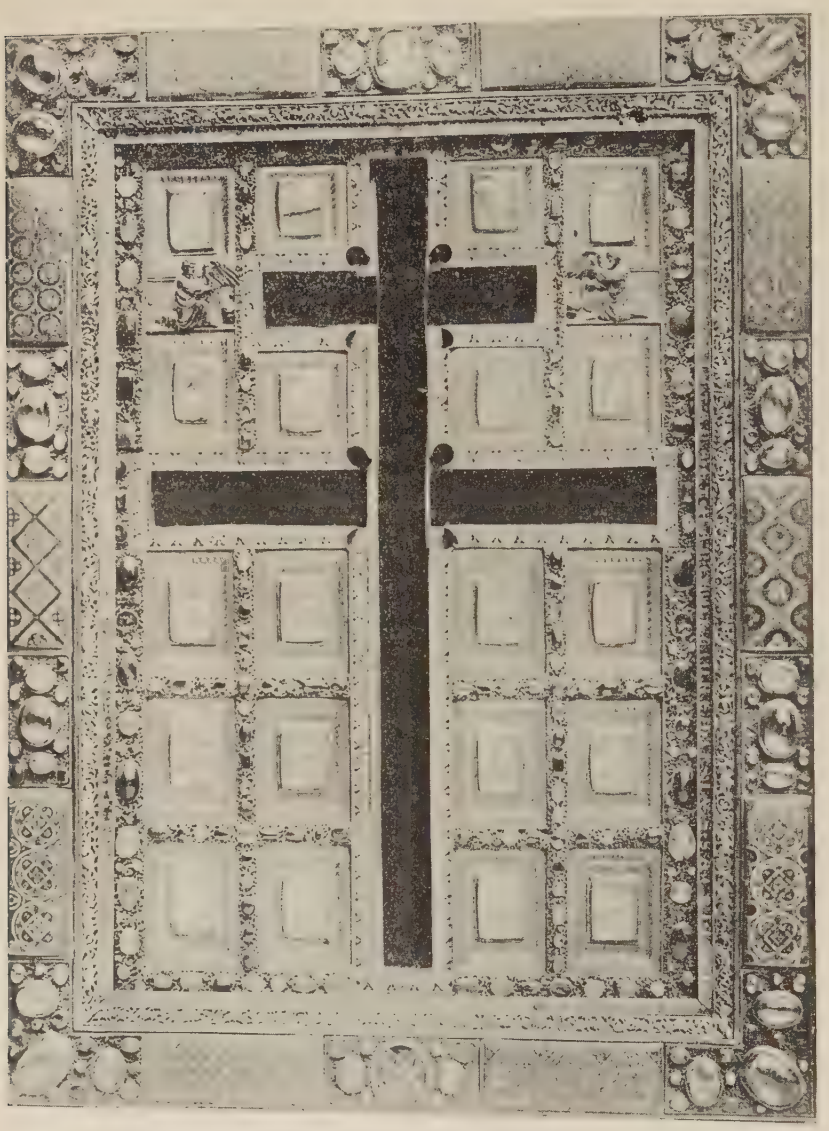

Fig. 21. — Tableau-reliquaire de Saint-Matthias à Trèves.

byzantin disparu, qui était une dépouille de la IV[e] Croisade[2]. Ces

1. Cf. A. Schaepkens, *Reliquaire du Musée royal d'Antiquités de l'État à Bruxelles* (Extr. des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, Anvers, 1849, p. 7 s.).
2. V. plus haut, p. 123.

reliquaires occidentaux en forme de tableaux, ou de triptyques, dont on pourrait citer d'autres exemples[1], sont quant à la forme des imitations des staurothèques byzantines.

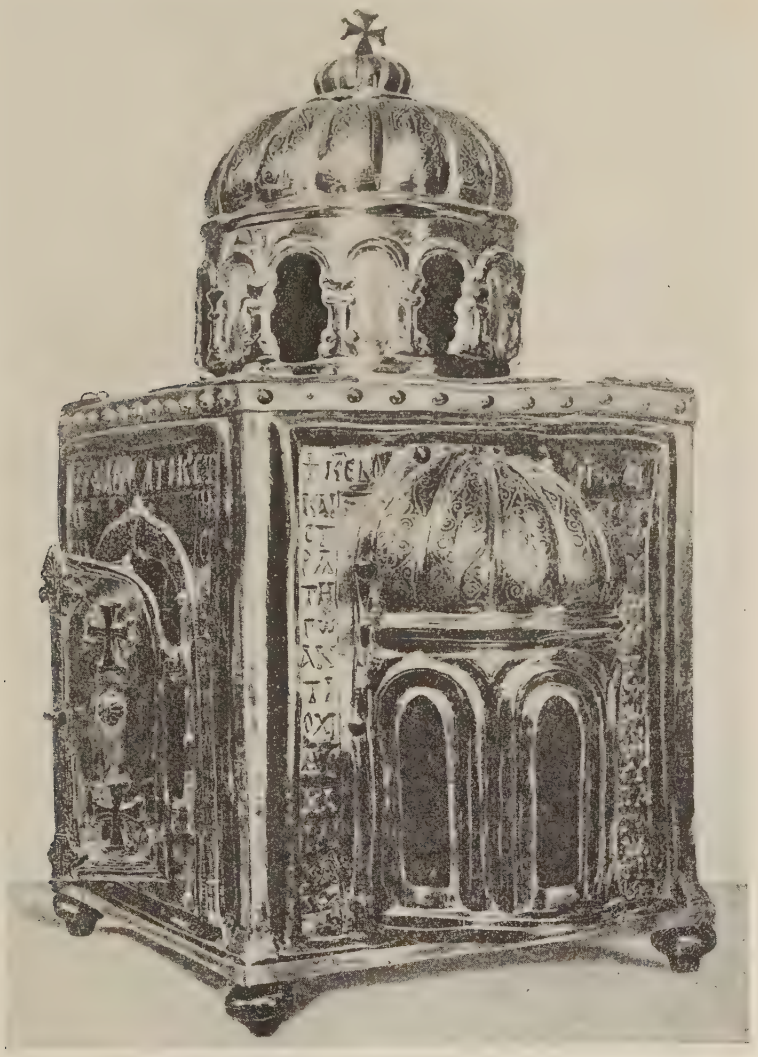

Fig. 22. — Reliquaire d'Aix-la-Chapelle (d'après G. Schlumberger).

Un autre type de reliquaire byzantin est représenté par ces

1. D'autres exemples sont cités dans J.-J. Marquet de Vasselot, *Le trésor de l'abbaye de Roncevaux* (*Gazette des Beaux-Arts*, 1897, p. 329).

châsses en forme d'églises à coupoles dont on connaît plusieurs exemplaires. Celui du monastère de Dionysiou au Mont Athos présente l'aspect d'un sanctuaire à cinq coupoles, avec de hauts tambours dont les arcades, décorées de dents de scie, échancrent les dômes [1]. On connaît le reliquaire en argent ciselé du trésor de Saint-Marc, en forme d'église grecque à coupole centrale [2]. Un autre exemplaire du même type est celui du trésor d'Aix-la-Chapelle. Il est en argent niellé, avec une abside percée de fenêtres, avec une coupole côtelée et un tambour décoré d'arcatures [3] (fig. 22). Des reliquaires de ce genre importés en Occident donnèrent naissance à ces châsses à coupoles dont on trouve des échantillons sur les bords du Rhin. Le reliquaire à coupole de l'ancienne Collection Soltykoff, aujourd'hui au South-Kensington-Museum, a la forme d'une église byzantine, au centre de laquelle s'élève une coupole côtelée avec un tambour qui se dresse à l'intersection de deux nefs, à branches égales (fig. 23). Cette œuvre est un travail rhénan [4]. De la même provenance et de la même facture est le reliquaire à coupole du trésor de Vienne [5]. La tradition de ces reliquaires à coupoles s'est perpétuée jusqu'au seizième siècle au Mont Athos, mais bien avant cette époque l'Occident connaissait cette forme par les reliquaires importés.

Les reliquaires byzantins avaient souvent la forme des parties du corps du saint qu'ils renfermaient : tête, main, bras [6]. Cette tradition s'est conservée en Orient. A Salonique, le reliquaire de saint Eustathe, qui date du dix-huitième siècle, a la forme d'un crâne, en argent, orné d'émaux, de pierres précieuses et de filigrane [7]. On connaît en Occident la floraison de ces reliquaires, qui affectent la forme des objets qu'ils renferment, comme les bustes, les bras, les

1. L'inscription grecque de 1515 désigne ce reliquaire par le mot λάρναξ. Cf. N. P. Kondakov, *Pamjatniki christianskago iskusstva na Afonjé*, Pétersbourg, 1902, p. 214, fig. 85 ; G. Millet, J. Pargoire et L. Petit, *Recueil des inscriptions chrétiennes du Mont Athos*, Paris, 1904, p. 161-162, n° 465.

2. Cf. A. Pasini, *Il tesoro di San Marco in Venezia*, Venise, 1886, p. 25-26 ; Album, pl. XXIV, n° 27 ; E. Molinier, *Le trésor de la basilique de Saint-Marc à Venise*, Venise, 1888, n° 27 ; du même, *L'Orfévrerie*, p. 63 ; Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris, 1910, p. 640 ; O. M. Dalton, *Byzantine art and archaeology*, Oxford, 1911, p. 554.

3. Cf. E. Molinier, *L'Orfévrerie*, p. 62 ; du même, *Le trésor de la basilique de Saint-Marc à Venise*, p. 61, 84-85 ; Aus'm Weerth, *op. cit.*, t. II, Leipzig, 1860, p. 96 s., pl. XXXIV, 5 ; Fr. Bock, *Karls des Grossen Pfalzkapelle und ihre Kunstschätze*, Aix, 1866, p. 92 s. ; G. Schlumberger (Extr. des *Monuments Piot*, t. XII, 1905, p. 3 s., pl. XIV) ; Ch. Diehl, *op. cit.*, p. 640, fig. 325 ; O. M. Dalton, *op. cit.*, p. 554, n. 3.

4. Cf. Didron, *Annales archéologiques*, t. XIX, 1859, p. 13 s. ; O. von Falke et H. Frauberger, *op. cit.*, p. 127, pl. 40.

5. O. von Falke et H. Frauberger, *op. cit.*, p. 127, pl. 36-39.

6. V. plus haut, p. 110, 134-138.

7. Cf. N. P. Kondakov, *Makedonija*, Pétersbourg, 1909, p. 132 s., fig. 73, 74 ; Ch. Diehl, M. Le Tourneau et H. Saladin, *Les monuments chrétiens de Salonique*, Paris, 1918, p. 225.

pieds des saints dont ils contiennent les restes [1]. On peut revendiquer pour les Byzantins la priorité de cette conception, quand on connaît le nombre de reliquaires qu'ils avaient fabriqués pour abriter les

Fig. 23. — Reliquaire du South-Kensigton-Museum.

différentes parties des corps saints, qu'ils avaient réussi à réunir au prix de bien des efforts dans leur capitale [2]. La statue de Constantin

1. Les exemples sont très nombreux. On citera au trésor de Saint-Marc le bras-reliquaire de saint Serge, en argent doré, travail vénitien du xv[e] siècle (cf. A. Pasini, *op. cit.*, p. 37, Album, pl. XXXIII, n° 58 ; E. Molinier, *op. cit.*, p. 89). Venise, on le sait, prétendait posséder une partie du bras de ce martyr (cf. Riant, *Exuviæ*, t. II, p. 268).

2. D'après Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, t. I, Paris, 1874, p. 213, art. Reliquaires, la forme des reliquaires qui reproduisent les parties du corps serait la caractéristique des reliquaires fabriqués en Occident, parti-

le Grand, qui se dressait au sommet de la Colonne du forum, n'était-elle pas déjà un reliquaire [1] ?

Fig. 24 — Croix de Blanchefosse (Ardennes).

Enfin la croix du Golgotha elle-même se prêtait à un effet décoratif très heureux. Les Byzantins la représentèrent sous deux aspects. Elle a la forme d'une croix simple déjà au sixième siècle sur le reliquaire byzantin du Vatican, qui contient une parcelle du « bois vivifiant [2] ». Les Occidentaux enfermèrent des fragments de cette précieuse relique dans leurs croix-reliquaires, qui présentèrent aussi l'aspect d'une croix simple, comme la croix dite de Charlemagne au trésor d'Aix-la-Chapelle [3] ou comme celle du trésor de Saint-Maurice d'Agaune [4]. Mais la forme orientale du reliquaire de la croix à double travée était aussi largement représentée dans les trésors

culièrement pendant les XII[e] et XIII[e] siècles. Les reliquaires venus d'Orient pendant cette période seraient « des coffres, des boîtes ». Cette assertion ne peut plus se soutenir aujourd'hui.

1. V. plus haut, p. 73.

2. V. plus haut, p. 110, 128.

3. Cf. Barbier de Montault, *Le trésor du dôme d'Aix-la-Chapelle* (*Bulletin monumental*, 1877, p. 227) ; Cahier et Martin, *Mélanges d'archéologie*, t. I, 1847, p. 202-203, pl. XXXI, C, D, F.

4. Cf. E. Aubert, *Trésor de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune*, Paris, 1872, p. 176, pl. XXXVI.

occidentaux. Les artistes du treizième siècle en fabriquent de nombreuses en argent doré ou niellé, qu'ils décorent de rinceaux en filigrane et de pierres fines. Telles sont celles d'Ussy-sur-Marne [1], du Musée de Cluny [2], de Saint-Omer, de Rouvres, de Blanchefosse [3] (fig. 24), en France, celle de Burtscheidt en Allemagne [4]. Les inventaires des trésors mentionnent aussi des croix à double travée, qui contenaient des parcelles de la vénérable relique [5].

Ces croix simples ou à double travée, ces tableaux-reliquaires, ces châsses à coupoles, ces enveloppes précieuses, où l'on enfermait la tête, le bras, la main ou le pied d'un saint, ont leur prototype en Orient. Les reliques et les reliquaires rapportés du Levant, furent, on n'en peut douter, l'occasion d'un mouvement considérable imprimé aux arts occidentaux.

1. Cf. *Album d'objets conservés dans les édifices religieux du département de Seine-et-Marne*, 1912, p. 15, pl. I.

2. Cf. A. Parmentier, *Album historique*, t. I, Paris, 1896, p. 118.

3. Cf. J.-J. Marquet de Vasselot (A. Michel, *Histoire de l'art*, t. II, 2, p. 927 s., fig. 558, 559) ; *Exposition universelle de 1900. Catalogue illustré officiel de l'exposition rétrospective de l'art français des origines à 1800*, Paris, p. 99, 100.

4. Cf. Aus'm Weerth, *op. cit.*, t. II, p. 140 s. ; pl. XXXIX, 7, 8.

5. Cf. E. Fleury, *Inventaire du trésor de la cathédrale de Laon en 1523*, Paris, 1855, p. 1 ; Texier, *Dictionnaire d'orfévrerie*, Paris, 1857, p. 836, 839 s.

CONCLUSION

Ainsi la civilisation byzantine a exercé une influence incontestable que l'on peut saisir par des exemples nets, sur la culture intellectuelle, les croyances et les arts de l'Occident. Constantinople, en particulier, a projeté sans cesse sur les siècles obscurs du moyen âge la clarté inspiratrice de son génie. A la cour de Charlemagne des lettrés byzantins enseignaient le grec[1]. Au neuvième siècle, les moines chassés par les empereurs iconoclastes cherchent un refuge en Occident, où ils font connaître la culture byzantine[2]. Au dixième siècle, la cour de Constantinople avait envoyé à la cour de Souabe un peintre et des eunuques chargés d'enseigner le grec[3]. Dans le domaine de l'art Byzance a stimulé le zèle des artistes occidentaux, qui se sont inspirés de ses modèles. Cependant ces modèles n'ont pas été copiés servilement en Occident. L'Occident est resté lui-même, c'est-à-dire la terre fortement imprégnée de la vieille culture latine. Jamais il ne s'est laissé pénétrer complètement, comme les peuples de l'Europe orientale, par la civilisation byzantine, si brillante qu'elle ait été. Les arts occidentaux se sont développés suivant le génie propre de chaque peuple. Même quand les écoles occidentales s'inspirent des modèles venus d'Orient, elles les interprètent suivant leur tradition propre ; elles ne les copient pas servilement[4]. Dans le domaine de l'orfévrerie religieuse où Byzance avait excellé cependant, les artistes occidentaux surent garder une part d'originalité, même quand ils avaient devant eux ces reliquaires, produits d'un art précieux qui avait atteint à Constantinople le plus haut degré de perfection.

1. Cf. E. Egger, *L'hellénisme en France*, t. I, Paris, 1869, p. 44 s.
2. Cf. G. T. Stokes, *Ireland and the celtic church*, Londres, 1888, p. 211 s.
3. Cf. J. Ebersolt, *Manuscrits à miniatures de Saint-Gall* (*Revue Archéologique*, mai-juin 1919, p. 226).
4. Cf. J. Ebersolt, *Miniatures irlandaises à sujets iconographiques* (*Revue Archéologique*, 1921, t. XIII, p. 6).

LISTE DES ILLUSTRATIONS

Pages.

Fig. 1. — Élévation de la Croix. Miniature du Ménologe de Basile II . . . 9

Fig. 2. — Adoration des chaînes de saint Pierre. Miniature du Ménologe de Basile II. 11

Fig. 3. — Ivoire de Trèves 15

Fig. 4. — Arrivée du corps de saint Jean Chrysostome à l'église des Saints-Apôtres. Miniature du Ménologe de Basile II 35

Fig. 5. — Déposition du corps de saint Luc à l'église des Saints-Apôtres. Miniature du Ménologe de Basile II 39

Fig. 6. — Procession à l'église de la Vierge des Blachernes. Miniature du Ménologe de Basile II 47

Fig. 7-9. — Sceaux du Musée de Constantinople. Types de la Vierge des Blachernes 50

Fig. 10. — Miniature d'un manuscrit de la bibliothèque du Sérail. Type de la Vierge des Chalcopratia 56

Fig. 11. — La Mère de Dieu « Source de vie » 65

Fig. 12. — Sceau du Musée de Constantinople. Type de la Vierge Hodegetria. 69

Fig. 13. — Colonne en porphyre de Constantin 72

Fig. 14. — Invention du chef de saint Jean-Baptiste sous Michel III. Miniature du Ménologe de Basile II 81

Fig. 15. — Staurothèque de la Sainte-Chapelle 119

Fig. 16. — Staurothèque de Poitiers 124

Fig. 17. — Staurothèque de Lavra 125

Fig. 18. — Staurothèque de Gran 127

Fig. 19. — Croix-reliquaire du Vatican 129

Fig. 20. — Reliquaire de la tête de saint Jean-Baptiste à Amiens 135

Fig. 21. — Tableau-reliquaire de saint Matthias à Trêves 146

Fig. 22. — Reliquaire d'Aix-la-Chapelle 147

Fig. 23. — Reliquaire du South-Kensigton Museum 149

Fig. 24. — Croix de Blanchefosse (Ardennes) 150

INDEX ALPHABÉTIQUE

A

Abramios, moine, 66.
Monastère des Abramites, 66.
S. Acace, reliques, 77; églises, 32 n. 3, 76 s.
Achot III Bagratouni, 21.
S. Africanus, reliques, 88.
S. Agathangelos, reliques, 30.
Ste Agathe, reliques, 108; église, 108.
S. Akindynos, reliques, 138; reliquaire, 138; martyrion, 138.
Alexios, patriarche, 82.
Alexis Ducas, 123.
Alexis, métropolite, 126.
Amaury, roi de Jérusalem, 18, 123.
Amiens, 136, 145.
Amphipolis, 74.
Ananias, Azarias, Misaël, 108.
Anaplous, 99.
Anastase Ier, 85, 88, 91 n. 5, 92, 96.
Ste Anastasie, reliques, 90 s.; églises, 39 n. 5, 90 s.
S. André, reliques, 40 s.
Église de Saint-André, 139.
S. André le Crétois, reliques, 139.
Andronic Ier Comnène, 92 s.
Ste Anne, reliques, 108.
Anne Comnène, 28, 134.
Antioche, 5, 80, 106.
Antioche de Pisidie, 96.
Apamée, 7, 25.
Apollinaire, patriarche d'Alexandrie, 14.
Apôtres, reliques, 41.
Église des Saints-Apôtres, 10 n. 3, 27 n. 2, 28 n. 4, 31 s., 52, 59 n. 3, 68, 82 n. 4, 98 n. 6.
Église des Apôtres Pierre et Marc, 46.
Arcadius, empereur, 56, 77, 97, 109.
Arles, 111 n. 5.
Artaud, moine, 122.
Atticus, patriarche de Constantinople, 6.
Aurélien, fonctionnaire, 85.
S. Auxence, reliques, 91 n. 4.

B

S. Babylas, évêque d'Antioche, reliques, 82.
Babylone, 108.
Ste Barbara, relique, 139 n. 5; églises, 139 n. 5.
Bari, 111 n. 5.
S. Barnabas, reliques, 18.
S. Basile, monastère, 59 n. 3.
Basile Ier, 22 n. 7, 29 s., 60, 64, 66 s., 78, 80, 83, 84 n. 4, 85, 88 n. 2, n. 5, n. 6, 91, 96, 101, 106 s.
Basile II, 82.
Basile, proèdre et parakimomène, 140.
Basilikè, porte, 77.
Basiliscos, quartier, 98.
Baudouin Ier, 122 n. 1.
Baudouin II, 118, 120 s., 134.
Baudouin de Créquy, 136.
Béryte (Beyrouth), 20 s.
Béthanie, 108.
Bethléem, 59.
Monastère de Bethléem, 70.
Palais de Bonos, 26 n. 3, 37; citerne, 37.

C

Camouliana, 107.
Candidus, patrice, 45 s.
Capernaum, 45.
Caphargamala, 85.
Carmona, calendrier lapidaire de, 143.
Sts Carpus et Papylus, église, 70; reliques, 70 n. 6.
Castinos, évêque de Byzance, 88.
Césaire, consul, 92.
Césarée de Cappadoce, 93.
Césarée de Palestine, 5.
Chalcé au Grand-Palais, 19 s.; oratoire du Christ, 20 s.
Chalcédoine, 18, 88 s.
Ste-Chapelle-de-Paris, 118 s., 145.
Chonae, 99.

Église du Christ-Pantocrator, 94 n. 4, 131.
St Christophore, relique, 138; reliquaire, 138; image, 138-139.
Chrysotriclinos au Grand-Palais, 22.
Chypre, 18, 108.
S. Clément, évêque d'Ancyre, relique, 30; oratoire au Grand-Palais, 30.
Comane, 38, 81.
Constance II, 5, 32, 40 s., 77.
Constantin Ier, 5, 7, 13, 17, 22, 31 s., 33 s., 36 n. 1, 37, 54, 66, 68, 72 s., 75, 77 s., 83 s., 89, 95, 99 s., 119, 123, 125.
Oratoire de Constantin au forum, 71 s.
Constantin V, 23, 49, 89, 139-140.
Constantin VI, 64, 89.
Constantin VII, 36, 39, 41, 55, 80 n. 4, 107, 134 s.
Constantin IX, 50, 115.
Constantin Ducas, proèdre, 122 n. 3.
Constantin, protoproèdre, 122.
Constantina, femme de l'empereur Maurice, 106.
Constantinianæ, quartier, 84 s., 92.
Sts Cosme et Damien, reliques, 98; reliquaires, 98 n. 6; images, 99; églises, 97 s.
Cosmidion, faubourg, 98.
Croix de la grandeur du corps du Christ, 12.
— de Constantin le Grand, 22, 26 n. 3, 37.
— de Constantin Porphyrogénète, 26 n. 3.
— vraie Croix, v. Jésus-Christ, relique.
— des larrons, relique, 73.
Ctésiphon, 7.
Sts Cyr et Jean, reliques, 97; églises, 97.

D

Dagisteus, bain, 91 n. 4.
Daniel, prophète, reliques, 108 s.; reliquaire, 110; encolpion, 110.
Saint-Daniel, monastère, 98 n. 6.
Darios, quartier, 99.
Dexocratianæ, quartier, 88 n. 6.
Dioclétien, 5, 74.
S. Diomède, 67 s.; reliques, 68; église, 67 s.
Diospolis, 115 n. 2.

E

Édesse, 23 s., 27.
Égypte, martyrs d', 95.
Élie, prophète, reliques, 29 s.; églises, 30, 88.
Émèse, 80 s.
St-Émilien, oratoire, 22; porte, 22 n. 7.
Éphèse, 40, 83, 108, 131; les Sept dormants, 142.
Ésaïe, prophète, reliques, 88, 109; église, 88.
S. Étienne, reliques, 18, 84 s., 111 n. 5; églises, 18, 26, 36 n. 1, 84 s.
S. Étienne le Jeune, martyr, 49, 139 s.; reliques, 140; reliquaires, 140.
S. Étienne, patriarche de Constantinople, relique, 140 n. 2; reliquaire, 140 n. 2.
Eudes de Cicons, 134.
Eudoxie, femme de Valentinien III, 89.
Eudoxie, femme de Théodose II, 69, 85 s.
Ste Euphémie, tombeau, 88 s.; reliques, 89; églises, 88 s.
S. Eustathe, reliquaire, 148.

F

Saintes Femmes (myrophores), reliques, 58.
Forum de Constantin, 71.

G

Gabala, 21.
Ste Gaïanè, martyre, 107.
Galbius, patrice, 45 s.
Garnier de Traînel, évêque de Troyes, 122, 137.
Geoffroi de Méry, 137.
S. Georges, reliques, 137.
Église de Saint-Georges-des-Manganes, 115 s.
Georges Maniakès, 24, 108.
Germain, patriarche de Constantinople, 20, 56.
Gervais de Châteauneuf, 138.
S. Grégoire l'Illuminateur, 106 s.
S. Grégoire de Nazianze, tombeau, 33, 38 s.; reliques, 39, 91.
Grégoire II, pape, 20.

H

Hebdomon, 79 s., 83.
Ste Hélène, mère de Constantin, 7, 37, 42, 70, 73, 109, 119, 123, 125; relique, 136; reliquaire, 136.
Henri Ier, 123.
Henri Dandolo, 126, 131-132, 137.
Henri d'Ulmen, 124, 145.
Heptascalon, port, 77 s.
Héraclée, 74.
Héraclius, 7, 10 n. 2, 84, 89.
Hestiæ, 99.
Hormisdas, pape, 11.
Hugues de Beaumetz, 122 n. 1.
Hugues, abbé de Saint-Ghislain, 123.

St Hypatios, oratoire, 36.

I

Ignace, patriarche, 81.
Sts Innocents, reliques, 59.
Ste Irène, martyre, 13 s.; reliques, 15 s.; églises, 13 s.
Irène, impératrice, 64, 89.
Irène, femme d'Alexis Ier Comnène, 123, 128.
Isaac II Ange, 24 n. 3, 100.
S. Isakios, reliques, 36 n. 4.
S. Isidore, martyr, reliques, 15.

J

S. Jacques, frère du Seigneur, reliques, 59; oratoire, 59.
S. Jean-Baptiste, reliques, 20 s., 23 s., 58, 79 s., 80, 82 n. 4; reliquaires, 80 n. 4, 134-136; églises, 79 s., 116, 142.
S. Jean Chrysostome, 6, 39; tombeau, 33, 38 s.; reliques, 38 s., 138.
Jean Ducas, césar, 122 n. 3.
S. Jean l'Évangéliste: relique, 83 s.; églises, 83 s.
Jean VI Cantacuzène, 116, 118.
Jean Ier Tzimiscès, 20 s., 24, 27.
Jéricho (Trompettes de), relique, 6.
Jérusalem, 7, 9, 10, 12, 17, 42, 45 s., 56, 59 n. 3, 73, 79 s., 85, 109.
Jésus-Christ: *reliques:* barbe, 116, 117; carcan en fer, 27 s.; vraie Croix, 7 s., 24 s., 118 s., 120, 121-128; clous, 7, 27, 73, 118 n. 2, 120, 129; colonne de la flagellation, 41 s.; couronne d'épines, 27, 116, 120, 121, 129; vase de l'onction, 73; tunique, 116, 118 n. 2, 120; crèche, 130; lance, 9 s., 13, 24, 27, 116, 117, 118, 120; éponge, 10, 116, 118, 120, 121, 129; linceul, 28, 45 n. 4, 130; langes, 12 s., 130; lettre du Christ à Abgar, 24; linge du lavement des pieds, 28, 130; manteau de pourpre, 28, 115, 118, 129; puits de Samarie, 6; pierre du Golgotha, 130; pierre du Sépulcre, 28, 130; paniers de la multiplication des pains, 73; pain de la Cène, 116, 117; pierre de l'onction, 130 s.; roseau, 28, 116, 118, 120; sandales, 20 s., 24, 27; sang sorti de l'icone, 7; sang du Crucifiement de Béryte, 22; sang, 115, 117, 118 n. 2, 131 s.; suaire, 28.
— *images:* Christ de Lucques, 143; Crucifiement de Béryte, 20 s., 24, 142; Crucifiement sculpté dans une pierre du Sépulcre, 130; Christ conduit à la Croix, 100; Icone de la Chalcé, 19 s., 143; Image d'Edesse, 23, 27; Image non faite de main d'homme, de Camouliana, 107; Image sur brique, 23 s., 27; Image parlante, 19, 57, 92 s.; Image transpercée, 6 s., 10, 142; Image sanglante, 6 s., 21.
— *reliquaires:* staurothèques ou tableaux-reliquaires, 110, 118 s., 121-126, 144-147; triptyques-reliquaires, 123, 124, 145 s.; croix-reliquaires simples, 110, 128, 150; croix-reliquaires à double travée, 120, 126-128, 150-151; autres reliquaires, 120, 129, 130, 132.
Job, diacre, 80 n. 4.
Joseph, fils de Jacob, reliques, 6.
Joseph, moine de Cantorbéry, 18.
Jovinus, spatharocandidat, 57 n. 4.
Juliana Anicia, 89.
Justin Ier, 44 s.
Justin II, 7, 10 n. 2, 22, 44 s., 54, 58 s., 77, 98, 110.
Justinien Ier, 6, 10 n. 2, 11, 13 s., 19, 31 s., 40 s., 44 s., 55, 63 s., 68, 75 s., 78, 80 s., 88, 98, 100 s., 106.
Justinien II, 108.

K

Karya, maison, 77.

L

Laodicius, proconsul, 74.
S. Laurent, martyr, reliques, 87; églises, 85, 87 s.
S. Laurent, évêque de Siponto, 111.
Lausiacos au Grand Palais, 26.
S. Lazare, reliques, 108.
Lemnos, 89.
S. Léon, oratoire, 36.
Léon Ier, 45 s., 62 s., 90, 93, 101, 106, 108.
Léon III, 19 s., 57 n. 4, 89 n. 2.
Léon VI, 36, 56, 64, 108, 139 n. 5.
S. Louis, 118, 120 s.
Louis, comte de Blois, 122.
S. Luc, reliques, 40 s.; église, 96 n. 6.
S. Lucien, martyrion, 76.
Lydda, 115 n. 2.

M

Magedon (Mygdonia), 14.
S. Mamas, reliques, 93, 137; reliquaire, 137.
Manuel Ier Comnène, 15, 18, 131.
Manuel II Paléologue, 117.
Marcien, empereur, 87, 90, 96.
S. Marcien, presbytre, 15, 91.
Ste Marie-Madeleine, reliques, 108.
Marie, patricienne, 19 n. 2.
Marie Comnène, fille d'Alexis Ier Comnène, 128.

Ste Marina, 96 ; reliquaire, 96 n. 8.
Mariout, 95.
Maurianus, quartier, 91 n. 4.
Maurice, empereur, 12, 19, 92.
Mausolée de Constantin aux Saints-Apôtres, 32 s., 37, 38 n. 4.
Mausolée de Justinien aux Saints-Apôtres, 32 s., 37.
Membedj, 20 s.
S. Ménas, reliques, 96, 137 ; église, 95.
Ménas, patriarche de Constantinople, 14.
Menouthi, 97.
Mésè, rue centrale, 92.
Méthode, patriarche, son tombeau, 34, 38.
Métrophane, patriarche, 77 n. 7, 84 ; tombeau, 77 n. 7 ; église, 77 n. 7.
S. Michel, images, 100 ; églises, 99 s.
Michel III, 69 n. 2, 81.
Michel IV, 13.
Michel, moine, 74.
S. Mocius, reliques, 75; église, 74 s.; citerne, 74.
Moïse, évêque d'Antarados, 6.
Moïse (Verge de), relique, 22 s.

N

Narsès, quartier, 93 n. 9.
Nicéphore patriarche, 13 ; tombeau, 34, 38.
Nicéphore II Phocas, 23, 25, 27, 66, 122 n. 3. 125, 126.
Nicétas, patrice, 10.
S. Nicolas de Myra, reliques, 111 n. 5 ; église, 10.
Nicomédie, 76, 93.
Nivelon de Chérisy, évêque de Soissons, 122 n. 1, 123.
Noé, hache de, relique, 73.
Nouvelle Église au Grand Palais (église de Saint-Michel), 6 n. 5, 15 n. 6, 23, 26, 29, 57 n. 8, 59 n. 3, 73.

O

Odon de Deuil, 17 s.
Olybrios, quartier, 89.
Ste-Olympiade, monastère, 96.
S. Onésime, relique, 108.

P

S. Pamphile et ses compagnons, reliques, 5,
Panéas, 109.
S. Pantéleimon, reliques, 93 s. ; reliquaire, 94 n. 1 ; église, 93.
S. Passarion, 18.
Patras, 40.
S. Paul, reliques, 52, 108, 137 ; reliquaire, 137.
Paulinus, magister officiorum, 98.
Paulinus, quartier, 98.
Pergame, 70 n. 6.
Périnthe, 76.
Perpignan, 80 n. 4, 135 n. 1.
Pertinax, évêque de Byzance, 13,
Pétrion, quartier, 88.
Pharmacas, patrice, 91 n. 5.
S. Philippe, reliques, 36 n. 4, 137 ; reliquaires, 137.
Phocas, empereur, 83 s., 93 n. 9.
S. Phocas, reliques, 84 ; église, 84 ; monastère, 84 n. 3.
S.-Photeinos, église, 51 s.
Ste-Photine, église, 52 n. 4.
S. Pierre, reliques, 10 s., 41 s., 52 ; église, 10 s.
S.-Pierre-ès-Liens, à Rome, 11.
Placidia, épouse d'Anicius Olybrius, 89.
Polyeucte, patriarche, 80 n. 4.
Porte Dorée, 66 s.
Portiques de Domninus, 90.
Ste-Praxède, à Rome, 42.
Proclus, patriarche, 38, 98.
Pulchérie, 18, 44 s., 54 s., 69, 85, 87, 92, 96.

Q

S. Quadrat, martyr, relique, 12.
Quarante soldats de la légion de Mélitène, reliques, 13.
Quarante martyrs de Sébaste, reliques, 92 s. ; églises, 92 s.

R

Ste Radegonde, 110.
Reliquaires : connus par les textes, 21, 24, 30, 46, 54, 56, 80 n. 4, 94 n. 1, 96, 98 n. 6, 108, 109 s. ; en forme d'église byzantine, 147, 148 ; affectant la forme des parties du corps du saint, 148-149. V. aussi au nom des différents saints,
Resapha-Sergiopolis, 94.
Ste Rhipsimé, martyre, 107.
S.-Romain, église, 109 ; porte, 91 n. 7.
Romain Ier Lécapène, 20, 23, 27, 37, 55.
Romain III Argyre, 24, 49 s.

S

Samarie, margelle du puits de, relique, 6.
S. Sampson, reliques, 76 ; hospice, 76.
Samuel, prophète, reliques, 14 n. 3, 109.
Église de Tous les Saints, 36.
Église du Sauveur, 19 n. 5, 80 n. 4.
Sébaste, 80 n. 4, 92 s., 135 n. 1.
S. Serge, reliquaire, 149 n. 1.

Saints-Serge-et-Bacchus, église, 94 ; reliques, 94, 149 n. 1.
Serge, patriarche de Constantinople, 8.
Sergiopolis, 94.
Sicile, 108.
Sinope, 84.
Sirmium, 90.
Sisinnius, évêque, 85.
Église de Ste-Sophie, 5 s., 14, 20, 25 s., 28 n. 6, 38, 42 n. 2, 43, 59 n. 3, 64, 87 n. 2, 93 n. 3, 94 n. 1, 109 n. 5, 113 n. 4, 126, 130, 137.
Sosthène, 99 s.
Sphorakios, quartier, 97.
Monastère des Spoudaei, 70.
Staurothèques, v. Jésus-Christ : reliquaires.
Stavrion, quartier, 76 s.
Steiros, quartier, 101.
S. Syméon, reliques, 59.
S. Syméon le Stylite, reliques, 106.

T

Tarse, 25.
S. Terentius, reliques, 88.
Thèbes, 40.
Théodora, femme de Justinien Ier, 93 n. 9.
Théodore Stoudite, tombeau, 82, 139.
Oratoire de S.-Théodore au Grand Palais, 22 s.
Théodose Ier, 79 s., 83, 88, 93, 107, 142.
Théodose II, 6, 18, 38, 54, 74, 87, 98, 109, 142.
Ste Théodosie, martyre, 19 ; châsse, 139 ; reliquaire, 139.
Ste-Théophano, oratoire, 36 ; église, 36 n. 5.
S.-Thomas, église, 41 n. 5.
S.-Thyrse, église, 92.
Tibère II, 10 n 2, 12, 77, 92.
S. Timothée, reliques, 40 s.
Timothée, moine, 122.
S. Trophime, reliquaire, 109 n. 10.
S. Tryphon, martyrion, 84 n. 4.

U

Ursus, éparque de la ville, 6.

V

Valens, empereur, 79.
Vérine, femme de Léon Ier, 55.
Vierge, *reliques :* ceinture, 47 n. 1, 54 s., 133 ; linceul, 45 ; vêtement, 45 s., 133 ; sang sorti d'une icone, 22.
— *images :* icones des Blachernes, 50 s. ; icone des Chalcopratia, 57 ; image parlante, 19 ; image pleurante, 22 ; image transpercée, 10 n. 3, 22 ; image sanglante, 22 ; icone de la Source, 64 s. ; icone non faite de main d'homme, 66 ; icone de l'Hodegetria, 69 s. ; main de la Vierge en marbre, 51 s.
— *églises :* des Blachernes, 23 n. 4, 44 s., 94 n. 1 ; des Chalcopratia, 19 n. 2, n. 5, 54 s. ; de l'Acheiropoiètos ou Nouvelle-Jérusalem 66 s. ; de la Vierge ou Jérusalem, 67 ; de l'Hodegetria, 69 s. ; de la Panachrante, 136 ; de la Péribleptos, 22, 59 n. 3, 80 n. 4, 93 n. 3 ; du Phare, 23 s., 73, 80 n. 4, 131 ; de Rhabdos, 22 ; de la Source, 61 s.
— *reliquaires :* 133, 134.

W

Walon de Sarton, 136.

Z

S. Zacharie, père de S. Jean-Baptiste, reliques, 6, 59.
Zacharie, patriarche de Jérusalem, 7.
Zela (Zileh), 55.
Zénon, empereur, 18, 88, 111.
Zoé, femme de Léon VI, 56.
Zeugma, quartier, 77, 85, 98.

GEN. THEO. SEMINARY
LIBRARY
NEW YORK

TABLE DES MATIÈRES

Page

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

Les anciens sanctuaires de Constantinople.

I. — Les sanctuaires de Sainte-Sophie et de Sainte-Irène 5
II. — Les sanctuaires du Grand Palais 17
III. — L'église des Saints-Apôtres et ses annexes 31
IV. — Sainte-Marie des Blachernes 44
V. — Sainte-Marie des Chalcopratia 54
VI. — Sainte-Marie de la Source. — Sainte-Marie-Nouvelle-Jérusalem. — Sainte-Marie-Jérusalem et Saint-Diomède. — Sainte-Marie-Hodegetria 61
VII. — L'oratoire de Constantin au forum. — Saint-Mocius. — Saint-Acace. 71
VIII. — Sanctuaires de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Jean-l'Évangéliste. — Églises de Saint-Étienne 79
IX. — Sanctuaires de Martyrs étrangers 87
X. — Sanctuaires de Saints guérisseurs 95

DEUXIÈME PARTIE

La dispersion des trésors des sanctuaires.

I. — Reliques et reliquaires byzantins 105
II. — Reliquaires du Christ 115
III. — Reliquaires de la Vierge, des Apôtres, des Saints et des Martyrs. . 133
IV. — Le rayonnement des sanctuaires de Byzance 142
CONCLUSION 152
LISTE DES ILLUSTRATIONS 153
INDEX ALPHABÉTIQUE 154
TABLE DES MATIÈRES 159

4939. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

NEW YORK
LIBRARY
BOTANICAL GARDEN

TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT ET C^ie^

274.95
E639
75797

S0-BIK-111